

# La médecine indigène au Ruanda

ET

## Lexique des termes médicaux français — urunyarwanda

PAR

**A. LESTRADE**

AUXILIAIRE-MÉDICAL PRINCIPAL A KIGALI  
(RUANDA-URUNDI)

# La médecine indigène au Rwanda

ET

Lexique des termes médicaux  
français — rwandais

Mémoire présenté à la séance du 20 décembre 1954.

Rapporteurs : R. P. J. VAN WING et M. N. DE CLEENE.

PAR

A. LESTRADE

CHÉF DE CLINIQUE MÉDICALE HÔPITAL GUYONNET & HÔPITAL  
(KIGALI - RWANDA)



## La médecine indigène au Ruanda

---

### INTRODUCTION

Dès le début de notre carrière au Ruanda, en 1921, nous avons été amené à avoir des contacts directs avec les indigènes. Nous nous sommes efforcé de nous familiariser avec leur langage et de comprendre leur genre de vie.

Nous avons parcouru le pays en tous sens et avons habité plusieurs régions pendant des années : Rukoma, Nduga, Busanza, Nyantango, Bwishaza, Buganza, Kiska, etc. En 1927, nous avons entrepris, à l'est du lac Kivu, l'assainissement de plusieurs collines que la maladie du pian ravageait. Ultérieurement nous avons visité, entre autres, les populations des territoires de Nyanza et d'Astrida pour le recensement médical et la campagne antipianique menée par le Gouvernement, et avons pris part à la lutte contre diverses épidémies.

Que ce soit à l'occasion de notre service en brousse, à l'hôpital ou lors de nos visites dans les enclos, nous n'avons pas manqué d'observer et de confronter les renseignements provenant de sources différentes. Nous avons assisté personnellement à telle ou telle cérémonie pour mieux en saisir la portée et en recueillir tous les éléments. On a reconstitué en détail devant nous des scènes rituelles après en avoir recréé l'ambiance. Dans une hutte *ad hoc*, à l'abri des oreilles indiscrètes, des magiciens et des magiciennes nous ont expliqué avec gravité leurs pratiques de magie et les guérisseurs, leurs modes de traitement.

Lorsqu'on questionne le Ruandais sur ses croyances, lui pourtant si communicatif à l'ordinaire, fait alors preuve de discrétion sous une ignorance feinte, et répond évasivement : « *Ndabizi se ?* Qu'en sais-je ? » Le Noir ne livre pas ses secrets de prime abord. Il faut gagner sa confiance, agir avec une habileté qu'on n'acquiert qu'en se familiarisant avec sa psychologie, si l'on veut recevoir ses confidences. Et, dans ce domaine, la connaissance de la langue est des plus utiles, sinon indispensable.

Pour le Ruandais livré à lui-même, la vie est une lutte incessante, une défense passive contre les maladies qui l'assaillent et qui sont souvent le résultat du manque d'hygiène élémentaire. C'est en même temps un combat contre le monde des esprits et les forces hostiles de la nature censées être à l'origine du mal. Mais, actuellement, il manifeste une confiance de plus en plus grande vis-à-vis de nos méthodes de traitement, tant préventives que curatives.

Il arrive cependant que, par chance ou par expérience, le guérisseur indigène trouve le remède qui convient : de ce fait, il acquiert une renommée que des échecs ultérieurs ne viendront pas diminuer.

Nous devons aussi reconnaître les vertus bienfaisantes de certaines plantes — la cueillette des simples en est un exemple chez nous ; mais leur utilisation est souvent confondue avec des représentations et cérémonies magiques qui en dissimulent la valeur proprement curative. Le raisonnement analogique, la loi de similarité, la magie des mots jouent leur rôle ; un désir exprimé avec emphase donne le résultat désiré. Analogie de couleurs, de noms, de formes, de mouvements, etc...

Terminons en disant que nous sommes heureux d'apporter notre contribution, si incomplète soit-elle, à l'étude de la vie des *Abanyarwanda*.

## ABATS

Le CŒUR : une femme ne peut en manger, si elle est encore susceptible d'éprouver quelque sentiment tendre pour un homme autre que son époux.

Un homme qui a encore son père lui témoignera du respect en lui envoyant le cœur d'une bête qu'il vient d'abattre, en ayant soin, toutefois, de couper la pointe.

Le FOIE : morceau réservé aux femmes qui le mangent toujours grillé, jamais cuit à l'eau ou avec une graisse quelconque. Celle qui aurait eu un membre de sa famille emporté par la tuberculose pulmonaire ne peut plus en consommer, le foie étant devenu « tabou » pour elle. On sait que les *Abanyarwanda* situent le siège de la T. P. dans le foie (cf. autopsie).

Le foie s'appelle *umwijima* : ce mot veut encore dire « ténèbres ». Si un homme en mangeait, il serait incapable de se diriger et de se défendre dans la vie, il serait « enténébré » jusqu'à la fin de ses jours. Toutefois, à l'encontre de cette idée, on prétend que le morceau réservé aux patrouilleurs, éclaireurs, espions ou *abatasi*, qui renseignaient autrefois les guerriers sur la puissance et les projets de l'ennemi, était précisément le même organe.

Les ROGNONS : sont considérés comme un couple. On interdit à une femme d'en manger, si elle n'a jamais mis au monde des enfants des deux sexes, car il lui serait impossible d'enfanter garçon et fille ou *igitsina*.

La LANGUE est le morceau de choix du chef du clan, mais encore faut-il en sectionner le bout. Sa consom-

mation est interdite aux femmes, car elles deviendraient trop bavardes.

Les POUMONS ou *ibihaha*, que la jeune fille ou la jeune femme ne reçoivent pas, par crainte de les voir devenir *ibihahamuke* ou celles qui parlent sans réfléchir, stupidement.

La CERVELLE : elle est jetée aux chiens ; hormis les Pygmées ou *Abatwa* et les enfants très jeunes ou les orphelins (et encore), personne n'en fait usage.

La RATE, appelée *urwagashya* à cause de sa forme rappelant celle d'une pagaie ou *ingashya*, est réservée aux passeurs d'eau ou aux vachers.

Celui qui est atteint d'un eczéma à l'oreille se procurera cet abat, il s'en frotera vigoureusement, puis en le jetant, il prononcera :

*Nâtâna n'amerwe,*

Je me séparerai de l'eczéma,

*N'urwagashya...*

Et de la rate...

Désormais, il ne pourra plus en manger par crainte de le voir récidiver. Ajoutons que la rate de chèvre est plutôt recherchée pour cette médication. Ceux qui sont tourmentés par un autre eczéma siégeant en d'autres parties du corps et qu'ils appellent *ibikerera*, emploient le même procédé.

La MOELLE est très appréciée.

Quant au SANG on n'en perd pas une goutte. On le mélange au bouillon de viande et d'os dénommé *umuja* ; ce mélange *urwamba* est bu au chalumeau. Le sang sert aussi à préparer l'*ikiremve*, sang caillé cuit avec du jus de feuilles de *Coleus aromaticus* = *umuravumba*, ceci pour parfumer la préparation et y joindre les propriétés antihelminthiques de la plante, toujours utiles pour les *Abanyarwanda*. On dit que les enfants qui n'ont pas commencé leur deuxième dentition ne peuvent recevoir de ce sang, car leurs dents noirciraient.

L'INTESTIN GRÊLE est cuit sans avoir subi le moindre nettoyage. Le gros intestin est simplement vidé de son contenu ; on convient que quelques herbes et un peu de bouse ne peuvent nuire au fumet.

La dernière portion du gros intestin ainsi que le vagin sont réclamés par les Pygmées.

Le DUODÉNUM est appelé *impindura*, mot dérivé du verbe *guhindura*, changer ou retourner : le duodénum, en faisant un angle, est censé changer de direction, d'où le sens étymologique de son nom. Il est interdit à une femme ruandanaise de consommer cette portion de l'intestin, car la crédulité populaire assure qu'elle deviendrait volage : *agahindura amazu*, elle changerait constamment de demeure... Cependant, une femme qui a mis au monde deux enfants de sexes différents ayant ainsi fait souche (*igitsina*), pourra s'en régaler sans craindre de devenir volage.

Si l'animal est mort empoisonné par une plante vénéneuse *umutambashya*, on jette l'estomac. Toutefois les gens expérimentés donnent un peu de viande crue à un chien et diagnostiquent d'après ses réactions.

Dans certains cas, les indigènes remarquent que les mouches, toujours nombreuses dans l'abattoir de fortune, tombent mortes à cet endroit. Par prudence, là aussi, on prend un chien errant comme sujet d'expérience, ou bien on attend le lendemain, ceci parce qu'il se trouve toujours des gloutons pour négliger toutes précautions. On a vu ainsi des familles entières périr intoxiquées par de la viande avariée appelée *imbirundwe*.

### ABCÈS

Pour faire avorter l'abcès, tuer un héron gris *uruyonyongo*. L'enterrer dans la bananeraie. Le déterrer quand on suppose qu'il est décomposé. Prélever deux



morceaux des fémurs, les approcher du foyer brûlant en disant « Quitte, quitte le bois ! » Puis, en les posant sur l'endroit malade, ajouter : « Voici l'homme ! » et porter l'amulette sur l'abcès.

Mieux vaut, pense-t-on, hâter l'apparition de la collection purulente. On a recours aux pointes de feu qu'on pratique au moyen d'une alène chauffée à blanc. Pour favoriser la formation de la tête, on prend un morceau de tronc de bananier que l'on passe dans les cendres chaudes, pour l'appliquer suintant et très chaud, sur l'abcès en appuyant tout autour.

On emploie aussi une espèce d'aubergine *umutoryi*, ou encore des baies d'*ibitagarasoryo*. Les cueillir bien mûres, puis les écraser telles quelles sur l'abcès en formation.

On peut aussi, avec la pointe d'un couteau, faire quelques petites scarifications ; on y applique une demi-baie d'*umuchúchú*, que l'on aura recouverte de poudre de feuilles d'*umusorôro*. C'est un révulsif.

Pour supprimer le « feu » ou douleur cuisante, on cueille des feuilles d'*umutagara* ; trempées dans de l'eau chaude, elles servent à fomentier deux ou trois fois par jour. Dans l'entre-temps, enduire de bon beurre.

Le pus étant collecté, chauffer à blanc une alène et piquer droit, une ou plusieurs fois. Chaque jour, le pus est évacué par pression. Après quelque temps, on traite comme une plaie infectée.

#### Abcès du sein.

Il est appelé *umuhembe*, mot composé du préfixe *umu-* et du radical *hembe*. Ce terme proviendrait de l'emploi de la partie dure et conique d'une corne = *ihembe*, dans le mode principal de traitement de l'affection, à moins que la façon de la traiter ne soit simplement inspirée par la similitude des mots.

Sur le sein tendu et douloureux, faire quatre scarifi-

cations, y appliquer une demi-baie d'*umuchûchû*, saupoudrée au préalable de poudre de feuilles d'*umusorôro*, comme ci-dessus, mais avec cette particularité, que la baie doit avoir été *unique* sur l'arbuste. Après avoir posé un instant le fruit sur chaque incision, le reconstituer en entier et l'enfouir là où l'on passe souvent, par exemple sur le pas de la porte : en aplatisant le fruit, on fait disparaître l'abcès du sein.

Porter, flottant sur le sein malade, la mammelle d'une chèvre à robe intégralement noire et qui a été égorgée d'un seul coup de couteau. Peu importe que cette mammelle soit fraîche ou séchée.

Ou bien porter au cou, retenue par une ficelle, la plante appelée *umwungabere* = « celle qui remet le sein en place ».

Autres amulettes. Petit éclat de l'arbuste *isonga*. Bout de corne de vache aveugle. Bout de corne qui en a encorné une autre.

Si l'on peut se procurer une corne de taureau adulte qui a été abattu (pas mort de maladie), avec un tison ardent on brûle un peu les écailles au-dessus du sein : les émanations amèneront la guérison.

De l'extérieur de l'enclos, quelqu'un frappe avec violence sur une corne de vache, en appelant la femme d'une voix forte; celle-ci s'effraie et laisse échapper un cri. Elle ne va pas tarder à aller mieux, car le sein malade a sursauté, la corne a résonné !

Après avoir attaché l'une ou l'autre amulette, apporter un carquois à flèches, presser le sein au-dessus de cet étui ; le fermer aux deux extrémités au moyen des deux petits bouchons habituels, suspendre l'objet qui petit à petit va se vider de ce lait. Le sens sympathique de l'action apparaît ici clairement : les canaux lactifères se désobstruent.

Si l'allaitement a été interrompu par la mort du nourrisson, la nourrice comprime sa poitrine au-dessus des

seins avec une cordelette de raphia ou *uruhivu rumwe*, d'une seule lanière ou avec une espèce de cynodon à nombreux nœuds *umuchacha* qui pousse à travers le sentier ou qui s'infiltré dans la hutte ; ainsi donc elle croit arrêter la sécrétion.

### ABDOMEN

Le mot *inda* désigne tout à la fois l'abdomen, la grossesse et son produit. L'expression *mu nda* pourrait signifier cavité abdominale. Nous verrons que les notions anatomiques que les indigènes ont de cette partie du corps ne sont pas exemptes d'erreurs.

PLAIES PÉNÉTRANTES PAR ARMES (lance ou flèche). Autrefois, les *Abanyarwanda*, obligés d'aller guerroyer, se cuirassaient le ventre et les reins ; les bandages étaient faits d'épaisseurs de tissus rugueux, tirés de l'écorce de *Ficus* battue.

Lorsqu'un fer de lance ou de flèche avait pénétré dans l'abdomen, on agrandissait la plaie avec un couteau ordinaire, et le forgeron le plus proche venait retirer le corps étranger au moyen de sa tenaille rudimentaire.

Mais il arrivait que l'arme ayant pénétré trop profondément, il devenait impossible de la retirer ; force était alors aux opérateurs de la pousser, la faisant traverser l'abdomen de part en part. On versait alors le jus de certaines plantes médicinales, puis du beurre rance liquéfié sur fer rougi au feu.

HÉMORRAGIE INTERNE. Lorsqu'elle se produit après un coup de flèche, on ne remarque pas de perte de sang à l'extérieur, mais le blessé devient ballonné. Si l'on n'agit pas rapidement, les caillots de sang ne peuvent plus être liquéfiés, puis évacués ; le pronostic est grave. Le liquide coagulé peut durcir comme la pierre. Le traitement est inutile, parce qu'appliqué trop tard. Ainsi explique-t-on le « ventre de bois » de la péritonite.



Le traitement de l'hémorragie interne poursuit un double but : d'abord ramollir, liquéfier les caillots, puis les évacuer par les orifices naturels de l'abdomen, vessie et intestin.

D'urgence, se procurer un bouc (à défaut du bouc, un taurillon ou quelque viande de vache que ce soit) ; avoir soin d'en recueillir le sang. Cuire la viande à l'eau, y ajouter des herbes médicinales. Après cuisson, le bouillon est mélangé au sang et bu très chaud. Outre une bonne sudation, il se produit également de la diarrhée et des effets diurétiques imposants.

A la viande de bouc, on ajoutera du beurre rance ; on conseille au blessé d'en consommer à satiété.

On sait que la chèvre n'est pas appréciée, surtout par les nobles ou *Abatutsi* ; cependant, on la préfère pour ce traitement. Si l'on ajoute du beurre (qui provient de la vache), c'est afin de lever l'espèce d'interdit et de permettre au blessé de boire du lait dans la suite, lait de vache, s'entend : le seul admis dans l'alimentation.

On ne pense pas qu'il puisse se produire une collection dans la cavité abdominale, attendu que celle-ci possède des voies d'évacuation.

**HÉMORRAGIE EXTERNE IMPORTANTE.** Prendre des feuilles engageantes de tronc de bananier = *ibirere by'ingabo*, larges et solides, et en ceinturer fortement le blessé.

**PLAIES DE L'ABDOMEN PROVOQUÉES PAR CORNES DE RUMINANTS.** Prendre une vieille corne de taureau mort glorieusement, c'est-à-dire mort des suites d'un combat avec un rival ou égorgé de la main de l'homme. A l'aide d'un tison, brûler un peu de cette corne au-dessus de la plaie ; à la poudre ainsi obtenue, ajouter du beurre, en obturer la blessure. On emploie aussi le jus de plantes médicinales.

Si l'intestin fait hernie, le « chirurgien » est mandé et opère de cette manière. Il se sert d'un appareil contentif

*ubunure*. Ceci est le fruit séché et vidé de ses graines, d'une courge de petite espèce *urgwungwane* ; la partie supérieure du col est tranchée, ou bien on perce un orifice latéral. La portion herniée est introduite avec précaution dans le petit bocal (lequel a été au préalable lavé à l'eau simplement et mis à sécher au soleil) ; désormais il restera en place. On recouvre de feuilles d'érythrine trouées comme une passoire ; par-dessus, on ajoute des plantes vulnérables, puis un bandage compressif.

La guérison survient parfois, dit-on ; à la longue la peau recouvre l'appareil qui, bien que corps étranger, ne provoque pas de malaises. On prétend que dans certains cas, la Calebasse se désagrège et est évacuée insensiblement avec les matières fécales !

Le hiernieux porteur de cet appareil doit prendre des précautions. Marcher à pas lents pour éviter les chutes qui occasionneraient le bris de la courgette et par conséquent causeraient des perforations intestinales. Manger et boire modérément pour que ne se produise pas l'éclatement. Craindre les disputes, les conflits, les coups. En un mot, vivre une vie tranquille, sans excès d'aucune sorte. Ajoutons que nous avons rencontré un porteur de l'appareil contentif *ubunure*.

### ABEILLES (PIQÛRES D')

Pour les empêcher de piquer, on se coiffe d'une branche feuillue de *Cassia* = *umuchyuro*. Afin de les rendre vindicatives, par exemple envers les voleurs, on dispose, à l'entrée de la ruche, deux feuilles de *Coleus aromaticus* ou *umuravumba*.

Celui qui s'approche des ruches après avoir bu de la bière ou fumé sa pipe, est certain d'être piqué. Qui va récolter son miel arrache un peu d'herbe près de la ruche, le mâchonne et le crache au trou d'envol, en prononçant la formule de conjuration suivante :

*Nazitanga kurya...*

Je les devancerais pour piquer...

Il saisit alors un mâle = *igomerane*, vivant et l'avale sans mâcher. S'il devait être piqué malgré ces précautions, ce serait sans aucune conséquence. Planter une lance à côté de la ruche, c'est également prévenir les piqûres de ces insectes.

On aura soin d'emporter de la bouse de vache séchée sur un tesson contenant des braises ardentes, ce qui provoquera une fumée intense, éloignant les abeilles, ou bien des torches herbeuses qui donnent le même résultat.

Il existe un procédé, qui varie selon les régions, pour rendre les abeilles inoffensives pendant un certain laps de temps. Le travail se fait de préférence à jeun, le matin, et incombe surtout à la femme, qui a moins d'âpreté que l'homme, dit-on.

Prendre un morceau de pâte de sorgho, cuite la veille, le déposer sur la ruche ; placer à côté un petit pot contenant de la bière fabriquée le jour même, ficher une alène surmontée d'un petit couvercle de vannerie. Ce moyen est également employé quand on désire réparer la hutte ou la palissade que les ruches avoisinent.

Si la ruche se trouve dans un champ, une lance garnie d'une motte de terre retient leur attention.

Traitement des piqûres : on se contente d'enlever les dards = *imbori*.

#### ABORTIF

La drogue provenant de l'arbuste *umuhoko* ou *umuhokoro* (*Phytolacca dodecandra*), est très bien connue. On la surnomme *umuraganyina*, cette expression laissant entendre qu'il est prudent de dire ses dernières volontés à sa mère avant son emploi. Aujourd'hui comme autrefois, les filles-mères y ont invariablement recours, tout au moins dans les deux ou trois premiers mois de la grossesse.

Procédé : les feuilles sont écrasées, pressées et tordues ;

le jus, allongé d'eau, est mis à tiédir au soleil. On en boit une tasse environ vers neuf heures du matin. Les effets se font sentir dans la journée.

Certaines femmes qui ne désirent pas passer leur vie auprès d'un mari qui leur a été imposé et pour lequel elles n'éprouvent aucune affection, empêchent la venue d'un enfant qui serait pour elles un lien, en buvant l'*umuhoko*.

### ABSTINENCE

Les gens du Ruanda s'abstiennent, par motif religieux, de manger des œufs, du poisson, de la viande de chèvre, de mouton, de lapin, de poule, et de nombreux animaux qu'ils considèrent comme impurs.

Pendant certains clans font exception à la règle et d'autres, actuellement, n'observent plus guère les interdictions alimentaires du fait de leur contact avec les Européens.

Ils s'abstiennent aussi de boire toute l'eau qui se trouve dans leur hutte le soir ; ils en laissent toujours un peu au fond d'une cruche, c'est l'« eau de la Providence » = *utuzi twa Imana*, pour qu'IMANA la bénisse.

*Inzoga* est le nom générique de la bière. On désigne ainsi toutes les variétés de boissons alcooliques dont abusent presque tous les indigènes. Les bières diffèrent beaucoup selon qu'elles sont préparées au miel, au jus de bananes, au sorgho ou à l'éleusine.

On rencontre cependant quelques abstinents. Ce sont ceux qui ont fait de vains efforts pour jouir eux aussi de l'heureux état d'ivresse, mais ont été affligés de si violents maux de tête et de tels étourdissements, qu'ils ont dû renoncer à la bière fermentée. La bière légère peut provoquer, elle aussi, chez ceux-ci, de grands malaises ; ils deviennent abstinents par la force des choses.

De quelque variété qu'elle soit, la bière est interdite aux gens atteints d'*ifumbi*. Cette affection, aussi commune que bizarre, présente les symptômes du rhumatisme, de la migraine, de la cystite, de la phlébite, etc... Elle peut dessécher les seins d'une nourrice, provoquer un avortement, causer la stérilité, voire la chute des dents. Vertiges et éblouissements dominant, de sorte que les médecins indigènes déconseillent la bière, boisson nationale, à ceux qui sont atteints d'*ifumbi*.

### ACNÉ

On l'appelle *igishishi*. On exprime le « pus » (le *demodex*) et l'on frotte de cendre de bois. L'acné est souvent confondue avec la teigne *imiuru* résultant du rasage avec un couteau quelconque.

On emploie les plantes *umubazi* et *ichyumwa* ; leur jus allongé d'eau sert de lotion.

Délayer un peu de terre d'une termitière spéciale *igisindu* dans de l'eau ; s'en frotter. Pour l'*igishishi* bien déterminé, on emploiera de préférence de la terre provenant de galeries faites par les petites fourmis *inshishi* qui sont les phéïdoles, l'assonance des noms jouant un rôle dans le choix.

Si une jeune fille a cet ennui, sa tante apportera un épi de sorgho égrené qui a pour nom *umushishi* ; elle lui brossera soigneusement le crâne avec l'épi, en disant :

*Naguhungura igishishi...*

Je t'époussetterais l'acné...

### ADÉNITE

L'engorgement au cou et à l'aine, fréquent chez les enfants, s'appelle *inkha z'abana*, c'est-à-dire bétail miniature pour enfants. Quand le gonflement est douloureux, on peut recourir aux pointes de feu et fomentations



avec des feuilles écrasées d'*umusorôro* trempées dans de l'eau chaude.

*Intobo* ou baie désigne un engorgement plus important se produisant après la marche, souvent parce qu'une porte d'entrée à l'infection se trouve dans le voisinage ; on dit encore *isâzi*. S'il y a lieu, percer avec une alène rougie au feu.

*Isumbi*. C'est l'adénite aiguë de l'aine, d'où son nom. On la traite ainsi. A l'insu du patient, appliquer sur le gonflement l'extrémité d'une spatule de ménage fortement chauffée ; agir brusquement. Le patient, surpris, se retire vivement, la guérison sera toute aussi prompte.

Autre manière. Le malade est couché, la partie bien à découvert. Un aide a préparé un paquet de braises ardentes enveloppées d'herbes fines. Tenant le paquet au-dessus de l'*isumbi*, il verse lentement de l'eau froide jusqu'à complète extinction du feu.

On prend une cordelette avec laquelle on fixe ce paquet froid à un poteau, soutien de la hutte, contre lequel personne ne s'appuie. On prononce énergiquement :

*Va ku giti !*

*Dor'umuntu wawe !*

Sors du poteau !

Vois ton homme !

Le mal que l'on a inclus dans le paquet est naïvement invité à pénétrer dans le bois, qui lui est présenté comme un être humain, en voulant lui faire croire que le malade n'était qu'un morceau de bois !

L'adénite phlegmoneuse et les phlegmons sont fort redoutés des indigènes. Le malade est fiévreux, il frissonne. L'affection peut évoluer rapidement et se terminer par la mort ; il semble alors qu'on soit en présence d'un phlegmon diffus. Dans beaucoup de cas, heureusement, les phénomènes s'amendent, pointes de feu et fomentations ayant produit des effets bienfaisants, quoiqu'ap-

pliqués tardivement cependant. La théorie veut qu'en agissant précocement on ferait avorter l'*isêke* qui réapparaîtrait ailleurs, immanquablement, car en ayant recours aux pointes de *feu* pour traiter un malade fiévreux, donc *brûlant*, on aggrave le mal. L'idée du feu est ici voisine de celle du feu carburant.

Pour éviter que le mal atteigne l'« intérieur du ventre », on administre des dépuratifs à l'aide des plantes *umuravumba* et *nyiramuko*.

Pour opposer une barrière efficace à l'infection, si celle-ci a atteint un membre, on le garotte de lanières de peaux de lion, d'hyène, de cynocéphale ou d'oryctérope. On peut aussi brûler des lambeaux de ces peaux, dont la cendre servira à saupoudrer l'*isêke*.

La collection purulente étant réalisée, on perce à l'aide d'une alène rougie au feu. On traite ensuite comme plaie infectée, et pendant longtemps, car il se produit une grande évacuation de tissus sphacelés.

Voici un procédé un peu compliqué, motivé par l'état du malade et qui nous semble répondre à l'idée d'influence par similitude de mouvement.

Se munir de : deux spatules de ménage *imyuko* ; deux alènes *impindu* ; une sorte de bâton ferré magique *igihôsho* (de *guhôsha* : apaiser, calmer). Partir à la recherche de la plante à suc « la larmoyante » *rurira* ; c'est un laiteron. Quand on l'a découverte, dresser :

1) Un paquet chaud (de braises ardentes) à proximité de la plante : cela se dit *guchurika*, soit renverser ; ce faisant, prononcer :

*Nshuritse indwaa mbi.*

Je renverse le cours de la dangereuse maladie.

2) Au côté opposé, dresser en sens inverse un paquet froid : cela se dit *guchurura*, soit redresser ; prononcer :

*Nshuruye amagara ya X*  
(ici le nom du malade).

Je redresse les forces d'un tel.

Agir de même avec les deux spatules, les fixer en terre en sens opposés autour de la plante, de même avec les alènes, en ayant soin de bien planter les parties importantes des objets, cuillères de la spatule, côté large de l'alène.

Mettre à nu les racines, en les découvrant au moyen de l'instrument à simples que nous avons cité plus haut. La plante entière est déracinée et emportée à la maison. La partie aérienne, sans utilité, est mise à sécher. Les racines sont grattées soigneusement ; on en prélève un morceau de vingt centimètres environ. On apporte une cordelette assez longue d'aponévrose d'une bête abattue (et non morte de maladie) et on fixe l'amulette par deux nœuds dont la stricte ordonnance est indispensable.

L'âtre des *Abanyarwanda* est composé de trois pierres dressées ; deux en avant, la troisième en retrait vers le fond de la hutte. Il est important de passer la cordelette entre les deux premières pierres et de la faire sortir en contournant celle de *droite*, près de laquelle la femme aime s'asseoir, et qui est, pour cette raison, appelée *ishyiga ry'ingore* ou pierre femelle du foyer.

L'opérateur n'agit pas au hasard ; cette pierre serait douée de vertus adoucissantes parce que la femme, plus douce que l'homme, s'en approche volontiers.

La cordelette est frappée sur l'*isêke*, tandis qu'on formule :

*Va ku giti,*  
*Igiti ntikirwara...*

Quitte le bois,  
Un bois ne devient pas malade...

Répéter rapidement deux ou trois fois ces mêmes paroles, puis, brusquement, laisser choir l'amulette en prononçant :

*Najugunye indwara mbi hasi...*

J'ai jeté à terre la dangereuse ma-  
ladie...

Le raisonnement symbolique paraît être celui-ci : le



praticien doit parvenir à déloger le mauvais esprit responsable. Lorsqu'il est devenu assez habile, son pouvoir subjugué le mal dès qu'il jette subitement à terre la cordelette possédée par l'esprit. A partir de ce moment, le mal ne pourra plus regagner son habitacle, c'est-à-dire l'*isêke*. Néanmoins, la cordelette est reprise et attachée à un poteau dont personne ne s'approche.

En certaines contrées, après avoir exhorté le mal à s'introduire dans le bois du poteau, on détache l'amulette et on la lie au-dessus de la partie malade.

### ADOLESCENCE (PRATIQUES SE RAPPORTANT À L')

Ce mot se traduit par deux termes différents, selon qu'il s'agit d'un garçon : *ubusore* ; d'une fille : *ubukumi*. Cette période de la vie débute vers treize ans chez les filles, un peu plus tard chez les garçons.

L'apparition de la menstruation est le signal de cérémonies diverses, ayant pour but de savoir si la jeune fille aura une influence maléfique lors de ses menstrues, ou si elle sera inoffensive.

Chez les garçons de la race des paysans *Abahutu*, rien à signaler. Chez les nobles *Abatutsi*, pour que les jeunes gens restent sveltes et gardent un « beau ventre », les danseurs attitrés en particulier, on administre des purgatifs fréquents : suc d'*isagara* additionné d'urine de taurillon ou bien emploi de racines à tubercules d'*ibibombwe*, lesquelles sont grillées comme des patates et pilées ; on y ajoute de l'urine de vache.

Afin de rendre le ventre libre, les filles et les garçons à marier boivent un peu de ces purgatifs avant leur mariage.

### AGALACTIE

Se dit *igihâma* ou *igisangu*. L'*igihâma* semble indiquer l'absence de lait chez une femme accouchée. On ne

connaît pas de remèdes ; on peut recourir au mage pour déjouer les maléfices d'un mauvais esprit éventuel. Certains prétendent qu'on peut *kugonôra*, c'est-à-dire faire venir le lait, en administrant à l'accouchée des infusions de plantes au jus laiteux, *umuronzi* et *umunye-genyege*.

L'*igisangu* est l'état d'une femme qui a eu du lait, qui a déjà pu allaiter, mais dont la sécrétion est tarie. Beaucoup affirment qu'un ennemi l'a envoûtée de la manière suivante. Un morceau de pis de vache a été *grillé*, puis donné à manger à la femme : ce maléfice a fait *rôtir* la sécrétion lactée. Il suffit, dit-on, à celui qui veut nuire, de presser quelques gouttes du jus de cette viande grillée dans un peu de lait ou de bière pour obtenir le résultat voulu. Ce geste est désastreux, surtout chez ceux qui ne possèdent pas de bétail, car les Ruandais se lassent vite de venir en aide à leurs congénères dans le besoin et on dit que beaucoup d'enfants meurent parce qu'ils ont manqué de lait.

Voici ce que l'on conseille d'essayer. Prendre une canne à sucre, la piler ; le jus filtré est versé dans un pot de bière provenant d'un seul régime de bananes ; le laisser fermenter trois jours au-dessus de l'âtre et réserver cette boisson à la femme seule, personne d'autre n'étant autorisé à en boire.

Un autre cas d'agalactie (hypogalactie secondaire), est l'*agahûbo*. Ce mot est dérivé du verbe *guhûba*, c'est-à-dire sécher sur place avant maturité. La femme voit sa sécrétion lactée disparaître parce qu'elle est trop pauvre pour se procurer une nourriture substantielle.

Traitement. Du jus de feuilles d'*inyanzi* est versé dans un carquois ; en s'écoulant, il fera, par analogie d'action, se désobstruer les canaux lactifères.

Le verbe *kuzibura* signifie désobstruer : aussi est-il indiqué de porter sur la poitrine un bout de tige d'*umu-*

*zibura*, application inattendue de la devise homéopathique.

Se procurer une espèce de saponaire *umubimbafuro*, plante rampante que l'on écrase entièrement ; le jus est ajouté à de l'eau ou à du lait, à des bouillies.

Porter au cou des amulettes de bois d'*umuhire* et d'*umukuzanyana* et la signification de ces mots rendra à la femme la joie de recouvrer son lait. Si possible, procurer à la nourrice bière et lait, ce qui est une prescription plus rationnelle.

### AGONIE

Lutte finale contre la mort. Les indigènes palpent le cœur du moribond et expliquent que cet organe ne respire presque plus, l'air ou *umwuka* étant censé pénétrer jusqu'au cœur.

*Rugondo*, le Roi des Vers intestinaux, dont tout Ruandais hérite avec la vie, meurt aussi en même temps, mais non sans avoir réagi ; les coups de pied *imigiri* et les contorsions lui sont attribués.

On essaie de ranimer le patient par les moyens qui suivent. Une gousse de piment est passée à la flamme, puis sous le nez, pour provoquer des étternuements. Une branchette d'*umwishèké* est susceptible d'irriter le nerf olfactif, à cause de son odeur forte.

Une galette de bouse de vache séchée allumée, passée et repassée sous les narines peut inciter à inspirer. On essaie aussi d'obtenir le même résultat en versant dans le nez le jus de baies d'*igitoborwa* ou de feuilles de *Coleus* au parfum pénétrant *umuravumba*.

Si on peut se procurer une poudre sternutatoire puissante telle que la poudre magique *isubyo* provenant de la racine séchée de l'arbre *umusengese* (*Myrica salicifolia*), on l'emploiera abondamment.

On croit qu'un peu de bouillie chaude de sorgho peut réchauffer le cœur. On écarte les mâchoires au moyen d'une tige sèche de sorgho, surtout pas de roseau, et on verse la bouillie dans la bouche. Celle-ci aura été préparée avec de la farine de sorgho non germé, qui est fort assimilable, dit-on, contrairement au grain germé, qui peut amener la diarrhée.

On verse de l'eau très froide sur la tête et la poitrine pour « saisir » et rétablir la respiration. Des lanières de peaux diverses enflammées, surtout de peau de lion, servent à enfumer la pièce et à faire éternuer.

Le mourant sera maintenu, buste relevé, sur une paille installée par terre et non sur le lit. La bave est soigneusement essuyée et la boue est lavée à l'eau chaude.

Si les yeux restent clos et s'il ne se produit aucune réaction lorsqu'on pince les narines, on en conclut qu'avec la cessation des battements cardiaques, la mort a fait son œuvre.

On s'empresse alors de recroqueviller les membres en ramenant les mains au menton et en repliant les jambes sur le corps, à peu près dans l'attitude de l'enfant qui va naître, et de faire les préparatifs de l'inhumation.

Pourquoi agit-on de la sorte ? Cette façon de faire est très répandue parmi les populations de race primitive. Elle serait due d'abord à la croyance en une vie future assez semblable à la présente, mais voici une opinion divergente émise par plusieurs de nos informateurs : placé dans cette position, le mort est mis dans l'impossibilité d'attirer, on dit *gukurura*, les vivants. Quoi qu'il en soit, cette coutume est considérée comme tellement importante, que l'opération est parfois commencée avant que le moribond ait rendu le dernier soupir, de crainte que la rigidité cadavérique ne vienne mettre obstacle à sa réalisation.

Les Ruandais croient à la survivance au séjour des morts *i Kuzimu*, et que les besoins y sont les mêmes

que sur terre. Dans la main droite du cadavre du père ou de la mère on serre quelques petites feuilles d'*ishyoza*, et une petite touffe de poils de mouton, la douceur de la plante et celle du mouton étant reconnue, afin d'en inspirer les mânes. Ailleurs, c'est un peu des quatre plantes principales du pays : une graine de courge, des grains de sorgho et d'éleusine et des feuilles du *Gynandropsis pentaphylla* pour sa nourriture, ou encore un brin de momordique sans épines pour lui assurer un libre passage dans l'au-delà. On munit aussi la mère de quelques reliques, petit panier en vannerie, pot à crème de beauté, etc., pour son voyage et son installation. Les cheveux auront été coupés grosso modo, ainsi que les ongles des mains et des pieds.

#### AMBLYOPIE

En premier lieu, s'assurer si l'on n'est pas victime des ennuis inhérents à *Nyandwi*. On sait que le septième enfant doit porter ce nom, et que, par sa venue au monde, il astreint ses parents à prendre certaines précautions, car, comme lui, ils deviennent vulnérables du côté des yeux. Le jour des relevailles, jour du baptême païen du nouveau-né, a normalement lieu à la chute du cordon ombilical ; mais, dans le cas présent, il peut être reculé jusqu'au quatorzième jour après la naissance. C'est alors que l'*umuhangi* purificateur vient visiter la famille de *Nyandwi*, pour faire prendre à tous un breuvage magique composé de plantes. En outre, le forgeron du village apporte dans une corbeille remplie de farine de sorgho et d'éleusine (céréales très prolifères), de curieux petits talismans, sortes de pendentifs fabriqués le jour même : ce sont les *imidende*. D'habitude, chacun en reçoit deux, un du sexe masculin *ingabo*, contenant une tige ou petit battant ; l'autre, du sexe féminin, creux, celui-là. Mais on dit aussi que s'il s'agit d'un garçon,



c'est au père à les porter ; que s'il s'agit d'une fille, c'est à la mère.

Certains estiment qu'il vaut mieux les porter au cou, en sautoir. On place entre eux un fruit dur du bananier sauvage *ikiriburibu*, apprécié à cause de sa résistance, qu'il communique à celui qui le porte. Mais la plupart affirment cependant qu'il suffit de *kugera*, en toucher le cou, comme si on voulait en prendre la mesure et cela lorsque la lune apparaît, condition *sine qua non* à la réussite de l'opération. Beaucoup, en tout cas, les portent le premier et le deuxième jours de lune, puis ils vont les déposer dans un petit panier. Naturellement, si quelque faiblesse de la vue venait à être ressentie, il serait utile de ne plus se séparer des talismans.

Le symbolisme du chiffre 7, redouté à la naissance du septième enfant, est étendu au septième vèlage ; la vache est exposée aux mêmes dangers et doit également porter les *imidende*. Il en va de même pour un chien de chasse qui a tué sept bêtes et naguère pour tout guerrier ayant abattu sept ennemis.

*Nyandwi* ou le *Septième* reçoit son nom de l'aîné de la maisonnée et non du père, comme le veut la coutume ordinaire. Chose étrange, pour que les prescriptions soient observées dès sa venue, il faut que tous les enfants soient vivants. La naissance de *Nyandwi* appartient donc au nombre des événements et phases critiques qui jalonnent la vie des gens du Ruanda et qu'ils est nécessaire de « corriger » = *guhana* par des rites purificateurs pour les faire rentrer dans l'ordre naturel.

Tranquillisé à ce sujet, celui dont la vue s'est affaiblie, essaiera d'y remédier en employant :

1) Feuilles écrasées de momordique *umwishwa*, d'abord passées à la flamme. Le jus encore tiède est exprimé dans les yeux.

2) Du vieux beurre, rance d'un an au moins, sert

à rôtir une gousse de piment dans un tesson. La poudre, mélangée à un peu de beurre frais, est appliquée sur les yeux le soir ; ceci pour éviter que le patient, qui souffre beaucoup et se démène, n'aille au soleil, ce qui serait désastreux.

3) Feuilles de *Cassia* = *umubagabaga*, à piler. Le jus est mis à chauffer dans un pot avec de l'eau. Le malade recouvert d'une couverture (autrefois d'une étoffe de *Ficus*) se penche au-dessus de cette vapeur qui lui irrite les yeux et le fait transpirer abondamment. L'eau peut être remise à bouillir pour obtenir une nouvelle concentration de vapeurs dont « bénéficie » le patient. Les yeux sont lotionnés avec le même résultat.

4) Pointes de feu sur les sourcils et les paupières. Elles sont souvent appliquées à tort et à travers au point que certains malheureux n'ont que plaies et bosses à cet endroit. Les plus adroits emploient deux alènes alternativement rougies au feu et posées rapidement.

5) Plante d'*uruteja* employée entièrement, cuite avec des feuilles d'*umukiryi*, pour bain de vapeurs comme dit précédemment. Puis porter en guise de diadème une cordelette *urusasanure* prélevée sur une tige de papyrus, avec deux amulettes, consistant en bouts d'*uruteja* cuite.

6) *Umubazi* (*Monechma subsessile*) : presser les feuilles fraîches sur les paupières, puis les triturer en exprimant le jus dans les yeux.

Lorsqu'on croit que l'amblyopie ou l'amaurose sont dues à l'inobservance des prescriptions habituelles à la venue du septième enfant, il faut faire une saignée. Attacher une corde à la nuque en la faisant passer derrière les oreilles et comprimer fortement la tête et le front pour faire gonfler (*kuretesha*) les veines. Chercher le vaisseau le plus apparent au-dessus et au-dessous des yeux.

Se munir d'une alène et d'un couteau bien aiguisé. Saisir la veine, donner un petit coup *bref* du couteau dans la peau pour faire lever le vaisseau. Soutenir celui-ci avec l'alène recourbée, le trancher avec le couteau. Il s'ensuit une hémorragie bienfaisante. Si elle est trop abondante, remettre le garrot et serrer fortement. En cas d'échec, chauffer à blanc l'alène et l'appliquer. L'hémorragie peut être mortelle s'il s'agit d'une artère.

### AMER (REMÈDE)

Pour rendre l'appétit, emploi de racines et de feuilles d'*isagara*. Cuire longuement et mettre à refroidir. Filtrer. Au matin, verser une demi-écuelle de jus et y ajouter environ un litre d'urine de vache. Boire le tout sans s'arrêter (ceci à cause du mauvais goût). Il en résulte une diarrhée abondante et parfois des vomissements foncés.

Cette médication nettoie estomac et intestin. Vers le soir, l'appétit se fait sentir.

### AMPOULES

Lorsque les ampoules ont été provoquées par le frottement, on les appelle *amabavu*. Certains indigènes disent qu'il est bon de les brûler, puis de les oindre de beurre.

### AMYGDALITE

Déguster une bouillie très chaude de sorgho allongée de jus de *Coleus aromaticus* = *umuravumba*.

Griller l'intérieur d'une baie d'*umuchunshu* ; nettoyer la gorge à l'aide de ce remède piquant.

Deux gousses de piment mises à macérer pendant deux heures dans de l'eau froide ; à filtrer et boire froid.



## ANATOMIE (CONCEPTIONS INDIGÈNES SUR L')

Les Ruandais n'ont jamais fait l'étude anatomique du corps humain ; cela va de soi : compte tenu de leur croyance en l'effroyable contamination qui réside dans la mort, loin d'eux l'idée de disséquer un cadavre ! Néanmoins, ils savent beaucoup de choses sur sa structure intime. Leurs connaissances anatomiques proviennent des remarques faites lors de mutilations de cadavres, d'accidents ou de blessures de guerre et de déductions tirées en voyant l'intérieur des bêtes qu'ils ont dépecées. Mais elles ne sont pas exemptes d'erreurs. Ils disent qu'il y a deux canaux dans le cou, dont l'un situé devant sert au passage de l'air et des liquides, tandis que l'autre, situé sur le côté, livre passage aux aliments solides.

Et que de fois n'avons-nous pas entendu dire que le cœur de la femme bat à droite ; que les êtres humains n'ont pas de foie, et pourtant ils sont convaincus que c'est au moyen de poudre de cet organe desséché que s'opère la transmission de la tuberculose. C'est là une contradiction apparente qui ne les gêne en rien.

Ils ont des termes pour désigner les principaux os du squelette, mais plusieurs sont appelés du nom de la région à laquelle ils appartiennent. L'existence du péroné est complètement ignorée. Des choses différentes peuvent être désignées sous un même vocable ; ainsi le mot *inda* signifie tout à la fois l'abdomen, la grossesse et son produit ; *umutsi*, nerf, tendon, veine et artère. Il ne semble pas exister de dénomination spéciale pour la main entière telle que nous la comprenons : on en désigne les différentes parties. Les gros organes internes sont fort bien connus.

Nous donnerons par ailleurs la nomenclature des termes anatomiques avec leur traduction.

## ANÉMIE ET AMAIGRISSEMENT

Si le patient n'a plus d'appétit et s'il ne peut expliquer l'origine du mal, on aura recours aux services des *Abapfumu*, devins et guérisseurs, très habiles à diagnostiquer les causes, non pas seulement en tenant compte des symptômes physiques, mais au moyen de pratiques divinatoires. Le rôle social des *Abapfumu* consiste surtout à rechercher et à lutter contre les influences mauvaises des jeteurs de sorts, envoûteurs et empoisonneurs (*abarozzi*), et à guérir leurs victimes. Ce sont en quelque sorte des bienfaiteurs de l'humanité.

Si c'est d'un enfant qu'il s'agit et qu'il présente les signes suivants : amaigrissement, oedèmes malléolaires ou des paupières, cheveux défrisés et... roussis, pâleurs des téguments, alors il n'y a pas de doute, c'est l'*irungu*, c'est-à-dire un empoisonnement au moyen de sang menstruel maléfique ou d'*amabi*, sang menstruel d'une femme ayant perdu un enfant récemment, voire du sang de fausse-couche ou de chienne en chaleur.

Traitement. Feuilles d'*umusabanyama* (de *gusaba*, demander et *nyama*, viande) ; les cuire à l'eau, ajouter du lait d'une vache qui a la robe d'une teinte uniforme et qui n'a jamais perdu de veau.

Le mieux, dit-on, est de s'adresser aux *Abarutsi* (de *kurutsa*, faire vomir). Pour bien saisir leur importance, il faut considérer que cet enfant a avalé du sang, soit que l'empoisonneuse en ait frotté une banane, une pomme de terre ou des haricots donnés ensuite à manger, ou bien qu'elle en ait enduit, si peu que ce soit, les lèvres de l'enfant.

Traitement : 1) Par un *umurutsi*. Donner pendant deux à trois semaines du jus de racines du laiteron *rurira* mélangé à du marc de bananes *amagamura* mouillé d'eau. En donner à boire dans la journée dans le but de détacher le poison de l'abdomen, ceci se reconnaît au

fait que l'enfant sent des gargouillements annonciateurs de diarrhée.

2) En une seule fois, administrer une décoction de grosses racines (*intembe*) de bananier qui ont été pilées et dont le jus a été mélangé à de l'eau froide. L'enfant rend d'abondantes mucosités striées de sang.

Traitement par un guérisseur *umurutsi* différent. Plantes de momordique *umwishwa*, d'*umutagara*, d'*umutanga*. Détacher les feuilles, les presser dans un litre de bière de bananes (éviter la bière de sorgho) ; à boire tiède dans la journée, un jour sur deux, pendant un mois.

De temps à autre, gratter la gorge avec un éclat de chaume de sorgho ; il en résulte un bon débarras des voies digestives.

3) Traitement d'un troisième spécialiste. Écraser, triturer les plantes suivantes : *ireke*, *umugombe*, *rugara*, *umuchyuro*, *umubogobogo*, *ikigembe*. Ajouter au jus une écuelle pleine de bière de bananes allongée d'un peu d'eau ; en boire deux jours de suite. On aurait mauvaise grâce à douter du résultat vomitif obtenu après absorption d'un tel mélange de plantes amères.

On peut aussi employer les feuilles du *Draecena sp.* = *umuhondohondo rweru*. Le jus est bu au matin, avant toute rencontre avec un être humain toujours susceptible d'annihiler le résultat de la cure ; on se lave avec les résidus bien écrasés.

### ANGINE

On l'appelle *gapfura* ; or, le verbe *gupfura* veut dire dépiler, déplumer. Il est vraisemblable que ce nom lui est donné par analogie avec les picotements causés par l'irritation de la gorge.

Racler la langue et la gorge avec un éclat de gros roseau, gratter jusqu'au sang. Nettoyer les plaies avec

des feuilles d'*umuseno* dont un côté est rugueux. Rincer avec de la bière de bananes encore chaude de fermentation ; s'en gargariser. Boire ensuite du lait d'une vache sans cornes (*inkungu*), deux fois par jour. Répéter l'opération.

On peut aussi pulvériser de la bouse de vache séchée ; en frotter les plaies et s'en rincer la bouche.

### ANTHRAX

Il est appelé *ikirashi*, *ikigatura*, *igikacha*. Se reconnaît aux ulcérations circulaires en écumoire *ubudomagura*. L'anthrax charbonneux *igikacha* est appelé par euphémisme *igishyute* ou furoncle, abcès, sans doute pour en diminuer l'idée de gravité.

On emploie des feuilles de *ruberwa* pilées, écrasées, appliquées en bourrelet compressif sur l'anthrax. A renouveler après quelques heures. Cette plante a la propriété de *gukurura*, tirer, entraîner les impuretés. La plaie devient rapidement nette. Employer ensuite les feuilles d'un arbuste fleuri d'*umunyabututu* ; écrasées, on les applique sur la plaie. Ou bien une plante d'*umukurura* qui pousse sur les termitières : emploi des racines finement écrasées. Après détersion par *ruberwa*, on se sert de poudre de latérite *umukurwe* et de glaïeul *karungu*, ou encore de poudre d'écailles d'œuf. Les forestiers saupoudrent de sciure de bois.

Comme amulettes, porter au cou un gros cauris *iki-rezi* ou une lanière de peau de lion que le guérisseur attache au cou du patient en présence d'une femme à laquelle il demande :

*Mbese, witwa nde ?*

Eh ! toi, comment t'appelles-tu ?

Elle répond :

*Ndi umubandakazi,  
Navutse ku ngoma ya Rwogera.*

Je suis une fille des Ababanda,  
Je suis née sous le règne de Rwogera.

<i>Nazaniye ibyago abatutsi,</i>	J'ai porté malheur aux nobles
<i>Arko nabazaniye n'ishya.</i>	Mais je leur apporte aussi le bonheur..
<i>Injira mu nzu, tuganire...</i>	Entre dans la maison, causons...

### ANTILAITÉUX (REMÈDE)

Lorsqu'une femme perd son nourrisson, la sécrétion lactée est diminuée, puis arrêtée au moyen d'une herbe rampante « qui passe partout » = *umuchacha*, dont elle enserre sa poitrine en la passant sous ses aisselles. Ce cynodon pousse souvent au travers des sentiers formant ainsi « barrière ». Il faut le rechercher pour l'opposer ou fermer le passage au lait maternel.

On peut aussi employer une ficelle de raphia à laquelle on enfilera l'une ou l'autre amulette : un simple pois suffit.

Une femme nous a décrit le moyen suivant. Cuire quelques grains de sorgho ; en boire l'eau après cuisson. Ceci a l'inconvénient, disait-elle, de supprimer définitivement la lactation, ce qui serait désastreux pour un accouchement ultérieur.

Il n'y a pas de décoction connue.

### ANTIPHLOGISTIQUE (REMÈDE)

L'inflammation est combattue *directement* par les saignées, les bains, les pointes de feu, les ventouses scarifiées, les fomentations à l'aide de plantes, les fumigations. *Indirectement* par les évacuants, des drastiques notamment et de nombreux purgatifs.

### APHTES ET MUGUET

Cuire des légumes *isogi* (*Gynandropsis pentaphylla*) avec du beurre rance. En oindre les parties malades en les pressant.



Écraser des feuilles de *Cassia didymobotrya* = *umubagabaga* ; le jus filtré est versé dans du lait d'une vache sans corne ; en laver les plaies.

Inviter une femme qui a mis au monde des jumeaux (le sexe importe, il doit être unique), à venir le matin et à cracher dans la bouche du malade. Il est vigoureusement interdit de se parler : les dispositions auront donc été prises la veille. En outre, éviter une nouvelle rencontre avec cette femme dans le reste de la journée.

La viande d'une bête abattue appliquée fraîche donne d'heureux résultats. Mâchonner des fleurs de minuscules soucis *ubushwîma* (*Spilanthes acmella*), à saveur pimentée très prononcée. Pour les enfants, la mère triture d'abord la fleur, puis en frotte la bouche en en prélevant un peu du bout des doigts. Les fleurs de ce souci sont également employées contre la stomatite.

### ARAIGNÉE (PIQÛRE D')

Dès qu'on est piqué par une araignée et qu'on l'aperçoit à temps, la détruire à l'endroit de la piqûre au moyen d'une braise ardente. Ramasser les pattes et en frictionner les parties atteintes ; sinon, s'en procurer une autre provenant de la bananeraie et la sacrifier.

### ARTHRITE

Elle est souvent nommée *imigozi* ou cordes, car elle est confondue avec le rhumatisme. Dans les régions chaudes, on l'attribue au pian, bien que différenciée des déformations pianiques articulaires très douloureuses qu'on appelle *amakonyora*. En région forestière, on dit que la maladie est due à un mauvais sang, très foncé, qu'il importe de faire sortir de l'organisme. On y parvient par le procédé dit *ugucha umutezi* = trancher l'arthrite.

L'endroit choisi est le plus souvent situé aux articulations du genou et du coude ; parfois au poignet ou aux malléoles. Avec la partie recourbée d'une alène, on soulève un vaisseau important, et de la pointe d'un couteau bien effilé, on le tranche d'un coup adroit. L'hémorragie est toujours abondante et les cas mortels sont loin d'être rares.

Plus rarement, la méthode est pratiquée au-dessus de l'œil, lorsque celui-ci est fortement congestionné et douloureux. Fait singulier, il est encore nécessaire de mettre une cordelette derrière les oreilles pour serrer la tête et faire saillir les veines, tandis que le malade se tient le cou, la constriction favorisant l'épanchement. Mais cette dernière opération est redoutée, étant reconnue comme dangereuse.

### ASCITE

Tous les indigènes sont d'accord sur ceci : cette tuméfaction est un mal grave contre lequel il n'existe aucun remède et qui provient d'une contamination ou d'un envoûtement. Ils emploient plusieurs termes pour la désigner : *inda y'igisâbo* ; *inda y'urusyo* ; *inda y'igihu*.

Le « ventre à la baratte » ou *inda y'igisâbo* se reconnaît à la teinte brunâtre de l'abdomen qui rappelle nettement celle de l'ustensile incriminé, lequel n'est autre qu'une grosse courge évidée servant au barattage. Le guérisseur *umurutsi* (de *kurutsa* : faire vomir) est parfois appelé au début de la maladie ; dans l'insuccès, on abandonne tout espoir. Chez une femme, on va jusqu'à penser qu'elle pourrait être affligée d'une grossesse prolongée ; on en rencontre qui affirment sentir les mouvements d'un fœtus conçu depuis deux ans. Les détails qui suivent aideront à comprendre les conceptions des gens du Rwanda en ce qui concerne la pathologie de l'ascite.

La baratte *igisábo* est un objet primordial ; il fait partie du sexe fort, semble-t-il, puisqu'après la rentrée du troupeau dans l'enclos et du taureau *imfizi*, on ne peut passer devant ce « mâle » en tenant un autre à la main. De même, quand le maître est absent, le bouvier chargé de la petite cérémonie qui a lieu tous les soirs après la traite du bétail, peut lui-même présenter les verges (*guherez'inkoni*) et le lait à l'*igisábo*, en raison du lien mystique qui unit le propriétaire, le bétail, et tous les objets servant à la traite et à la préparation du beurre.

La baratte a sa place réservée ; la cordelette qui la maintient par le col vient-elle à se rompre spontanément, oh, horreur ! on court en consultation chez les vieux qui tirent de ce mécompte de bien sombres présages : on dit que les vaches ne veulent plus de ce maître et que sous peu elles lui seront enlevées !

Que de précautions à prendre vis-à-vis de la baratte ! Que d'interdictions l'entourent ! Nul ici ne s'aviserait d'en briser une volontairement, une telle chose ne se conçoit même pas. Vient-on à la heurter malencontreusement lors du barattage et qu'elle vienne à éclater, quelle consternation ! Surtout si l'on remarque un trou à l'endroit dit *mu rututu*, à la base de la courge.

Au dire des Ruandais, c'est là un des plus grands malheurs qui puissent s'abattre sur une demeure. L'auteur de la maladresse, ce malchanceux, est certain d'être atteint prochainement de l'*inda y'igisábo*. Bien sûr, le conjureur de sorts peut purifier le malheureux, mais la croyance générale veut qu'il soit préférable de se délivrer de la menace en la passant à autrui. C'est là une idée familière aux indigènes qu'on peut transmettre son mal, non seulement à ses ennemis, mais à n'importe qui. On aura soin d'être discret et d'agir avec prudence, car on ferait payer chèrement le fait d'avoir empoi-



sonné, envoûté ou contaminé au moyen de la baratte fatidique = *kurogesha igisâbo*.

Le plus simple est de donner à boire un peu de lait crémeux provenant de la baratte détériorée. Une autre méthode très en vogue est l'adultère ; cet acte doit s'accomplir dans les deux jours suivant l'accident, car plus tard il serait inopérant. On se débarrasse ainsi de la malédiction qui, à la faveur de l'acte sexuel, pénètre et envahit l'organisme de la nouvelle victime.

Il se trouve, en fin de compte, un porteur de l'*inda y'igisâbo*. La sensation du flot perçue dans l'ascite a poussé les indigènes à la comparer au clapotis d'une baratte remplie. Lorsque la maladie est avancée, on dit que le liquide monte et qu'il finira par étouffer le patient ; les râles de l'agonie ne sont autre chose que la lutte contre cet envahissement.

Les Ruandais pratiquent la laparotomie des individus morts d'ascite. On raconte que le liquide sirupeux *wurenda* sort en reproduisant exactement le bruit que l'on peut entendre quand on enlève le bouchon de la baratte lors du barattage. Ceux qui ont pratiqué ou assisté à l'opération doivent boire le breuvage magique *isubyo* pour s'ôter toute trace de souillure.

Un mage de la catégorie des *Abahanyi* nous a déclaré qu'en effet briser une baratte était chose effroyable ; cet éminent spécialiste, autrefois attaché à la Cour du *Mwami* MUSINGA, nous a enseigné les rites que voici.

En grand secret, on dépêche un enfant qui a encore ses parents en vie muni d'une écuelle *newe* et intacte (ce qui lui donne aussi, comme à l'enfant, la qualité d'*isugi*), à l'abreuvoir du bétail. Généralement, après le passage des bêtes, il reste dans le fond un peu d'eau qu'elles n'ont pu boire et qui est appelée pour cela *amazi y'ikinane*. Un peu de cette eau est versée dans la baratte en employant un entonnoir fait du col d'une courge qui sert habituellement au transvasement du

lait ; on ferme au moyen d'un bouchon d'herbes spéciales, *ivubwe*, *umuhanga*, *umunyagahiri*. Ce faisant, on prononce :

*Dor'mazi y'ikinane,*  
*Ananira ishyano ry'igisâbo.*

Voici l'eau invincible,  
Qui vient à bout du mauvais sort de  
la baratte.

Ensuite, l'ustensile est porté au pied de l'arbre gardien des traditions, l'érythrine corail, et dûment ficelé par deux cordelettes d'herbes *inkangaga*. Le lait qu'on a pu récupérer, ainsi que la terre grattée avec soin à l'endroit où l'accident s'est produit, seront enfouis dans l'arrière-cour ou brûlés dans le feu allumé pour le bétail dans l'enclos même. Les habitants de la ferme boivent une médication composée des plantes *umukuzanyana*, *nkurimwonga*, *umuharakuko*, *rugiramaza*, cette dernière devant susciter la chance. Le jus allongé d'eau est bu par tous ; on en asperge le sol, le lit, le feu réservé au bétail.

*Inda y'urushwîma* ou ventre à l'*urushwîma*. Cette appellation viendrait du bruit spécial produit par la respiration fort gênée du malade. Beaucoup d'indigènes disent que l'abdomen est plus dur et ne présente aucune coloration, ce qui le différencie du précédent.

A quoi est due cette hydropisie ? Eh bien, c'est que là aussi s'est produit un événement malheureux, soit qu'on ait cassé une pierre ordinaire à aiguiser = *ityazo*, ou, ce qui est pis, la petite pierre à repasser les couteaux seulement *umukubiro*, ou bien la pierre à moudre = *uru-syo*. L'adultère est encore un moyen pratique pour se délivrer de la souillure, mais le procédé le plus communément employé est le suivant.

Dans un grand panier rempli de patates douces, cacher soigneusement un fragment de la pierre brisée, s'en aller au loin, là où on a des chances de ne pas être connu, puis profiter de la rencontre d'un passant pour

simuler une grande fatigue, ce que voyant, l'autre ne refusera pas d'aider à déposer le fardeau à terre.

Pendant que le dupe s'éloigne, prononcer à voix basse :

*Urantuye...*

Tu m'as déchargé... (ici le nom de la pierre).

Cela suffit pour que la personne emporte avec elle le mal, *inda y'ityazo*, *inda y'urushwîma*, *inda y'urusyo*, selon l'objet en cause. Avoir soin de ne plus toucher au panier maudit et si possible, s'éloigner à toutes jambes.

Il arrive parfois cet imprévu que la victime jette un regard en arrière et voyant le panier abandonné comprend. Avec ardeur il cherchera à dépister le criminel qu'il traînera devant les instances indigènes. On en connaît qui n'ont pas hésité à faire justice eux-mêmes, d'abord par une forte bastonnade, puis en replaçant l'ustensile brisé sur la tête de son propriétaire.

On peut aussi employer le système suivant. Se rendre à la bifurcation des chemins, la nuit venue, et y enfouir un morceau de l'objet brisé. Le premier passant prendra avec lui la contamination. On agit surtout ainsi pour la pierre à aiguiser.

Pour amincir le fil de laiton de gros calibre, les forgerons emploient une filière qu'ils appellent *Budigi*. Cet instrument, long d'une dizaine de centimètres, a la forme d'un ventre renflé percé d'un trou simulant un nombril, par où passe le fil. Il a fâcheuse réputation. Après avoir bouché l'orifice, l'envoûteur le plonge pendant quelques instants dans la bière ou autre boisson de son ennemi, lequel ne tardera pas, après l'avoir ingurgitée, à gonfler démesurément... Son ventre prendra la forme du *Budigi*, d'où l'expression *inda y'ubudigi*.

Quant à *inda y'igihu*, il est le résultat de la compression d'un nuage, ou du brouillard passés de la vallée dans un ventre.

Disons-nous qu'il n'est pas toujours possible aux méde-

cins indigènes d'identifier avec certitude un cas d'ascite ? En réalité, il peut s'agir d'une grosseur due à un fibrome, mégacolon, grosse rate, foie engorgé, etc.

Le Ruandais croit donc se débarrasser de ces maux en les passant à autrui. Cette conception est la conséquence de l'idée qu'il se fait de la matérialité de la maladie.

Les pratiques que nous venons de mentionner entre beaucoup d'autres du même genre répondent à une intention non seulement coupable, mais criminelle. Naguère, elle était sanctionnée comme telle devant les juridictions indigènes.

### ASTHME

L'asthme ou *inkorora y'agasema* : toux qui fait haleter. Piler des racines d'orties *igisura* ; la purée est mise dans de l'eau froide, puis cuite après quelques heures.

Le matin, filtrer, ajouter de la bière fermentée de bananes, déposer non loin de l'âtre et en boire dans la journée.

### ATHREPSIE

On l'appelle *ingonga* ; cette appellation vient des borborygmes = *ingonga*. Les Ruandais voisins de l'Urundi accusent les habitants de ce pays de leur avoir apporté la maladie. Celle-ci est fréquente chez les nourrissons qui naissent parfois avec elle ; ce cas est reconnu plus grave. Les enfants qui mangent et qui marchent ne la contractent plus.

On constate de la diarrhée et des vomissements ; les cris sont plaintifs et répétés. La maigreur devient extrême. Les veines, dilatées surtout sur le ventre, sont appelées *imisuri*, peut-être en raison de leur ressemblance avec le jonc *isuri*.

Traitement. Les gargouillements perçus ont fait croire

aux indigènes qu'il serait bon de faire porter à l'enfant une amulette composée d'un boîtier fait de deux morceaux de calebasse et contenant une rainette vivante, laquelle coasse faiblement (*similia similibus curantur*).

Cuire ensemble des feuilles de *kamaramahano*, d'*umushyigura*, d'*umupfunyantoki*, d'*umuzigangore*, d'*ikirôgôra*, avec des racines d'*umukuzanyanya*, tous noms rappelant le but recherché. Le jus, cuit et filtré, est donné à l'enfant.

Dans la province du Nyakare, on fait boire à l'enfant athrepsique du babeurre provenant d'une vache de l'Urundi, attendu que la maladie aurait été importée de là-bas.

Jus de racines broyées et pilées d'*umuhanda* ; ajouter du lait et du miel. A boire chaud, deux gorgées matin et soir.

Suc d'*umuchura*, mélangé au lait frais et donné le matin avant la tétée.

Feuilles d'*umukamambogo* cuites avec des écorces de l'arbre appelé *ingonga* ; donner le jus à l'enfant.

Administrer en lavements du jus cuit d'*umuhire*.

Et voici une amulette de grande efficacité. Se procurer un éclat d'une branche qui, passant sous l'aiselle d'une autre, fait entendre un bruit spécial lorsqu'elle est animée par le vent. Les indigènes font un rapprochement entre le grincement de la branche et les bruits que font les gaz contenus dans l'abdomen.

### ATROPHIE INFANTILE

Cette maladie, soi-disant héréditaire et contagieuse de la façon que nous allons décrire, est très commune chez les habitants de la région du Bugoyi, qui l'ont reçue des gens du Buhima. Peu à peu, elle s'est répandue parmi les riverains du lac Kivu, pour continuer à descendre dans les provinces du Nyantango et du Bufundu. Elle est moins connue à l'intérieur du pays, semble-t-il.



Elle peut survenir dès la première semaine de la vie — encore que l'on en tienne la chose secrète, — elle est rare après la première année. Rien d'étonnant, dirons-nous en passant, que l'*uruhima* ou atrophie infantile soit fréquente au Ruanda ; une femme, même bonne nourrice, croit devoir gaver son nourrisson de lait de vache entier ou de lait caillé. L'apport d'albumine et de graisse provoque maintes digestions pénibles.

On reconnaît l'*uruhima* à ceci : l'enfant se contorsionne ; les veines du ventre, parfois même celles de la face, quoique n'augmentant pas de volume, apparaissent fortement gonflées d'un sang foncé. Elles sont dites *imiranga*.

Les selles contiennent des *imirandaryi*, filaments semblables à du mauvais lait caillé, à odeur de fromage pourri. L'enfant crie souvent, vomit parfois et n'a pas tendance, comme les bien-portants, à fermer les poings, à recroqueviller les jambes, à gigoter. La maigreur survient, si l'on n'intervient pas tout de suite, dit-on.

La maladie est héréditaire. Si l'un des parents a été atteint, père ou mère, il se peut que l'enfant hérite de l'*uruhima*, alors qu'un autre est indemne, ceci indépendamment des caractères physiques présentés. L'*uruhima* est contagieux ; on verra comment.

Traitement : 1) au moyen de remèdes appropriés qui ont le désavantage de coûter cher ; aussi a-t-on recours au 2) procédé barbare, radical et à meilleur marché : c'est le *gucha uruhima*, ce qui signifie couper ou trancher l'*uruhima*.

Le père, portant les *ibyeru*, s'en va quérir le spécialiste. Disons que les *ibyeru* consistent en de petits cadeaux en nature que l'on fait habituellement à ceux qui délivrent les amulettes enfantines, à celui qui sait pratiquer l'opération du *gucha uruhima*, etc. On offre une petite corbeille remplie de haricots, de pois, de sorgho ; ces produits sont toujours recouverts d'une couche de

farine de sorgho, d'où le sens étymologique du terme *ibyeru*, les choses blanches ou pures.

L'opérateur, si c'est un homme, devra se garder de tout rapport avec sa femme légitime les jours suivant l'intervention, sinon il pourrait la contaminer, non pas qu'elle en souffrirait elle-même, mais bien sa progéniture future. Pour cette raison, une jeune femme ne pourra pratiquer l'opération, à moins d'avoir eu, elle aussi, la maladie.

L'enfant est étendu sur deux feuilles de bananier bien intactes, car le sang ne peut se répandre dans la maison ou dans la cour ; les membres sont fermement maintenus. Au moyen d'un couteau bien effilé tenu de la main droite, on fait de rapides et multiples incisions sur la peau soulevée de place en place par la main gauche. Le ventre, les flancs, le dos, la poitrine, sauf la colonne vertébrale, en sont recouverts. Comme on craint que le mal ne se cache (*rurihisha* !), on fait aussi des incisions aux jointures, à savoir : deux à chaque poignet, deux à chaque coude, quatre aux genoux, deux à chaque malléole. Par surcroît de précautions, on peut en ajouter au-dessus de la vessie, aux tempes, à la nuque et au front. Le sang coule abondamment. Puis l'enfant est lavé au moyen d'une infusion de la plante *ikigembege-mbe* ; on lui en verse un peu dans la bouche. Enfin, on l'enduit de beurre frais et on lui enfle en bandoulière un collier fragile fait de deux bouts de tige de la plante précitée. Lors de la chute de ce collier, on se contente de le ramasser et de le cacher soigneusement. On assure qu'ainsi « traité », le nourrisson guérit promptement, le mal étant évacué avec le sang.

Chez les montagnards de la contrée du Bufundu, on emporte le petit à la croisée des chemins = *mu mayira abiri*, à l'aube. On laisse sur place un morceau de la feuille de bananier recouvert de sang : le premier passant emportera avec lui l'*uruhima*. Ailleurs, l'opération

se fait à la maison ; les feuilles qui ont servi sont jetées aux carrefours fréquentés.

Un vieux sorcier, conscient de tous les traquenards qui guettent le voyageur *mu mayir'abiri*, conseille de mâchonner souvent des racines d'*idôma*, préservatrices de toutes souillures. La poudre de racine de l'asclépiadiacée *mukuru* possède les mêmes vertus.

Un guérisseur de l'*uruhima* emploie la médecine d'*ikigembegembe* à chaud, feuilles cuites. On y trempe le doigt et on humecte la bouche de l'enfant avant chaque tétée ou avant toute absorption de lait de vache. Prise de cette façon, la plante agit merveilleusement, mais lentement ; elle évite le *gucha uruhima*, dit-on, mais on préfère le procédé plus expéditif dans lequel on a une confiance illimitée.

On entend dire que les enfants atteints de l'*uruhima* et qu'on tarde à traiter sont des candidats à l'*ingonga* ou athrepsie. Remarque judicieuse, car la forme la plus avancée de l'atrophie infantile, c'est l'athrepsie. Les deux maladies sont parfois confondues, notamment dans la province du Nyakare.

#### AUTOPSIE

Les Ruandais pratiquent l'examen du cadavre de celui qui a été emporté par l'ascite et par la tuberculose pulmonaire, mais dans ce dernier cas, c'est vers le foie que se porte l'attention. Dans le plus grand secret, l'organe est enlevé, dûment embroché et mis à sécher au plus profond de la hutte.

Mais l'esprit du mutilé n'est pas content, il ne cessera de harceler ses proches tant que le mal n'aura été communiqué à d'autres ; cela se dit *kurogesha igituntu*. On agit de la manière suivante.

Quelques parcelles de foie desséché sont pulvérisées ; un peu de poudre est mélangée aux aliments, surtout à la

bière que vont boire ceux auxquels on veut nuire. On croit ainsi protéger la famille des atteintes de la terrible maladie. Les indigènes sont convaincus que la contamination reste possible, même après dessiccation extrême du viscère.

Enfin, les Ruandais n'hésitent pas à recourir à l'opération césarienne chez la femme décédée dans la seconde partie de la grossesse, même si une maladie connue a causé la mort. A fortiori, si la femme est victime d'un accouchement dystocique, s'empressent-ils de faire une laparotomie pour libérer le fœtus.

Une sentence au Ruanda dit :

*Nta uta akanyaga atagahambuye*      Personne n'abandonne la plus petite gerbe sans l'avoir déliée.

Nous remarquons là une allusion très nette aux « corps étrangers » et nuisibles, tel un fœtus mort, un foie qui d'après eux est le siège de la T. P., ou bien un liquide venimeux comme l'ascite, lesquels doivent être séparés des corps, sous peine de les voir réapparaître chez les membres d'une même famille pour y causer semblables accidents, à l'intervention des mânes ou esprits des défunts. En libérant la cause du mal, on opère une rupture.

L'opérateur que le geste a rendu impur, devra se rendre chez le purificateur qui lui fera absorber un breuvage spécial *isubyo* qui « chassera » la souillure. Cela lui est indispensable pour reprendre la vie normale.

L'instrument qui a servi à l'opération est devenu maléfique ; il est jeté dans un lieu écarté.

NOTE. Le cadavre de la femme décédée en état de grossesse visible doit être libéré du fœtus, sinon son « ombre » = *umuzimu* reviendrait *gutura*, c'est-à-dire tourmenter, chercher misère aux autres femmes du mari, ainsi qu'à ses belles-sœurs, lesquelles mourraient d'un accident semblable. On ne redoute pas que la défunte

revienne pour tuer son mari. Quant au foetus, il ne nuirait pas à ses frères et sœurs s'il s'en trouve.

Une autre version assure qu'on doit libérer le foetus, car il est indispensable d'en déterminer le sexe. On sait que la consultation des osselets révèle la qualité de l'esprit qui réclame une offrande propitiatoire.

### AVORTEMENT

S'il se produit dans les premiers mois de la grossesse, on croit généralement que le cordon ombilical s'est rompu. Le placenta sort, mais le foetus reste. La conviction est tenace.

Les augures sont consultés. Entre-temps, la femme boit pendant deux jours de suite du jus de la plante « qui retire de l'abîme » ou *nkurimwonga*. On pense que le placenta ne tardera pas à se reformer.

Dans ce cas, on recommande à la femme de porter une ceinture supplémentaire faite de lanières de livrée de léopard.

Dans la seconde partie de la grossesse, une simple menace d'avortement n'inquiète pas outre mesure ; il en est autrement quand se produit une perte de sang qui s'exprime par « la grossesse puise » = *inda ivoma*.

Vivement, un homme, mari ou autre, se saisit d'un glaive et va se livrer aux mystères du culte des *Imandwa* pour invoquer les esprits supérieurs.

Il emporte une écuelle neuve remplie d'eau qui a passé la nuit dans l'atmosphère sympathique de la hutte ; il la dépose au pied d'une plante repérée à l'avance, puis il se dévêt pour donner plus de force à ses paroles.

Son invocation aux dieux terminée, il abaisse une branche, froisse les feuilles au-dessus de l'écuelle. Il est très important que la branche ne soit pas coupée, ni les feuilles arrachées.



Tandis qu'il lâche la branche qui se détend brusquement, l'homme s'écrie :

*Nshibuye umusonga !*

Je lâche la douleur !

Après quoi il emporte l'écuelle à la maison. Là, un enfant *isugi* la tient en mains. L'homme prend une lance et la pique à l'envers dans le chaume de l'auvent qui couvre l'entrée de la hutte ; l'arme restera fichée en oblique.

La femme est assise bouche grande ouverte. Un van à nettoyer le grain la dissimule aux regards. L'enfant verse un peu d'eau sur la lame de la lance d'où elle tombe dans la bouche de la souffrante. Le restant est répandu sur sa tête et son ventre.

L'enfant n'a pu voir la femme, du reste elle lui tourne le dos derrière l'écran. Prestement, il s'esquive en annonçant :

*Ichumu rikurwa n'irindi !*

Une lance en enlève une autre !

C'est là une allusion très nette aux « élancements » ressentis par la femme.

Il y a des cas spéciaux ou reconnus tels par les indigènes. Par exemple, « la grossesse à la pierre » = *inda y'urutare*. Le fœtus peut aller s'installer dans le dos et disparaître *inda yakongoye*. Quoique disparue, cette grossesse peut reprendre son cours, mais il faut aviser le médecin purificateur.

Enfin, la fausse grossesse dénommée *ifumbi* comme toute maladie indéterminée, sera traitée au jus de la plante *umutarishonga* ; on l'administre mélangée à la nourriture.

### BABEURRE

Les habitants de la région du Nyakare l'emploient pour guérir l'athrepsie, mais pour qu'il soit efficace,

ce babeurre doit provenir d'une vache du pays voisin, c'est-à-dire de l'Urundi, attendu que c'est de là que la maladie aurait été importée au Ruanda.

En forêt d'altitude, on s'en sert contre les morsures de la vipère *Atheris nischei*. Au Bwishaza, dans le même cas, on s'empresse d'aller chercher du babeurre chez les *Abashi*, habitants de l'île Ijwi. C'est donc le babeurre étranger qui convient.

Un peu partout, la médecine vétérinaire y a recours, notamment contre la gale des veaux *ibihushi*.

### BÂILLEMENT (PRÉSAGE DE MALADIE)

Si quelqu'un bâille plus que de coutume, on croit qu'il sera bientôt malade.

### BALAYAGE (MESURE D'HYGIÈNE)

Tel qu'il est pratiqué chez les gens du Ruanda, il risque fort de rejeter en l'air les particules dangereuses, car on n'arrose guère, pour ne pas dire jamais !

Dans la cour, on trouve toujours des cendres à l'endroit appelé *mu gichyaniro*, là où l'on fait le feu pour le bétail. Jadis, on ne les enlevait pas, cela aurait entraîné la disparition des bêtes. Actuellement, on emploie les cendres pour la fumure, mais on ne les mélange pas à d'autres engrais du compost ; on en conserve une partie dans l'enclos — cette partie valant pour le tout, pour la raison citée.

C'est à une personne du sexe féminin qu'incombe le soin de balayer l'enclos. Il lui est défendu de le faire en présence des bêtes qui se considéreraient comme « balayées » elles aussi ; tout le troupeau ne manquerait pas de périr. On prend soin d'enlever le balai avant la rentrée du bétail.

### BALLONNEMENT

Il est généralement attribué à la présence de vers intestinaux. On donne aux enfants un peu de latex de l'euphorbe *umukoni*, dans un peu de lait trait à l'instant même.

On peut employer modérément d'autres plantes comme vermifuges, tels l'*umubirizi* et l'*umwenya*.

Si l'on suppose que l'enfant a été envoûté au moyen d'une vipère appelée *impiri* (1), on tue un serpent semblable ; après trois jours, on lui coupe la tête pour la faire porter à l'enfant sur son ventre.

### BARBE (CHEZ LA FEMME)

Une femme qui s'en verrait ornée ferait la honte de son mari, lequel serait dès lors autorisé à demander le divorce. Dans le même ordre d'idée, celle dont les cheveux descendraient quelque peu au milieu du front, serait susceptible d'attirer la mort sur son mari ou son premier-né. On appelle ces cheveux *umukiko* ou crête. On ajoute aussi qu'une femme présentant un chiloïde transversal entre les seins aurait le même funeste pouvoir.

Les jeunes filles ont l'habitude de s'enduire le front et les tempes de terre rouge de termitière ; c'est là un dépilatoire remarquable.

### BÉGAIEMENT

Quand un enfant semble être atteint de ce trouble de la parole, on croit que la longueur du frein de la langue ne s'adapte plus à l'étendue des mouvements et l'on n'hésite pas à en conseiller la section.

(1) *Bitis arietans*.

## BEURRE

Cet ingrédient est très employé en pharmacopée indigène, surtout comme excipient ; vieux de plus d'un an et épaissi, il a la préférence.

A signaler qu'il est de coutume, lors d'un décès, d'enlever précipitamment le pot à beurre *itchwende* et de le déposer en dehors de l'enclos. Les funérailles étant accomplies aussi rapidement que possible, après le transport du corps, il est convenu qu'on peut rapporter l'ustensile et en utiliser le contenu. Sans cette précaution, on courrait le risque de contracter la maladie de la peau = *amahumane*, due à la souillure de la mort.

Notons que ce qui est vrai pour le beurre l'est aussi pour tout ce qui est consommable ; mets déjà cuits, miel, lait, eau, et les marmites servant à la cuisson de la nourriture se tiennent compagnie dehors, aussi longtemps que le défunt est dans la hutte. On n'aime pas conserver le beurre en question au-delà de la cérémonie de la levée du deuil ; la durée de ce dernier n'excède pas deux mois en général.

## BÉZOARD

Les Ruandais attribuent des propriétés merveilleuses à cette concrétion pierreuse qu'on trouve dans l'intestin des vaches, des veaux et des chèvres, par exemple d'empêcher le pian tertiaire, la malaria, etc.

D'autre part, lorsqu'ils soupçonnent sa présence chez une bête, ils traitent cette dernière au moyen d'une plante qui porte le même nom que la concrétion *umuru* (*Tephrosia Vogelii*).

## BLENNORRHAGIE

L'étiologie de cette maladie est bien connue des Noirs. Le même terme *imitezi* désigne également la blépharite que l'on croit lui être due.

Traitement. Folioles ou racines d'*umukararambwe*, avec feuilles de *bugangabukari* cuites avec racines d'urticacée *igisura* : ajouter une baie de solanée *umutobotobo*. Veiller à cueillir une baie qui présente cette particularité, celle d'être unique *ikinege* sur la branche, ceci afin que le malade soit guéri en une seule fois. Bien cuire le tout et employer le liquide en lavement.

Ou bien : racines d'*umutanga* (*Cogniauxia*), broyer, tremper une heure dans l'eau froide, presser, extraire le jus qui sera mélangé à une calabasse de bière de bananes ; en boire deux tasses par jour. A cette cucurbitacée on peut ajouter le jus de feuilles de *Cucumis* = *umushishiro* et donner en lavement.

Ou bien : racines d'ortie *igisura* cuites avec feuilles d'*umuhokoro* (drastique) ; après cuisson, ajouter du latex de l'euphorbiacée *umukoni* et avaler avec une bouillie chaude.

Ou bien : quelques gouttes de latex de l'euphorbe candélabre *ikiduha* à prendre dans une bouillie de sorgho.

Ou bien : cuire une baie d'*umurembe* ou *karemba*, avec feuilles d'*umususa* ; emploi du liquide chaud pour lavage des parties contaminées, à l'aide d'un tronçon de chalumeau provenant d'une tige creuse d'ortie. On peut remplacer ce liquide par une décoction d'*ubushohêra* et d'*idôma*, également en lavage.

Ou bien : employer le *Rumex* = *umufumbageshi*. Prélever une grosse racine et la broyer au mortier, ajouter au jus un peu de farine d'éleusine et préparer une bouillie légère à boire chaude.



Ou bien encore du jus d'*umutanga* allongé d'urine de vache, pris en boisson : provoque de la diarrhée et soulage les douleurs lombaires chez l'homme.

Au coucher du soleil, porter sur la cuisse un pancréas de vache, ou un os de squelette de Pygmée.

### BLÉPHARITE

Les Ruandais ne voient pas d'autre cause prédisposante que la blennorrhagie, soit que l'inflammation résulte de la maladie contractée par l'individu lui-même, soit qu'elle provienne de ses parents.

Comme traitement, on n'essaie pas grand-chose : bain de vapeur à base de momordique ; le soir, onction au vieux beurre rance âgé de plus d'un an.

### BORGNE

Pour remédier à l'infirmité, on essaie les pointes de feu et le suc du laiteron *rurira*.

Porter, au-dessus de l'œil malade, une amulette faite d'une capsule rougeâtre d'érythrine corail.

### BOSSE SANGUINE

Se traite par fomentations d'eau chaude simplement.

### BOUILLIES

*L'igikoma* est une bouillie très légère composée de grains moulus (les farines ne sont jamais tamisées), de maïs, de sorgho et d'éleusine, parfois d'un mélange de ces deux derniers. Cette bouillie peut être préparée avec des grains fermentés, elle occupe alors une place dans l'alimentation ; toutefois, les enfants âgés de moins de

deux ans n'en reçoivent généralement pas ; on craint un dérangement intestinal avec diarrhée.

La bouillie faite avec des grains non fermentés ou *impengeri* est réservée aux accouchées et aux convalescents. On sait que ces bouillies ne sont jamais à base de lait, attendu qu'on doit les faire passer à l'ébullition, car on est persuadé qu'en cuisant le lait, on cuit, par analogie, la sécrétion, et les vaches tariraient sans tarder. Nous concevons que ce soit là une interdiction importante au Ruanda.

On administre parfois des bouillies médicamenteuses en ajoutant de l'eau avec des poudres ou des sucres de plantes.

Pour augmenter la valeur nutritive des bouillies, on les laisse épaissir un peu plus que d'habitude ; elles sont surtout dégustées par les femmes et sont dites *impana*.

Aux bouillies faites de grains germés, on n'ajoute pas de sel ; on assaisonne, par contre, celle de l'autre catégorie, mais en évitant de se servir de sel gemme *urugera*, qui a la réputation de rendre les vers intestinaux insupportables. On raconte que ce sont eux qui refusent ce condiment et ils manifestent leur désapprobation en se dressant dans le ventre : *zirabaduka*.

Pour ménager ces hôtes indésirables, on se sert d'un sel de marais avoisinant les volcans appelé *umunyu w'ingezi*.

Ajoutons que le sorgho *amasaka* et l'éleusine *uburo* tiennent une place importante dans l'alimentation des indigènes ; ces deux graminées sont classées parmi les quatre plantes principales du pays = *imbuto nkuru*, à côté de la courge *uruyuzi rw'urwungwane* et du *Gynandropsis pentaphylla* = *isogi*. A ce titre, on les retrouve aussi dans l'accomplissement de certains rites.

### BOURDONNEMENTS D'OREILLES

Jadis, quand on avait de fortes raisons de craindre l'arrivée ou le passage de guerriers, on redoutait les bourdonnements d'oreilles = *induru z'amatwi*, car le cri d'alarme porte le même nom *induru*. Il était indiqué de faire claquer les doigts en les rapprochant des oreilles et de prononcer :

*Induru ahandi mu mahanga ya kure !*    Alarme au loin à l'étranger !

A présent, les bourdonnements qui se répètent quelques jours durant sont présages de malheurs ; on croit qu'ils annoncent une mort prochaine dans la famille.

### BRONCHITE ET TOUX

A du lait crû, ajouter du jus de baie de *Solanum incanum* = *inchunshu* et boire.

Verser, dans un petit pot à lait, du jus de feuilles de *Cassia didymobotrya*, traire par-dessus un peu de lait de vache ; à boire.

Boire du jus de feuilles de la plante « qui interrompt » *umwanzuranya*, avec un peu d'eau.

Mâchonner des écorces ou les feuilles de la tête de l'arbre *umusave* (*Markhamia phatycalix*).

Passer à la flamme une branchette de l'*Euphorbia Tirucalli* = *umuyenzi* (celle-là dont on aime à clôturer les enclos) ; ou mâchonner les folioles seulement, sans avaler les déchets.

Chez les enfants. Capturer un gros pigeon sauvage, le vider ; on prépare un bouillon assez concentré que l'enfant boit.

Emploi d'un bouillon de poissons. Après absorption, avoir soin de rincer la bouche de l'enfant, laver le pot, se nettoyer les mains. Pigeons et poissons ne sont pas

consommés par la majeure partie des gens du Ruanda.

Pour délivrer l'enfant de sa toux, on emprisonne un petit crabe *ingaru* vivant dans un boîtier fait de deux petits fragments dealebasse et on le suspend au cou du malade. On peut agir de même avec un autre petit crustacé, la Nêpes ou *Nyiramugezi*, enfermé dans un fragment de roseau.

Pour grands et petits qui toussent, un roseau de l'espèce *umuseke* ayant poussé dans le lac Kivu sera très efficace porté au cou.

On peut, si la bronchite traîne, faire des pointes de feu, mais il ne faut pas avoir recours aux ventouses.

On dit aussi que le jus de la momordique *umwishwa* peut guérir la bronchite.

La bronchite chronique est appelée *amatchwa* ; elle atteint celui qui a consommé du beurre parfumé et vieilli, préparé pour les soins de la peau et conservé habituellement dans un vase dénommé *itchwende*, de là le nom de la maladie.

## BRÛLURES

Pour les gens du Ruanda, les brûlures sont des plaies produites seulement par le feu ou un liquide brûlant. Ne rentrent pas dans cette catégorie les coups de soleil et les brûlures dues à la fulguration.

Traitement. Froisser, presser des feuilles de la plante « qui éteint le feu » = *ikizimyamuriro* ; mettre le jus dans un tesson de pot. Flamber un roseau vieux d'un an et mélanger la poudre à l'extrait. Faire épaisir sur le feu, et déposer ce baume sur la brûlure, sans couvrir.

Triturer ensemble des feuilles de *Solanum incanum* = *igichunshu* et de potiron *ikyungwane*, appuyer, presser sur la plaie pour empêcher le suintement.

Se procurer des poils de queue de lièvre ou bien du duvet de chauve-souris et en recouvrir la brûlure, saupoudrer ensuite un peu de farine prélevée sur les bords de la marmite après cuisson de la pâte de sorgho. Le lendemain, si le suintement continue, ajouter de la charpie de poils de lapin. Si la farine fait défaut, griller quelques touffes de cheveux et saupoudrer de même.

Griller de l'éleusine, moudre, saupoudrer largement.

Emploi de mousse humide *urubobi* ; renouveler.

Jus de tabac frais.

Herbe rampante *umuryanyoni*, écraser et presser sur la plaie.

Crème de lait de chèvre.

Guetter le moment où une limace rouge = *ikinyamujon-joverwa* sort les cornes, en frotter vivement la brûlure ; la jeter ensuite au loin.

Prier la mère de deux jumeaux de sexe identique, de laisser couler un peu de son lait sur l'endroit malade.

Écraser un peu de terre de termitière *igisindu*, y ajouter un peu de sang frais de bœuf, en enduire la plaie.

Cendre de l'arbre *umuhanga* (*Maesa rufescens*) en application. *Guhanga* veut dire créer.

Les soins donnés à une brûlure sont dits *gupfubya*. Le même verbe s'emploie aussi pour une chose non réussie, avortée ; on profite de cette synonymie dans le traitement. Si l'endroit le permet, on passe et repasse la brûlure sous le menton d'une femme en disant :

*Pfubya, pfubya,*  
*Nk'akanwa k'umugore !*

Avorte, avorte,  
Comme la barbe de la femme !

On accomplit la même tactique sur les seins d'un homme :

*Pfubya, pfubya,*  
*Nk'amabere y'umugabo !*

Avorte, avorte,  
Comme les seins d'un homme !



### CAGNEUX

Le cagneux est dénommé *Nyamitego* ; on dit aussi *ugendera mitego* en parlant de lui. Il en est de même pour le bancal (*imitego* = pluriel de *umutego* : piège).

On croit pouvoir affirmer que la mère de cet infirme a brûlé, alors qu'elle était enceinte, un piège ou un rondin quelconque.

Il n'est pas indiqué non plus qu'elle passe par-dessus ces objets, mais si elle le faisait par inadvertance, il lui resterait la ressource d'en prélever un éclat et de le porter au cou jusqu'à la naissance de l'enfant, et celui-ci ne présentera pas de malformation des jambes.

### CANITIE

Pour empêcher les cheveux de blanchir, se frotter le crâne avec la dépouille d'un merle métallique appelé *umunoga*.

### CHAMPIGNONS

Les champignons sont généralement préparés à l'eau salée, cuits avec des haricots ou simplement grillés. Ils entrent surtout dans l'alimentation des femmes et des enfants, dit-on ; en tout cas, les hommes qui en consomment ne sont pas admis dans la compagnie des « gens bien ». De plus, celui qui en a mangé avec de la pâte de sorgho ou des patates douces ne boira pas de lait ce jour-là, car la vache serait vite atteinte de plaies et crevasses au pis, comme le sont les champignons.

La coutume veut qu'en voyage, si l'on passe près d'une termitière sur laquelle de petits agarics blancs *imegeri* ont poussé, on en cueille quatre : deux seront placés au-dessus de chaque oreille et tomberont chemin faisant ; la raison d'agir ainsi est d'éviter de rêver de termitière, cela étant de mauvais présage dans ce pays.

S'il se trouve là des *ibihumyo*, espèce plus grande, on en extrait la partie centrale du chapiteau, tandis qu'on laisse les champignons sur place ; toutefois, on peut les emporter et les manger à la maison.

On estime que les champignons qui poussent dans la hutte ne sont pas mangeables, même s'ils appartiennent à une espèce comestible, et quand on en voit sous le lit, il est bon d'aller chercher conseils et remèdes magiques chez le mage *umuhanyi*.

Signalons en passant que les gens, hommes ou femmes, dont le nom est composé d'un nom de champignon, ne mangent jamais de cette variété de champignons ; ainsi, le nommé *Kamegeri* évitera de manger des *imegeri*. En principe, il en est de même pour tout individu auquel on a donné le nom d'un animal ou d'une plante.

Les Ruandais distinguent fort bien plusieurs espèces de champignons comestibles, des espèces vénéneuses ; les cas d'empoisonnement à la suite d'ingestion de ces cryptogames sont réputés rares.

Voici les espèces reconnues comme étant comestibles : *ikyoba* ou *igihumyo* ; *imegeri* (croît sur les termitières) ; *intyabire* (ne se trouve pas partout) ; *indenganzira* (moins apprécié) ; *nyiramurondo* ; *ibihepfu* (dont les Pygmées sont presque les seuls à manger). On nous a encore signalé la variété *ibitsitsori*.

Une espèce vénéneuse appelée *ubwoba* ou la peur, entre dans la composition d'une crème de beauté.

Enfin, quelques espèces de licoperdons sont connues : *ifuma gatamura*, dont on se servait pour la préparation d'un breuvage destiné au Mwami du Ruanda, et *mutumo* employé en pharmacologie.

Chose curieuse, on ne dit pas que les champignons poussent *kumera* ; on se sert du verbe *gupfa*, ce qui pour tous autres végétaux, signifie qu'ils sont gâtés ou perdus.

## CHARBON

Sous cette rubrique, il nous paraît intéressant d'aborder la médecine vétérinaire populaire.

Le spécialiste qui possède les moyens de protéger le bétail et les gens contre la maladie du charbon s'appelle *umukingizi w'ubutaka* (de *gukingira* : fermer pour, intercepter, vacciner et *ubutaka* : terre).

Autrefois, l'opération s'accomplissait chaque année à des époques différentes suivant les régions. Cette affection, alors très répandue dans ce pays d'élevage qu'est le Ruanda, tend maintenant à disparaître, grâce à la campagne de vaccinations anticharbonneuses entreprises par les services du Gouvernement belge.

Les éleveurs de bétail connaissent deux formes de charbon :

1) *Ubutaka bwa Nyamukuka* ou charbon symptomatique. En parlant des gonflements de la vache, ils disent : *inkha yatunguye*.

2) *Ubutaka bwa Nyamukanura*, à évolution rapide, vraisemblablement le charbon bactérien aigu. D'après eux, la bête a les veines rompues : *inkha yakanutse*. Ils ajoutent qu'elle est victime du mal qui s'est dressé des profondeurs de la terre : *inkha yabyukiwe*.

Ils en citent les symptômes : gonflements, tremblements violents, affaissement, hématurie, épanchements divers, naseaux remplis de spumosités sanguinolentes, cadavres ballonnés, etc.

Quels sont leurs opinions à ce sujet ? La plupart déclarent que la maladie n'est pas transmissible à l'homme ; aussi doit-on lutter pour les empêcher de consommer les bêtes mortes, même d'un cas avéré de charbon. Fréquemment encore, il arrive que l'animal mort est enfoui le jour et promptement déterré la nuit. On

n'en laisse pas le moindre morceau, bien que, dit-on, le sang ait un aspect peu engageant et que la viande semble avoir été cuite. Il y a évidemment obligation d'incinérer le cadavre, mais la tentation d'en laisser subsister une partie reste forte.

Cependant, certains reconnaissent que l'homme peut contracter le charbon, mais ils s'abstiennent de mentionner le vrai nom de la maladie, de crainte d'éveiller la contagion. La pustule se désigne sous les termes *ububi*, *ikirashi* et *igikacha* ou anthrax.

Le caractère infectieux de la maladie chez le bétail ne leur échappe pas, mais ils croient que les germes morbifiques sont apportés par le vent ou mystérieusement transmis par la terre, ce qui justifierait son nom *ubutaka*.

Quand un petit foyer semblait s'allumer ça et là, on décidait de ne plus attendre. C'était généralement un notable qui donnait le signal du rassemblement du bétail en vue de la vaccination collective. A partir de ce moment, tout comme en temps d'épidémie et d'épizootie graves, les relations sexuelles étaient strictement interdites, car les gens chauds sont réputés augmenter les dangers inhérents à ces phases critiques : tout le troupeau serait anéanti et les malades perdus.

Nous avons connu plusieurs spécialistes de la maladie du charbon, dont les nommés MYOTSI du village de Bubazi et MBINDO de Rubengera dans le Bwishaza. Ce dernier surtout était renommé pour toutes sortes de pratiques de sorcellerie. De plus, BUDIDIRI, ancien détenteur de troupeaux dans le Buganza, nous a expliqué en détail l'opération du *gukîngira ubutaka*, venant confirmer ou compléter ce que nous savions déjà.

L'opérateur s'avance en laissant échapper un flot de paroles sacramentelles. Il a la figure bariolée de traits consacrés blancs ; il est paré des attributs de sa qualité de disciple de la divinité du pays RYAGOMBE, celui-ci

intermédiaire entre Dieu et les hommes. Il est coiffé d'un chapeau *umukako*, en l'occurrence une queue de mangouste *Ichneumon albicauda* = *igiharango*, et ceint d'une peau de mouton ou d'une livrée de bête fauve retenue en bandoulière. Il agite avec frénésie ses grelots et trois minuscules courgettes montées sur un bâton qui les traverse ; elles contiennent des graines de canna ou des pierrettes : c'est là l'instrument qu'on appelle *urunyege* et cher aux griots ; il sert à tenir les mauvais esprits à distance.

A sa ceinture pendent deux petites calebasses au col renflé = *intenderi* ; l'une contient l'alexipharmaque ou *isubyo*, l'autre le vaccin ou *urukîngo*. Un aide le suit en portant deux torches : la première n'a pas encore servi, mais la seconde est brûlante. Le raisonnement est simple : cette dernière représente le « feu » de la maladie dont l'intensité sera atténuée par la fraîcheur de l'autre.

Tout en continuant son agitation, l'officiant se dirige vers l'abreuvoir. En passant, il arrache une feuille de bananier, le limbe va servir à envelopper sa médecine. Il en prépare un paquet qu'il promène à la surface de l'eau. Il parle toujours avec volubilité, évoquant le grand inventeur du remède, un ancien Prince illustre du Ruanda :

*Nkingiye inkha ubutaka !*

Je protège les aumailles contre le charbon !

*Nzikuyemw ubutaka !*

J'enlève le charbon parmi elles !

*Ng'iy'isubyo ya Ruganzu,*

Voici le remède de Ruganzu,

*N'iy'abahanga,*

C'est celui des savants maîtres,

*Ikura ubutaka mu nkha !*

Qui ôte le charbon chez le bétail !

L'officiant a cueilli ses herbes la veille. Il emploie les feuilles seules ou les plantes entières : *umusubyo*, *umushayshiyi*, *umuchuchu*, *imichasuka*, *umutagara*, *umubagabada*, et enfin la liane *umuhororo* de couleur foncée qui vient relier les vertus des précédentes. Elles servi-



ront, sur une couche de litière du bétail, à enfumer les bêtes dès leur retour du pâturage.

Avant de quitter ses clients, il leur abandonne un peu de médecine dans une torche en paille bien protégée par une gangue de bouse. Ainsi, en cas d'épizootie, on pourra parer au plus pressé.

Quand la vaccination se montrait inefficace, et qu'une bête venait à crever, tout le troupeau quittait immédiatement les lieux pour aller s'établir dans un endroit frais et éventé, la chaleur étant de toute façon mise en cause. Et si une épizootie éclatait, malheur au spécialiste qui pouvait être mis à mal. On appelait alors un de ses confrères avec l'espoir qu'il serait plus puissant.

Ce dernier prélevait des parcelles tant internes qu'externes d'une vache morte : peau, muscles, viscères. Il les déposait sur de la litière et recouvrait des plantes précitées pour les brûler. Des branchages dispersaient la fumée entre les vaches qui l'aspiraient à pleins poumons.

**MÉTHODE CURATIVE.** Cuire jusqu'à formation d'écume les plantes *umubagabaga* et *umutagara* dans un peu d'eau. Introduire la main dans le rectum pour en retirer les bouses, puis la pousser plus avant pour aider la médecine à couler dans l'intestin libéré.

Préparer une décoction d'*umusange* et d'*umuretezaho*. En verser un peu dans une oreille d'un côté, dans le naseau du côté opposé, dans la bouche ensuite, l'usage voulant que les incisions, ventousages et autres opérations ne soient jamais pratiquées unilatéralement.

Se procurer une queue d'un animal alerte comme le lièvre ou *urukwavu* ou, de préférence, le cadavre entier d'un animal à odeur vireuse, le pœcilogale *agasamunyiga* trouvé mort ; une tête de vipère très dangereuse comme la *Bitis arietans* = *impi* ; la peau d'un animal très agile, tel le cercopithèque ordinaire *inkende* ; un mor-

ceau de peau ou de naseau d'une bête repoussante comme l'hyène *impyisi*. Des chardons *ibitovu* et des *Asparagus = imishabishabi*; une plante d'*umuhurura* (de *guhurura* : se précipiter, répondre à l'appel pour la défense ou pour la guerre). Remarquons ici la correspondance des noms, c'est là un exemple courant de la magie des mots.

Se rendre à un endroit désertique. Sur les végétaux, déposer les ingrédients, puis bouter le feu et s'enfuir au plus vite pour éviter de respirer les émanations maléfiques. Revenir ramasser les charbons refroidis, les réduire en poudre. Conserver dans une torche en paille neuve et entourer de bouse.

L'opérateur pratique des incisions sur les gonflements et communique son impulsion bénéfique en crachotant sur les plaies. A l'aide de son petit doigt, il introduit la poudre et recouvre de beurre frais.

Ensuite, il retire le contenu du rumen d'une bête morte ; il l'étend sur le sol. Il pique dedans :

1) Une perche qui a servi au transport d'un mort :

<i>Uyu muntu n'agaruka i musozi,</i>	Si cet homme revient sur la colline,
<i>Ubutaka buzagaruka mu nkha z'aka n'aka!</i>	Le charbon reviendra parmi les vaches d'un tel et tel !

2) Une branche d'*uruheza* :

<i>Ruheze bwa butaka,</i>	Qu'il fasse disparaître ce charbon,
<i>Bureke gusubira mu nkha!</i>	Qu'il ne revienne plus chez les vaches!

3) Feuille et fleur du bananier de teinte foncée *igihuna* :

<i>Iki n'igihuna,</i>	Ceci est l' <i>igihuna</i> ,
<i>Ubutaka buhore buhumikira!</i>	Que le charbon somnole continuellement !

Rappelons que cette espèce de bananier est censée posséder l'étrange pouvoir d'assoupir celui qui en consume la bière et d'obnubiler les facultés du cerveau.

4) Une houe usée jusqu'à la soie est surnommée *uruhezi* ; elle trouve ici son utilité :

<i>Ni rushobora kuba umujyoyyo,</i>	Si elle peut redevenir neuve,
<i>Ubutaka buzongera kuba bushya!</i>	Le charbon se renouvellera !

5) Une tige d'une plante grasse *ireke* :

<i>Naretsa ubutaka mu nkha z'aka</i>	Je ferais cesser le charbon chez les
<i>n'aka...</i>	vaches d'un tel et tel...
<i>Mbugize ireke!</i>	Je le rends inopérant !

Quand à MBINDO, il préférait administrer ses remèdes secrètement de bon matin avant la sortie du troupeau. Malgré toute sa science et son pouvoir, lui aussi craignait les puissances occultes. Il employait les plantes suivantes : *ivuya*, *mukuru*, *ikizimyamuriro*, *ngingwijana*, *ichyumwa* des vallées, *bugangabukari*. Il les pilait et mélangeait à de l'urine des vaches (*amaganga*) et à de l'eau chambrée de la veille qui s'est identifiée avec l'atmosphère sympathique des lieux.

Son vaccin curatif se composait des plantes *ikwarara*, *igikongereri*, *igitovu* et *umukeri*, avec de la suie et du beurre frais comme excipient.

Il pratiquait des incisions sur l'épaule droite de chaque animal, mouton compris, en commençant par les plus âgés et en se servant du couteau du propriétaire. A l'aide de l'auriculaire droit *agahera*, il introduisait le vaccin dans les plaies, puis en frottait la nuque et le crâne en disant :

<i>Aka n'agahera,</i>	Ceci est l' <i>agahera</i> ,
<i>Ngazeza ubutaka,</i>	Je réduis le charbon à néant,
<i>Ubuaka bwa hasi,</i>	Le charbon d'en bas,
<i>N'ubwo hejuru!</i>	Et celui d'en haut !
<i>Ubutaka bwa Nyamukuka,</i>	Le charbon de Nyamukuka,
<i>N'ubwa Gatamura.</i>	Et celui de Gatamura !

Aux vachers, il présentait à respirer une poudre sternutatoire contenue dans un petit panier *agaseke*, ce qui

les faisait éternuer fortement. MBINDO frottait ensuite leur front et leur poitrine avec son vaccin en les mettant en garde contre les graves dangers qu'il y avait pour eux à essayer de préparer les drogues, en lançant cette formule imprécatoire :

<i>Bugangabukari igangahura wa</i>	<i>Bugangabukari</i> est employée par qui
<i>n'uyizi!</i>	la connaît!
<i>Utayizi ikamuganga mu nda!</i>	A qui l'ignore elle déchirerait les entrailles!
<i>Na kyugi kya Mukingizi</i>	Et la porte du Connaisseur
<i>Gikingurwa n'ukyizi!</i>	Est ouverte par qui la connaît!
<i>Utakizi kikamukindura!</i>	Celui qui l'ignore, elle le frapperait de mort!

Pour rappeler qu'il était également spécialiste en matière de protection contre la foudre = *umugangahuzi*, MBINDO renforçait son intimidation en brandissant avec force gestes une porte miniature en vannerie.

Il prélevait aussi quelques poils au front des animaux, il les amalgamait avec de la bouse de vache et les introduisait dans un étui de bambou qu'il bouchait avec du beurre. En présence des bouviers, il s'agenouillait près du feu réservé au bétail. Dans la cendre, il enfouissait l'objet et le recouvrait de bouse et de terre. Il fichait ensuite son bâton ferré magique dans le feu et monologuait :

<i>Ngo mposhe Nyamukanura</i>	Afin que je fasse déguerpir Nyamu-
	kanura
<i>Na Gatamura</i>	Et Gatamura,
<i>Ibyo hasi byanbukije,</i>	Tout ce qu'ils ont fait lever d'en bas,
<i>N'ibyo hejuru!</i>	et d'en haut!

Le couteau qui a servi, ainsi que le petit doigt de l'opérateur, devaient être passés à la flamme pour enlever toutes traces de souillures ou d'attaches avec le mal.

Au même titre que le bétail auquel ils sont mystérieusement liés, le propriétaire, sa femme et les gardiens du troupeau reçoivent une dose de médecine, mais ce n'est

pas tant pour les protéger eux-mêmes que pour éviter qu'ils ne deviennent une source de contamination pour les vaches !

\* \* \*

TRAITEMENT DU CHARBON CHEZ L'HOMME. Réunir les cadavres : d'un petit oiseau, le bengali *ifundi* ; d'un grand oiseau, le héron cendré *uruyongoyongo* ; d'un animal puant, le pœcilogale *agasamunyiga*.

Griller : des baies à surface rugueuse de l'arbuste à épines *inyamaheri* ; des baies rouges et très amères de l'arbuste à épines *ibitagarasoryo*.

Émietter le tout dans une écuelle et mélanger avec de la suie. En frotter les pustules et introduire dans les incisions pratiquées tout autour.

Couper une très grande plante d'une labiacée *igichumuchumu* (*Leonotis* sp.) avec beaucoup de nœuds sur la tige. En froisser les feuilles et donner à boire avec un peu d'eau.

De deux oiseaux très différents dans leurs dimensions, le bengali *ifundi* et le héron cendré *uruyongoyongo*, prendre les plumes et un os. Les entortiller dans des herbes fines *ishinge* (*Eragrostis*). Allumer cette sorte de torche avec une braise ardente provenant du foyer. Faire aspirer la fumée cinq fois par jour. A cette composition, on peut ajouter une lanière de peau d'hyène ou la faire fumer séparément.

Recourir aux soins du magicien du ciel *umukingizi*, qui administrera une potion avec *bugangabukari*, *ivuya*, *mukuru*, *ngingwijana*.

Au-dessus d'une écuelle d'eau, frotter un gros cauris *ikirezi* sur une meulette à grains ; lancer deux jets de cette eau sur le bubon. Porter le cauris en sautoir.

Porter au cou un morceau d'os d'éléphant *inzovu*, ou bien un os de *Thirionomys swinderianus* = *inkezi*.



### CHENILLE (URTICAIRE PRODUIT PAR LES POILS DE LA)

Pour enlever les poils introduits sous la peau, un peu de bouse séchée ou des cendres feront l'affaire. On conjure l'enflure en jetant au feu la chenille en cause, attendu que son action est brûlante. Le verbe *kupaba* employé à cette occasion signifie passer à la flamme : *ikinyabwoya kyampabye*, la chenille m'a brûlé.

### CHIRURGIE INDIGÈNE

Les interventions chirurgicales se résument à peu de choses. Tout au plus connaît-on des spécialistes qui savent amputer un orteil ou un doigt. Dans les accidents graves, fracturés compliqués avec grands délabrements, on se contente de placer des attelles et de soigner la plaie = *kwomora*, mais on n'enlève pas le membre.

Les Ruandais désignent les fractures simples ou compliquées, luxations, foulures, par un même mot, *imvune*, tiré du verbe *kuvunika*, se briser, et par *imvune y'inkashukano*, pour un nouvel accident se produisant à un endroit anciennement fracturé ou luxé. Remettre un membre se dit *kwunga*, employé du reste aussi au sens figuré.

Traitement d'une fracture. Mâchonner quelques herbes *ugutwikumwe* (l'oreille unique) ou *karimikamwe* (la seule languette), avec un peu de sel de marais.

Partager en deux une baie d'une solanée *inyamaheri* ou *umutobotobo* ; déposer les feuilles mâchées sur chaque moitié du fruit.

Faire des incisions aux parties fracturées ; frotter le membre avec les morceaux de baie. Le rebouteux prononce :

<i>Uranywa amata, biramera,</i>	Tu bois du lait, ça pousse,
<i>Urarya ibijumba, biramera,</i>	Tu manges des patates, ça pousse,
<i>Urarya ibishyimbo, bivemera,</i>	Tu manges des haricots, ça pousse,
<i>Urarya imboga, biramera,</i>	Tu manges des légumes, ça pousse,
<i>Urarya umutsima, biramera...</i>	Tu manges du pain, ça pousse...

Joindre les morceaux du fruit. Ficher, dans un trou des poteaux de l'entrée de l'enclos, le bout du manche d'une spatule de ménage et l'opérateur continue :

<i>Uko hasubiranye,</i>	Comme les parties sont jointes,
<i>Nikw imvune isubirana...</i>	Ainsi la fracture se remet...

Préparer une sorte de gouttière à l'aide de lattes de bambous. Si la fracture est ouverte, on fait un pansement avec des feuilles salées et écrasées d'*umugombe*, de *ngingwijana*, d'*umusororo*. Sur une fracture fermée, faire des fomentations avec des feuilles d'euphorbe *umukoni* passées à la flamme ; répéter pour activer l'action du remède.

### CŒUR

On l'appelle *umutima*. Ce terme s'emploie aussi au figuré pour marquer les dispositions de l'âme : affection, amour, courage, etc. : *kugira umutima* = avoir du cœur, du courage.

Les indigènes croient que le cœur est un organe respiratoire (cf. Agonie). Les maléficiers l'utilisaient dans leurs pratiques de sorcellerie. A cette fin, les Pygmées se chargeaient de l'extraire des cadavres humains.

La légende raconte que SABIZEZE dit *Kigwa*, le premier ancêtre des *Abâmi* du Ruanda, était issu du cœur d'un taurillon bénéfique sacrifié dans l'Empyrée par les augures de NKUBA ou la Foudre personnifiée.

Comme remède contre les maladies de cœur, nous avons entendu parler de la lobélie ou *intomvu*.

## COLIQUES

Brûler des racines de *Typha* ou *umuberanya*. Faire passer de l'eau sur les cendres disposées sur un tamis, puis la bouillir jusqu'à évaporation complète. Au fond de la marmite, il reste un dépôt salé = *umunyu w'umuberanya*. Mélanger ce sel à du lait d'une vache sans cornes pour l'administrer au malade.

## CONJONCTIVITE

Le pus examiné a révélé la présence du bacille de WEEKS. Les indigènes croient, eux aussi, à l'existence d'animalcules visibles à l'œil nu, bien qu'ils aient leur habitat à l'intérieur du crâne. Ils n'éprouvent aucune difficulté à expliquer que si l'enfant se gratte la tête avec ardeur, c'est que là se trouve l'irritation, et que la grosse question est de l'en débarrasser. Par contre, on ne s'occupe guère des soins à donner aux yeux, l'exsudat pathologique étant attribué à la défécation de ces bestioles malfaisantes. Cette conception de la maladie leur a fait adopter le traitement suivant.

L'enfant est transporté dans l'arrière-cour, la tête complètement rasée, et couché sur des feuilles vertes de bananier. Ordinairement, c'est la mère qui se charge de l'opération. Elle a préparé un petit pot d'eau chaude et une poignée de branchettes fleuries d'*isonga*, auxquelles elle a ajouté un bout d'épi vide de sorgho *umushishi w'umuhitira*. Le tout bien ficelé est trempé dans l'eau chaude versée sur une feuille de bananier, puis, à l'aide de ce bouquet humide, on frappe à petits coups la tête légèrement soulevée de l'enfant, comme si on voulait l'épousseter. On recommence deux, trois fois, en ayant soin de renouveler l'eau qui doit rester chaude. L'opération se fait deux fois par jour, jusqu'à ce que l'enfant soit calmé, « cesse de se frotter la tête ». On dit que la

guérison survient ! On termine par un lavage complet du corps à l'eau chaude, yeux compris. On observe attentivement la feuille de bananier pour y découvrir les bestioles ou *udusimba*, qui ressemblent à du frais de grenouille ou à des œufs de puces-chiques. On secoue les feuilles pour que les graines d'*isonga* lèvent à cet endroit et donnent naissance au moins à un arbrisseau, signe favorable pour la santé de l'enfant ; le cas contraire lui serait de mauvais présage. Aussi, en saison sèche, veille-t-on à arroser cet endroit. Le bouquet est mis à sécher dans la paroi de la hutte familiale et non n'importe où.

Une femme enceinte qui aurait à soigner un de ses enfants devra écraser un peu de la plante d'*isonga* et en boire le jus, pour éviter au fœtus semblable maladie.

### CONVALESCENCE

Personne n'accepterait de déclarer qu'il va mieux, de crainte que la maladie le reprenne. La rechute est plus dangereuse que la maladie initiale. Un varioleux se cache, car s'entendre dire qu'il est presque guéri lui serait pronostic fatal.

### CORYZA

Qui est atteint d'un rhume de cerveau prend une feuille de chardon qu'il couvre de ses sécrétions, puis il la dispose au plafond de la hutte. On croit que leur dessiccation entraînera, par analogie, la guérison du mal.

On traite aussi le coryza par prises humides de tabac de *Rujoka*. Le produit est préparé avec de l'urine de taurillon refroidie, émise depuis la veille ou le matin de son emploi. Faire macérer quelques feuilles de tabac pendant deux heures ; les écraser à l'aide d'un roseau propre. Verser le macératé dans la paume, en remplir successivement les deux narines, aspirer fortement pour faire pénétrer dans la tête et dans l'intérieur.

Les gens de l'Urundi font, en général, un usage quotidien de cette prise spéciale. Le nez, pincé au moyen d'une baguette fendue, retient le liquide pendant de longues minutes. Un bout creux de corne de taurillon contenant la substance euphorique fait partie de l'équipement de route de tout voyageur Umurundi : c'est dire qu'il ne s'en sépare guère.

### CRÈME DE BEAUTÉ

On l'appelle *amadahano* ou *imbiribiri*. Elle est à base de beurre et de parfums divers. Elle est employée pour les soins de la peau et présente l'avantage d'assouplir et de nettoyer en évitant l'usage de l'eau, à laquelle on a recours le moins souvent possible.

La préparation de la pommade n'est pas laissée aux mains de quiconque. Chez les *Abatutsi* et chez les autres gens de bonne condition, elle est l'affaire des spécialistes. Longtemps à l'avance, on recueille les divers ingrédients dont plusieurs sont rares. Les graines, herbes et racines sont soigneusement mises à sécher au soleil, puis rangées dans unealebasse spéciale.

En quoi consistent les aromates ou *imibavu* ?

*Intareyirungu* (Loganiacée : *Strychnos reticulata* ; emploi des baies rouges.

*Amadehe* ou *amadihe* : graines de *Canna*, très dures.

*Imibazi*, graines bien mûres de *Monechma subses ile*.

*Ibiskyete*, emploi des rhizomes blancs.

*Inyakabanda*, idem.

*Umugeshi* (*Hagenia abyssinica*).

*Umushishi* (*Symphonia globulifera*) ; emploi des racines ou *ikyome*.

*Ishangi* ; emploi de la résine.

*Umugereko* (*Piptadenia Buchanani*).

Ces quatre derniers sont des arbres de la grande forêt.



On prélève des éclats de leur tronc et des pelures de racines.

*Umushuguno*, arbre des régions volcaniques dont le principe odorant se trouve dans les racines.

*Umusagavu* (*Fagara sp.*). Des morceaux de racines sont chauffés et tenus à la façon d'un bâton de cire ; il en découle une sève aromatique : *amarirangege*.

Dans la forêt on rencontre, mais assez rarement, une sorte d'amadou très parfumé : *ikigurwamutima* (de *kugurwa* : être acheté et *umutima* : cœur). Ce sont les Pygmées qui le trouvent, lorsqu'ils s'aventurent au loin pour la chasse.

Enfin, quand la préparation est terminée, on ajoute encore du jus de l'arbuste *inkâte*, provenant de la région du Bufumbira.

La préparation = *ukudaha*, de la crème de beauté, requiert assez de travail et de patience. Les graines bien pilées, racines et morceaux de tronc, ont été déposés la veille dans un grand plat en bois = *indembera*, de forme allongée, qu'on a préalablement enduit de boue noire tapissant l'abreuvoir et le tout est recouvert d'un peu d'eau.

Au matin, on apporte une sorte de grande assiette en terre cuite, remplie de braises ardentes ; les aromates sont placés dessus. De « bons poumons » se relayent pour provoquer une abondante fumée qui pénètre et imprègne un grand morceau de tissu libérien de *Ficus* = *ikizâna*, étendu au-dessus de ce foyer sur une grande claie ou un énorme panier à claire-voie = *ikigara*. Ce tissu végétal aura été imbibé de beurre frais mélangé d'une poudre provenant de plantes et de graines déjà citées. On peut y ajouter de la menthe sauvage *ivuya*. La résine *ishangi* est mélangée au beurre en tout dernier lieu.

Le feu est alimenté jusqu'à vers deux heures de l'après-midi par l'apport renouvelé de braises. Le lendemain et le surlendemain, tout reste en place, ce n'est

que le troisième jour que l'on recommence l'opération ; on agit ainsi pendant tout un mois. De temps en temps, on froisse le tissu pour mieux l'imprégner. Enfin, deux valets aux poignets solides, après s'être dûment lavé les mains, saisissent l'*ikizâna* et le tordent ; la crème coule dans des courges réservées à cet usage et dénommées *amatchwende*. Au fur et à mesure des besoins, on en prélève un peu dans de petits vases en bois appelés *imikondo*.

Pendant le travail, il faut éviter que trop de fumée ne passe au travers de la claie ou du panier. On ne peut davantage éternuer, sinon le parfum perdrait sa bonne odeur.

Pour la toilette, on se nettoie tout d'abord au beurre ordinaire ; on termine par une onction au beurre parfumé. Autrefois, les femmes et les jeunes filles faisaient un usage fréquent d'*isakare*, urine fermentée de vieille femme, en friction sur tout le corps, sauf bien entendu sur le visage. La peau rendue nette était passée à la pommade, puis doucement essuyée avec un bout de tissu végétal pour enlever l'excès.

Une opération à peu près analogue a lieu chez les paysans *Abahutu*, les aromates coûteux étant remplacés par des racines parfumées de ronce *imikeri* ou d'herbes fines comme l'*Eragrostis flaminggi* ou *ishinge*, ainsi que par le papyrus *imfunzo* avec de la menthe sauvage et de l'*inkurume*.

On parfume également certains vêtements de peau à l'usage des femmes en les étendant, enduits de beurre, au-dessus des braises avec les aromates, c'est le *kwosa*.

### DARTRES

Un bon moyen de s'en débarrasser est de nettoyer d'abord énergiquement avec des feuilles de *Coleus aromaticus* trempées dans de l'eau. Puis, après cette déter-sion, oindre de pommade préparée comme suit : piler, écraser finement des fragments de tuile ; ceci parce

qu'on accuse maintenant ces morceaux de terre cuite d'avoir provoqué la maladie. Et voilà qu'on s'en sert pour la guérison. Ajouter, en mélangeant bien, du beurre rance. Onction quotidienne au moyen de cette pommade.

Emploi de rate de chèvre, très fraîche ; en badigeonner l'endroit et laisser sécher. Mais celui qui aura eu recours à cette thérapeutique ne pourra plus consommer cet abat par la suite, sinon les croûtes réapparaîtraient sans tarder.

Prendre des feuilles séchées de *Ficus Thonningii* = *umurehe* ; malaxer avec du beurre frais ; s'en oindre.

*Ikinono* : sabot de vache ou de chèvre. Calciner, pulvériser, faire une pommade en mélangeant la poudre à du beurre frais.

Plante d'*urunyamavuta* (*Melinis minutiflora*) avec une feuille d'aloès ; faire sécher, griller dans un tesson. Ajouter du beurre frais pour onction.

Parfois il suffit de chauffer une feuille verte de bananier, d'en entourer l'endroit malade pour obtenir, dit-on, la guérison.

## DENTS

Certaines anomalies de la dentition, vices de conformation, lésions congénitales, ne semblent pas inquiéter les indigènes, ni donner lieu à aucune pratique médicale. Mais il en est autrement lorsque les incisives supérieures sortent avant ou en même temps que les inférieures ; l'événement est envisagé comme présage de calamité que l'on s'empresse de faire conjurer par le mage *umuhanyi*. Il en est de même quand l'enfant naît avec une dent. Nous donnerons plus loin des détails sur cette curieuse pratique.

REMÈDES ODONTALGIQUES. Essayer de calmer les douleurs en mâchonnant des fleurs de souci, à saveur piquante *ubushwîma*. En frictionner les gencives et en

garder les restes en bouche assez longtemps, mais cela provoque de petits ulcères.

Une feuille de tabac doux, débarrassée de sa côte et séchée, est écrasée et gardée une nuit en bouche. En guise de révulsif, même emploi d'une feuille de *Coleus aromaticus* = *umuravumba*.

On prend aussi une patate douce incomplètement cuite = *umukutshwe* ou *umutura* ; on l'appuie encore très chaude sur les endroits malades, ce qui a pour résultat de faire désenfler la gencive.

PROCÉDÉ MAGIQUE. Dans l'obscurité de la nuit, vous pouvez entendre le daman arboricole, *impereryi*, crier tellement fort, qu'à votre étonnement vous vous demanderez si un animal d'aussi petite taille est capable d'émettre de tels cris. C'est comme si on arrachait une dent malade chez une personne sensible.

Procurez-vous donc une incisive de ce rongeur. Enterrez-là dans un coin de votre demeure. Déterrez-là au second jour au moment où le soleil disparaît derrière la colline.

Froissez et pressez dans vos mains une plante appelée « la pluie sans fin », *imvura-idahita* ; recueillez-en le jus. Trempez dedans l'incisive du daman et buvez-en une partie. Enfouissez le restant avec l'incisive dans le coin du bas de votre demeure, et dites :

*Uko ndishyize mu mfuruka,  
Nikw amenyo atangarukaho !*

Comme je la mets dans le coin,  
C'est ainsi que la douleur ne me re-  
viendra plus !

Si vous êtes mère de famille, appelez un de vos enfants et dites-lui :

*Kanaka, mwana wanjye,  
Mpa impundu, Hi... Hi... Hi...  
Ikyandryaga ngishyize mu mfuruka...*

Kanake, mon enfant,  
Félicite-moi, Hi... Hi... Hi...  
Ce qui me faisait mal, je le mets dans  
le coin.

Et croyez-vous guérie !

**PROCÉDÉ D'AVULSION.** La partie pointue d'une alène est rougie au feu et introduite sous la couronne, dans le but de la libérer un peu de la racine en brûlant une partie. Puis, l'opérateur, un spécialiste, aidé de plusieurs aides dont la tâche est de maintenir le patient, attache autour de la dent une ficelle de tendon et tente l'extraction. Le coup est parfois raté et, après quelques tentatives, l'opéré perdant patience et courage, renvoie à plus tard. L'alène peut être remplacée par une pointe.

D'autres préfèrent brûler peu à peu la couronne ; là encore on a recours au dentiste. Souvent, pour éviter les brûlures à celui dont il craint les réactions, il se sert d'un fragment de tige creuse de ricin ; par ce canal, il lui est facile d'introduire l'alène jusqu'à la dent. L'opération est répétée, mais il est néanmoins impossible de détruire jusqu'au dernier morceau de racine.

Pour éviter la fétidité de l'haleine qui éloignerait le conjoint, beaucoup de femmes, surtout dans la classe des nobles *Abatutsi*, s'astreignent à de fréquents rinçages de la bouche avec le dentifrice suivant : racine d'*umusiba*, graines d'*ibitagarasoryo*, feuilles d'*umuzi-gangore* et d'*ibiraro*.

**HYGIÈNE DENTAIRE.** Le matin, pour faire disparaître l'acidité, les mucosités ou la saburre, on se rince largement la bouche à l'eau froide. On peut ensuite se permettre de tirer quelques bouffées de tabac à la pipe de terre séchée. Ayant sacrifié à l'une ou l'autre de ces manies, l'*umunyarwanda*, satisfait, peut sortir de sa demeure, car il n'est plus à jeun, et partant n'a plus à craindre les jeteurs de sorts, ceux-là qui savent donner le coup du mauvais œil = *guter'umwaku*.

C'est pour éviter ces enchantements que le nettoyage susdit se fait à l'intérieur de la hutte. Les crachats, rejetés sur le sol, sur les nattes, sur les parois, partout,



expliquent un mode de contagion de la tuberculose que les indigènes favorisent ainsi inconsciemment.

Ajoutons que les gens de bonne condition emploient le matin et après les repas des cure-dents faits de petits bouts de bois taillés finement ou provenant du dattier sauvage *umukindo* (*Phoenix reclinata*). Les moins délicats s'aident de l'ongle de l'index. Chez les malades, le rinçage se fait à l'eau chaude.

#### Les dents importunes.

Lorsque les dents poussent à contretemps = *imburagihe*, incisives supérieures sortant avant ou en même temps que les inférieures, ou canines faisant d'abord leur apparition, ou encore une molaire, cette percée, passant pour insolite, met les parents en émoi. Si l'enfant est une fille, la mère vit dans les transes, car l'épée de Damoclès est suspendue au-dessus d'elle ; l'inverse, on le comprend, s'il s'agit d'un garçon. Recourir au mage *umuhanyi* est la première chose à faire.

Dans l'entretemps, on s'est procuré une brebis qui allaite un agneau du sexe de l'enfant malchanceux ; cette brebis doit présenter une autre particularité : n'avoir jamais perdu de jeune ; elle est par cela même, qualifiée du terme *isugi*.

Sans que rien ne le distingue de ses congénères, le spécialiste s'amène, apportant les ingrédients qui lui serviront à préparer la médecine purificatrice *isubyo*, racines et plantes ayant, cela va sans dire, une valeur purement magique. On lui présente une demi-calebasse contenant un peu d'eau. Au moyen d'un gros galet rond *intosho*, servant à écraser les simples et qui a le pouvoir de retenir leurs vertus, il s'efforce par des frottements énergiques, d'obtenir quelques parcelles de la racine du *Clerodendron* = *umukuzanyana*. Les plantes, déjà écrasées pour leur enlever leurs caractéristiques, dit-on, sont

tordues, et le jus est mélangé aux parcelles précitées dans l'écuelle familiale.

Plantes employées :

*akanyamapfundo* : celle aux nombreux nœuds ;

*ngingwijana* : celle aux cent articulations ;

*kamaramahano* : la purificatrice par excellence et porte-bonheur ;

*nkurimwonga* : celle qui retire de l'abîme ;

*umubazi* : plante basse, aux fleurettes blanches, récoltée spécialement sur une termitière.

**MANIÈRE DE PRENDRE L'ISUBYO.** Parents et enfant prennent place sur des sièges. La méthode varie un peu selon le mage. Certains préfèrent l'administrer dans la cour ; d'autres font asseoir leurs clients à l'intérieur de l'habitation. Chez les *Abatutsi*, on emploie aussi, mais plus rarement, le chalumeau à bière. Il arrive que l'*isubyo* soit versé directement. Enfin, il peut différer suivant les régions, l'une et l'autre plante étant remplacées, mais jamais l'ensemble. L'incantation subit aussi de légères modifications.

On procède dans l'ordre suivant : officiant, père, mère, enfant. Ce dernier est placé sur les genoux de la mère qui lui fait exécuter les gestes, tandis que le premier parle pour lui. Voilà leur volonté unie dans un but bien déterminé. En vertu de leur complète communauté de vie, ils se reconnaissent solidaires dans le malheur comme dans le bonheur.

Chacun, assis en tournant le dos au soleil couchant, reçoit un peu de liquide sur le dos de la main gauche. D'un geste vif, sans regarder, il le jette derrière l'épaule du même côté, en disant :

*Nirenjeje* (ou *nirenze*) *akabi*.

J'ai fait disparaître le mal par-dessus  
moi (sous-entendu comme le so-  
leil disparaissant à l'horizon).

Ou bien le liquide reçu est soufflé avec force ; on prononce :

*Nahushije ishyano !*

J'ai soufflé la catastrophe !

Souvent les deux gestes s'exécutent en même temps.

Enfin, l'*isubyo* peut être versé et bu dans le creux de la main droite. D'aucuns disent qu'il est bon d'en laisser tomber quelques gouttes sur le pied droit : la droite est estimée, c'est généralement la main droite qui tient la houe, traite la vache, etc.

L'incantation suivante attaque la puissance du mal et est capable de le vaincre :

*Iyi n'isubyo ya Ndori.*

Ceci est l'*isubyo* de Ndori.

*N'isubyo ya Ndahiro.*

C'est l'*isubyo* de Ndahiro.

*N'isubyo ya Ruganzu.*

C'est l'*isubyo* de Ruganzu.

*N'isubyo y'abahanga.*

C'est l'*isubyo* des savants maîtres,

*Itsindira amahano.*

Qui l'emporte sur l'adversité !

Paroles flatteuses prétendant que la formule du breuvage magique aurait été composée par les grands Princes du Ruanda et les mages savants.

INTERVENTION DE LA BREBIS. D'après une version de la mythologie du Ruanda vivait dans l'Empyrée une humanité innocente et soumise à IMANA, lorsque, à la suite d'une indiscretion de sa mère, KIGWA, premier ancêtres des *Abami* du Ruanda, tomba du ciel, entraînant dans sa chute son frère MUTUTSI et leur sœur MPUNDU.

Oure ces personnages, KIGWA était accompagné de plusieurs animaux, dont le bélier MUDENDE et sa brebis NYIRAMUDENDE. Pour cette raison, cet ovidé participe aux cérémonies rituelles. Considéré également comme symbole de la paix divine et de la douceur, on le surnomme NYABUHO.

C'est à l'idée d'une force curative par contact que répond le procédé suivant. Un assistant saisit le mouton

par les pattes de devant qu'il présente la face plantaire à l'officiant. Celui-ci a enfilé, sur une cordelette d'écorce de papyrus, deux amulettes consistant en deux bouts de bois taillés dans la tige du *Clerodendron* = *umukuzanyana*, ou deux morceaux de racine de cette plante.

L'opérateur touche l'animal de la cordelette tendue d'une patte à l'autre, puis il l'attache au poignet du père en prononçant la formule efficace :

*Dore, Imana irakwambitse.*

Vois, Dieu t'a revêtu.

*Ikibi kyose gitsindwa n'Imana.*

Tout mal est surmonté par la bonté de Dieu.

*Ikyiza kyose kizanwa n'Imana.*

Tout bien provient de Dieu.

*Imana yaguhaye umugisha my bihugu,*

Dieu t'a donné sa bénédiction dans le pays,

*Mu nkha no mu bantu!*

En ton bétail et parmi les hommes !

Mère et enfant reçoivent parures identiques. Le choix du poignet importe beaucoup ; le père et le garçon tendront le bras droit ; la mère et la fille présenteront le gauche. Cela suffit-il ? Pour certains, oui ! Cependant, un spécialiste nous a encore enseigné l'utilité d'une deuxième amulette semblable à la première, laquelle sera d'abord appliquée sur les dents de l'enfant, puis sur le sexe de l'agneau, et enfouie près de l'enclos.

Muni de son salaire, l'*umuhanyi* s'éloigne, pendant qu'en toute hâte, les parents ébauchent un simulacre de commerce sexuel destiné à entraver les derniers vestiges du mal.

CÉRÉMONIES COMPLÉMENTAIRES ACCOMPLIES LORS DE LA CHUTE DE CES DENTS. La mère observe sans cesse son rejeton et, le moment venu, elle rangera avec soin les dents fâcheuses dans un étui en roseau. L'*umuhanyi* rappelé, contrôle tout d'abord la chute des dents, puis rend à chacun une ration du breuvage magique. Il en asperge également l'étui et les dents qu'il emporte. Le père ou un autre membre de la famille l'accompagne jusqu'à l'endroit désertique choisi pour le dépôt ; ce

sera le creux d'un rocher ou la berge d'un ruisseau. On aura la précaution de se munir des plantes suivantes : *ishyoza*, *ngingwijana*, *ibogeri*, *ikinetenete* surnommée *ireke* pour la circonstance ; *akanyamapfundo*, *umugombe* surnommée *rugombora*. Écrasées ensemble, triturées dans les paumes, ces plantes donneront un jus qui est versé sur l'étui recouvert de terre. Ce faisant, on prononce :

*Iri n'ireke, ishyano ryareka.*

Ceci est l'*ireke*, que le mal cesse.

*Iyi n'ishyoza rihoz'ishyano.*

Ceci est l'*ishyoza* qui adoucit la peine.

Toutes les plantes y passent, soit que leurs vertus émanent du nom même, de leur aspect ou de leur consistance, tel l'*ibogeri* appelé ici *ikyoroshya* (de *kworoshya* : rendre mou, léger, adoucir) :

*Iki n'ikyoroshya, noroshy'ishyano.*

Ceci est l'*ikyoroshya*, que je rende le mal supportable.

VARIANTES. Si l'enfant est une fille, inutile de faire disparaître les dents au loin, puisqu'elle quittera la famille pour son mariage, emportant ainsi sa destinée. On les dépose donc dans un petit panier ou on les cache sous l'oreiller d'herbes où les rats iront les grignoter.

S'il s'agit d'un garçon, le sorcier conseille d'éloigner les dents (on sait qu'à son mariage, le fils bâtera le plus souvent sa demeure à proximité de l'enclos paternel). Le sorcier réclame des « semences » *imbuto*, on lui en donne d'éleusine, de sorgho et d'une variété de courge, soit trois des quatre plantes principales du pays, *imbuto nkuru*, toutes très prolifères.

Il les jette en disant :

*Twamuhaye imbuto,*

Nous lui avons donné les semences.

*Yoye gukenya.*

Qu'il ne soit pas cause de la perte de ses parents.

*Babyare,*

Qu'ils enfantent,

*Bororoke,*

Qu'ils se multiplient,

*Baheke neza!*

Qu'ils élèvent sans difficulté !...



*Imbuto*, principe de vie qui domine, image de la prospérité en toutes choses, à tous points de vue, qu'il s'agisse de la famille, du bétail, des récoltes.

LIEU DE DÉPÔT. Caverne, creux de rocher, berges de ruisseau serviront de dépôt aux dents en question, mais, dans ce dernier cas, on veillera à aller puiser l'eau ailleurs pour les besoins ménagers ou autres. Il faut, de toute façon, qu'elles soient mises à l'abri des intempéries. Quelle est la raison ultime de cette précaution ? On l'ignore, mais si on l'omettait, l'avenir des parents serait, dit-on, hérissé d'obstacles.

UN ENFANT EST NÉ AVEC UNE DENT. On vient de voir que l'apparition d'une incisive supérieure avant son temps mettait les parents en grand embarras. Que penser du sans-gêne d'un nouveau-né qui exhiberait une mâchoire déjà garnie d'une incisive ou d'une canine ? Cette dernière surtout est réputée comme étant très dangereuse ; aussi l'infortuné père court-il à toutes jambes quérir l'*umuhanyi* qui apporte sans tarder un *isubyo* des plus efficaces. Voici les plantes aux noms évocateurs dont il est composé :

*urugarura* : celle qui ramène l'événement au niveau d'un incident banal ;

*umuhe* : celle qui donne la paix ;

*umuhîre* : celle qui rend heureux, qui suscite la chance.

A la chute de la dent, se procurer un roseau de l'espèce *umuseke* qui se sera développé dans un endroit humide, donc de prédilection, le spécimen poussant sur la colline étant à rejeter. Le nom de ce roseau prête à assonance avec le verbe *guseka* signifiant rire ; nous pouvons en déduire qu'il peut pousser à l'alacrité, à la réjouissance.

Dans un étui formé d'une section de ce roseau, enfermer : dent, graines de sorgho, d'éleusine et de courge,

ainsi que quelques petits poils laineux prélevés sur le front d'un bélier, ceci pour un garçon ; fermer avec de la bouse de taurillon bénéfique ; déposer au creux du rocher. Pour une fille, supprimer les graines et déposer l'étui au pied du lit.

A noter que le nourrisson ne recevra pas la visite de ses grands parents maternels avant la chute de la canine dont il était porteur à sa naissance, cette dent malencontreuse étant pour eux aussi un porte-malheur.

### DIARRHÉE

Administrer du lait cru avec du jus de feuilles d'*ishoza* et un peu de pâte de sorgho.

Donner à manger des raclures de boyau de bœuf cuites avec des haricots de l'espèce *inkori*. Bien malaxer avec du beurre rance.

Deux ou trois bananes vertes passées dans la cendre ou cuites à l'eau se mangent aussi pour arrêter la diarrhée.

### DOIGTS PALMÉS

Une femme ne mange jamais deux bananes jumelles ; une est donnée à un enfant et l'autre est employée pour la fabrication de la bière ; ainsi elle évitera de mettre au monde des enfants aux doigts palmés.

### DOUVES (INFECTION PAR LES)

Les Ruandais reconnaissent que la présence de ce vers trématode peut déterminer des accidents graves chez l'homme comme chez le bétail. Ce parasite est confondu avec la sangsue dont il porte du reste le nom *umusundwe*.

On dit qu'on est sujet à de tels accidents après s'être désaltéré au ruisseau. Lorsqu'il y a crachement de sang, on croit d'abord qu'un mal de gorge en est la cause. Si

le mal persiste, on croit que la douve est descendue dans le foie, en suce le sang : il en résulte de la consomption. Si elle reste attachée à la gorge, le pronostic est mortel ; on essaie de l'en détacher en administrant des vomitifs.

La vache gagne la maladie surtout en saison sèche, lorsque les eaux se sont raréfiées. On constate que le foie de la bête est plein de douves ; dès lors, seuls les plus gourmands mangeront de cet abat.

### DYSENTERIE AMIBIENNE

On l'appelle *amachyinya*, mais, en région forestière, on la dénomme *amatebura* = les tuiles ; il faut voir là une analogie de couleurs. D'après la *vox populi*, les constructions européennes ne sont pas tout à fait étrangères à certains maux dont souffrent les gens.

Cette maladie est plus répandue dans le haut pays du Rukiga ; il faut en rechercher la cause dans le fait que les populations y sont les plus sales qui soient ; les mains sont rarement lavées.

La dysenterie bacillaire et les fièvres typhoïdes qui présentent une élévation de température ne sont pas identifiées par les indigènes ; cela se conçoit ; par contre, l'amibiase est connue.

Au début, la diarrhée banale et les douleurs intestinales font penser à l'existence de vers, mais l'apparition de sang dans les selles devenues liquides et répétées porte à croire qu'il s'agit bien de l'*amachyinya*.

TRAITEMENT. Nous avons vu qu'un corps rouge, ou tout au moins rougeâtre, pouvait favoriser la transposition du mal, mais, par ailleurs, il peut guérir la maladie qui se manifeste par une coloration semblable.

Cueillir de petites baies d'*igitagarasoryo* ; elles doivent être très mûres et bien rouges. Écraser, ajouter du sel de marais ; cuire dans un peu d'eau et manger comme

de la pâte. L'action sympathique de la couleur est ici apparente.

Lavements au lait de chèvre ou avec de l'eau qui a passé la nuit dans la hutte.

Extraire le jus de feuilles de *Coleus aromaticus* ; le chauffer avec du beurre rance ; en prendre deux ou trois cuillerées deux fois par jour.

Cuire du beurre légèrement salé au sel de marais ; y ajouter une sorte de haricots rouges = *inkori*, et des raclures de peaux *inkuru*, ceci pour combattre la formation de débris de membranes auxquels on a donné le nom de « raclures de boyaux ». Avec ce beurre, manger une pâte de sorgho dont l'eau de cuisson contiendra du jus rougeâtre de *Ficus ingens* = *umutabataba*, et de *Rumex* = *umufumba* aux carottes rougeâtres. Si le résultat n'est pas satisfaisant, on prendra un morceau du petit estomac *igitondora*, d'un ruminant, que l'on lavera bien et cuira à l'eau ; saler au sel de marais et additionner de beurre rance.

Feuilles d'*ikivuzo* ou *ikivutso* ; écraser, piler. Au jus, ajouter de l'eau et du beurre rance ; cuire jusqu'à obtenir une bouillie ferme. Édulcorer avec du miel.

Écorce d'érythrine corail avec des haricots et plantes *ishyoza* et *ikivutso*. Cuire avec un peu d'eau et du beurre. Manger avec du miel.

On essaie de constiper le malade. Une bouillie de sorgho est servie dans une feuille verte de bananier et mise à épaissir dans les cendres chaudes. Des bananes de l'espèce *amazizi*, cuites dans la cendre également, sont appréciées.

Dans le Rukiga, certains guérisseurs pilent ensemble des feuilles d'*ikivuzo*, avec des plantes entières d'*ishyoza* et de *kazibanyo*. Au jus, on ajoute du miel ou du beurre.

D'autres conseillent de chauffer, dans de l'eau, une portion de l'intestin d'un léopard que l'on vient de tuer. Le malade boit l'eau et porte ensuite sur son ventre le

bout d'intestin avec une lanière de peau de la même bête. On croit que le léopard n'a jamais de diarrhée.

Actuellement, sans qu'il soit possible de connaître l'origine de ce nouveau remède, on dit qu'un jaune d'œuf cru ou cuit mélangé au miel amène la guérison. Autrefois, on craignait les œufs comme la peste.

Probablement l'association de couleur est-elle censée jouer, ici encore, un rôle bienfaisant.

### ENGOURDISSEMENT

Qui a la jambe engourdie frappe du poing une pierre de l'âtre en disant :

*Bva ku muntu,*  
*Gya ku giti...*

Quitte l'homme,  
Va sur le bois...

En dehors de la maison, c'est une personne qui n'a pas dormi avec le patient qui peut le débarrasser de son engourdissement, en le touchant, puis en touchant le sol et en prononçant les mêmes paroles.

### ÉPILEPSIE

Comme amulette, porter dans un petit sac en tissu végétal les os d'un rat crevé dans la hutte.

### ÉTERNUEMENT

Ce réflexe bruyant procure à son auteur, de la part de ses voisins, des expressions de bienveillants souhaits. A un supérieur, on dira

*Ureze !*

Que les augures te soient favorables !

La politesse veut qu'il réponde :

*Twese !*

Nous tous !



Entre gens du peuple, on dira :

*Uvakive !*

Que tu prospères !

La règle est de répondre :

*Twese !*

Nous tous !

### FÉCONDITÉ (CONCEPTIONS INDIGÈNES SUR LA)

Fonder un foyer, s'assurer une descendance, tel est le souci de tout Ruandais. Que ne ferait-il pour y aboutir ?

Dès les premières manifestations de la puberté, la jeune fille est soumise à diverses épreuves qui lui font prendre conscience du rôle de vase de la conception qu'elle est appelée à assumer. Dorénavant, les relations sexuelles lui seront strictement interdites jusqu'au mariage. Le temps est fini pour elle de jouer à mari et femme avec les petits garçons, comme le font couramment les enfants peu vêtus qui gardent le bétail sur la colline. Maintenant, sous l'influence de sa mère, elle va commencer son initiation à la vie matrimoniale.

Quant au garçon, aucune cérémonie de transition ne marque sa sortie de l'enfance. Cependant, le sentiment de l'avenir de la famille s'implante en lui et devient l'idée-force qui le domine. La possession de la vache, tant désirée, n'est pas étrangère à cette préoccupation, car elle est l'objet principal de la dot offerte par le prétendant aux parents de la fiancée.

Pendant les préliminaires du mariage, l'esprit de l'ancêtre paternel est consulté pour obtenir son acquiescement à l'union projetée. Lors des cérémonies des épousailles, le père du garçon présente les fiancés à l'ancêtre et les prie d'assurer la fécondité au foyer qui se fonde. Il invoque :

« Voici l'enfant que je t'ai dédié, il va épouser la femme que tu agrées, sois leur propice afin qu'ils enfantent et qu'ils prospèrent... »

Avec sérieux, il jette dans l'âtre des graines d'éleusine qui crépitent, traduisant ainsi l'assentiment de l'aïeul, toujours respecté comme maître de céans NYIRIGICHUMBI... Au reste, tout le rituel du moment sera empreint de cette idée : placer sous d'heureux auspices, la continuité de la descendance.

Les indigènes ne conçoivent pas le processus de l'ovulation tel qu'il se produit effectivement ; il n'y a rien d'étonnant à cela. Les idées sont partagées à ce sujet. Des anciens nous ont expliqué que la semence génératrice ou *imbuto*, issue de l'élément masculin, se dirige à la rencontre d'un œuf pour la fécondation. D'après eux, la femme serait capable d'avoir autant d'enfants que le nombre d'œufs qu'elle détient.

Pour d'autres, la semence génératrice est issue de l'homme seulement. Le rôle de la femme serait ici semblable à celui de la terre dans laquelle on a déposé la graine.

Lorsqu'une union reste sans enfant, on dit qu'il n'y a pas concordance de nature des époux = *ntibahuje*.

La femme stérile est rejetée, méprisée. Une union sans enfant sera rompue tôt ou tard. Afin de parer à cette conjoncture, si les époux ont quand même de l'affection l'un pour l'autre et souhaitent rester unis, ou si de gros intérêts entrent en ligne de compte, ils essaieront leur chance en allant réclamer les services d'une spécialiste de la conception, ou encore en prenant part à la cérémonie *ukubandwa* qui est le culte rendu à RYANGOMBE, chef des esprits supérieurs. RYANGOMBE était un chasseur de renom qu'un hermaphrodite vainquit par ses maléfices et qui est devenu, pour ses fidèles, leur intercesseur auprès de Dieu = IMANA.

Je me souviens d'avoir été frappé par l'expression d'émotion intense qu'exprimait la physionomie d'une femme venue supplier le prêtre qui incarnait le dieu.

Elle était agenouillée et battait des mains en criant sa requête :

*Ryangombe, mp'abana!* Ryangombe, donne-moi des enfants !

Entre deux sortes de grognements bouche fermée faisant penser au meuglement de la vache ou *umuvu-mero*, en un langage à demi-articulé, la réponse se fit immédiate :

*Ndabaguhaye, wa mwere wanjye!* Je te les donne, ô mon élué !

Et sans se relever la femme se saisit promptement d'un chalumeau qui trempait dans l'amphore de RYANGOMBE = *intango ya Ryangombe*, et aspira quelques gorgées d'un jus capiteux...

Nous avons souvent entendu, la nuit surtout, célébrer cet office. Il donne prétexte à une abondante consommation de bières fermentées de sorgho et de bananes. Il s'ensuit des scènes de débauche qui facilitent l'exaucement recherché.

La naissance d'une fille réjouit la mère par l'espoir d'être entourée d'affection et aidée dans ses travaux, mais quoiqu'elle puisse sembler profitable à tous en considération des revenus que le mariage procurera aux parents, on jugera que la famille n'est pas complète s'il ne naît pas d'enfants de l'autre sexe.

On préfère de beaucoup un garçon à une fille, parce que la succession se transmet de mâle en mâle, tant pour les biens que pour le culte domestique des trépassés = *ukuterekerera*. Ce culte tient une place importante dans la vie des indigènes, car les morts étant censés avoir les mêmes besoins que les vivants, il ne peut être question de les négliger sans encourir leur vengeance.

Le père aura d'autres raisons de se réjouir de la naissance d'un fils qui lui apportera son assistance pour la garde du gros et du petit bétail, pour les corvées coutumières et divers travaux qui ne peuvent être confiés

à l'élément féminin, sous peine d'enfreindre de sérieux tabous.

Pour faciliter la conception, voici les divers procédés d'une praticienne de la région du Bufundu, de qui nous tenons les révélations.

Moudre des graines de *nkurimwonga*, encore appelée *gisâyûra* et *gisâbo*. Mélanger la farine à du lait d'une vache *isugi*, c'est-à-dire qui n'a pas perdu de veau, cette qualité la rendant favorable au principe de vie qu'il s'agit d'éveiller. De plus, *nkurimwonga* pourrait signifier « je retire du néant » et de « l'abîme ». *Gusâyûra* signifie retirer un homme ou une bête qui a glissé dans le bournier et *gisâbo* désigne une baratte.

Pendant que la consultante avale un peu du mélange, la magicienne prononce :

*Abwe ku bugumba, abyare!*

Qu'elle sorte de stérilité, qu'elle  
enfante !

Le restant de la préparation est versé dans le vagin après la menstruation.

#### AUTRE MÉTHODE.

Mélanger de l'urine de taurillon *nouveau-né* qu'on appelle *imana* ou providence pour la circonstance, à de la farine de *nkurimwonga*. Jeter dedans une coquille de *Cyprea* = *isimbi* qui est un objet correspondant aux attributs du genre féminin : tels que paniers, marmites, aiguille, grossesse. L'élixir est avalé avec un rien de pâte de sorgho pour en augmenter l'efficacité.

Ou bien :

Triturer ensemble deux plantes :

1) *Igijashi* (*Cyathula globulifera*). Elle ressemble à la bardane et tient son nom de la faculté que possèdent ses capitules de retenir, saisir, *gufata*.

2) *Umusununu* (*Crassocephalum picridifolium*).

Exprimer le jus et le boire. La propriété de la bardane retiendra et conservera la semence génératrice, tandis que la couleur du souci appellera la formation du sang.

L'une ou l'autre de ces préparations est prise dans un petit pot à panse renflée = *urwabya* : lui aussi doit être *isugi*, c'est-à-dire sans brèche ni fêlure.

Pendant le traitement, une lance dite de BINEGO <sup>(1)</sup> est fichée en terre, sans doute pour influencer le sexe de l'enfant à naître.

Le lendemain, dans la hutte conjugale, on prépare une bouillie de farine de grains de sorgho d'une seule espèce, avec de l'urine de taurillon nouveau-né, car une naissance gémellaire ne serait pas la bienvenue au sens strict du mot. La femme la mange vers neuf heures, soit au moment où le soleil monte et chauffe. Pour renforcer l'action des ingrédients, elle tient de la main droite la lance et la coquille blanche. La praticienne formule :

*Abaruke nk'isimbi ku giti!*

Qu'elle s'ouvre comme l'*isimbi* sur  
l'arbre ! <sup>(2)</sup>

Un rapprochement a lieu incontinent. La femme portera le cauris sur le ventre avec un petit bracelet en

<sup>(1)</sup> BINEGO : rappelle le personnage de ce nom, fils de RYANGOMBE, cerbère chargé par son père au séjour des *Imandwa* sur le volcan éteint Muhabura de trier les élus et les damnés. Il précipite ceux-ci dans les profondeurs du cratère toujours fumant Nyiragongo que nous pouvons observer de Kisenyi au bord du lac Kivu.

<sup>(2)</sup> *Isimbi* : c'est le nom donné à une coquille de mer (cauris) du genre *Cyprea* ; elle est de couleur blanche. Les indigènes croient qu'elle provient d'un fruit qui tombe des arbres croissant sur le mont Karisimbi.

En effet, lorsqu'après la pluie le sommet neigeux du mont se découvre, ne le voit-on pas recouvert d'un manteau blanc d'*amasimbi* ?

La hutte portative de l'Umwâmi MUSINGA appelée *ikitabashwa* ou l'inexpugnable, était coiffée de ces coquilles et les milliers d'anneaux en fibres végétales que la reine portait aux jambes en étaient sertis.

Sa provenance présumée et sa couleur blanche en font un objet très apprécié en magie.



laiton *isheshe*, retenu par une lanière de peau de léopard. Voilà pour le foetus.

\* \* \*

Des semences de bardanes sont enfermées dans une boulette de bouse de taurillon bénéfique qui s'essaie à saillir ; la femme urine dessus et va la cacher secrètement sous sa couche. Deux jours après sa menstruation, elle la retire et la porte chez la magicienne qui en tire des pronostics. Le nombre de larves trouvées vivantes dans la boulette indique celui des garçons à naître, et les larves mortes, la mort d'autant.

La femme stérile prend, après la menstruation et à la nouvelle lune, des prises de tabac séché et de poudre de racine et d'écorce du *Clerodendron* = *umukuzanyana* (de *gukuza* : faire croître et *nyana* : génisse).

Celle qui l'est devenue après avoir eu des enfants et qui désire en avoir encore, s'en va, deux jours après sa menstruation et à la nuit tombante, arracher avec les dents les feuilles de la plante d'amour = *umukunde* (pois cajan). Elle les mâchonne, en fait une boulette qui passera la nuit dans ses parties intimes. Elle se munit d'un peu de bouse qui lui servira au matin pour envelopper la boulette qu'elle déposera sur la crédence pendant trois jours. Ce temps écoulé, le spécialiste vient observer. S'il y a présence de vers ou de larves, il y a de ce fait promesse de maternités. S'ils font défaut, la femme cache soigneusement la boulette sous sa propre couche (on sait que la femme dort toujours du côté qui lui est réservé, soit à droite au fond du lit). Le troisième jour, on observe à nouveau. Le nombre de vers trouvés vivants indique celui des enfants à naître et celui des vers morts, qu'autant d'enfants mourront.

La suite se passe comme pour un véritable accouchement. On apporte du lait, de la farine, etc., soit les

cadeaux à une accouchée ; on les appelle *ibihembo by'umubyeyi*, tout comme pour la période des couches *ikiriri* qui dure six ou huit jours (jusqu'à la cicatrisation du cordon ombilical) ; le feu de l'âtre, qui figure ici comme symbole de la vie, est alimenté nuit et jour.

Si les vers persistent à manquer, la stérilité est considérée comme devant être définitive.

Les cas d'anaphrodisie chez l'homme sont traités de curieuse façon (cf. sous la rubrique : Impuissance).

Essayons maintenant de décrire le procédé mis en œuvre pour modifier la conception, car notre spécialiste a la prétention de pouvoir intervertir les sexes = *guhindura imbyaro*, lors de conceptions futures. Voici d'abord comment faciliter la conception d'un foetus masculin.

1) La qualité d'un jeune garçon *isugi* est reconnue très favorable pour la préparation d'une médication préventive dite « *inkuri* » qui permettra à une femme n'ayant eu que des filles de mettre dorénavant des garçons au monde. La spécialiste lui fait couper de nombreuses feuilles de l'arbuste *umutozo* qu'il froisse vigoureusement. Notons que c'est avec un bois de cette provenance qu'on fabrique les mélangeurs de lait entier caillé.

Au jus qu'il extrait, il ajoute un peu d'eau et le donne à boire à la femme en prononçant avec conviction :

<i>Umuti mvuguta n'uwa Nyirana</i>	La drogue que je froisse, c'est pour
	une Telle,
<i>Umuhindure !</i>	Qu'elle la modifie !
<i>Umuhe intanga y'umuhungu !</i>	Qu'elle lui suscite un germe masculin !

2) Déposer pour la nuit une plante « modificatrice » = *umuhindire* dans un mortier à piler le grain. Au matin, piler.

Se procurer du lait d'une vache *isugi* qui vient d'avoir un taurillon, mais qui a eu déjà une génisse

qu'elle a conservée en vie. Apporter ce lait dans un vase en bois qui sert habituellement à boire le lait ; il doit être également *isugi*, entendons par là vierge et sans dessins. Mélanger le jus de la plante et ajouter des graines pilées de *gisâyura* ou *nkurimwonga* : celle qui retire du boubier ou de l'abîme.

Amener un jeune bélier. Retourner le mortier à piler. Le premier s'appelle *isekurume*, l'autre *isekuru*. La femme s'assied dessus. Le pot à lait est tenu entre les pattes du bélier et lui est présenté dans cette position pour qu'elle boive le contenu pendant que la praticienne formule :

*Ngiy'imana, yabyaye umwana !*      Voici le dieu, il a eu un petit !

Regardant la femme, elle continue :

*Ndaguhindura, ubyare umuhungu !*    Je te modifie, que tu mettes un garçon au monde !

Les époux rentrent chez eux. Une hache est déposée au travers de la couche conjugale pour trancher le cycle de naissance de filles. L'épouse s'assied sur une chaise et s'appuie sur une lance. Le mari prend place sur le bord du lit, là où l'on grimpe pour aller dormir. Il touche la lance et dit :

*Bva ku bukobwa !*      Sors du cycle féminin !

Un rapport intime a lieu immédiatement.

3) On prépare un mélange de feuilles de *gisâyûra* avec du lait d'une vache *isugi* ; on y ajoute une coquille blanche de *Cyprea* = *isimbi*. La femme tient d'abord la lance de son mari de la main droite (la droite est estimée). Puis elle apporte la hache sur l'épaule droite ; enfin, elle met un arc contre son ventre. La lance est ensuite plantée sur le bord du lit où les époux vont s'asseoir. La femme avale la médecine, quatre gorgées

de suite ; pour la cinquième, on ajoute des capsules de *nkurimwonga* dont la forme rappelle celle des attributs du genre masculin.

Hache, lance, arc, chaise sont attributs masculins.

\* \* \*

Lorsque la famille ne se compose que de garçons, on aime la compléter par des filles. Notre magicienne se fait forte de satisfaire également ses clients.

Elle prépare dès lors de l'urine de brebis *inyagazi* et un peu de boue provenant d'une flaque d'eau *akaziba* (*kuziba* : être obstrué, bouché). On ajoute quelques graines de momordique *umwishwa*, plante dont on fait d'habitude les couronnes nuptiales. Elle mélange le tout à du jus de feuilles de *umuzibaziba* (*kuzibaziba* : intensif du verbe *kuziba* : boucher), dans un pot à lait *isugi*. Les époux emportent le breuvage.

A la maison, un petit panier contenant du pain de sorgho est déposé sur la crédence. La femme tient en mains une corbeille *agaseke* avec une aiguille *uruhundu*. Elle mange le pain, boit le mélange et le mari prononce l'inverse de la formule citée plus haut :

*Bva ku buhungu !*

Quitte le cycle masculin !

### FIÈVRE RÉCURRENTÉ

On lui donne le nom des Ornithodores qui par leurs piqûres ont causé la maladie : *ibibwa*.

La guérisseur MURINDANGABO de Rubengera administre une décoction de fleurs de souci *umusununu*, une tasse par jour.

Contre les complications oculaires qui accompagnent fréquemment la fièvre récurrente africaine, il fait des pointes de feu ou il ventouse dans les environs de l'œil. Une graine rouge d'érythrine sert d'amulette.

## FISTULE

1) Choisir un plant de *Setaria pallidifusca* = *urutumbwe* ; tirer une tige portant un épi, l'enfoncer dans l'orifice de la fistule, puis la replacer là où on l'a prise et la lier. Prononcer :

*Uko rwuma,*  
*Nikw inzibi yuma...*

De même que l'herbe sèche,  
Ainsi la fistule se cicatrise...

Se munir d'unealebasse neuve et sans défaut, la remplir d'eau, la déposer au pied d'une plante d'*akanyamafundo*, incliner la tige de cette plante jusque dans l'eau, la laisser se redresser. Déraciner la plante et dire :

*Inzibi n'ishiduke,*  
*Ibve ku muntu.*  
*Aka n'akanyamafundo,*  
*Kapfundura inzibi...*

Que la fistule sursaute,  
Qu'elle quitte la personne.  
Ceci est la plante à nœuds,  
Qui délie la fistule...

Guérisseur et malade boivent l'eau de l'écuelle, mais le premier crache ensuite de cette eau sur la plaie de son client. La plante est emportée.

2) Faire des incisions en nombre pair sur un arbre. Le malade ne doit pas connaître cet arbre, ni surtout s'en approcher.

Se munir de deux torches, l'une éteinte, l'autre brûlante, les réunir au pied de l'arbre. Dresser la torche brûlante qui est censée être le patient et dire :

*Bva ku giti,*  
*Dore umuntu tuguhaye !*

Quitte cet arbre,  
Vois l'homme que nous te donnons !

3) Se procurer des raclures de peau de taurillon, si le malade est un garçon, de peau de vache, s'il s'agit d'une fille. Avec la torche éteinte, que l'on veut faire passer pour le malade, frotter la fistule, emporter les raclures et la torche près de l'arbre, gratter le pus avec un vieux couteau pour en enduire les incisions.



Amulettes : lanières de peau de loutre *inzibyi*, à défaut, une lanière de peau de chat doré *imbaka*. Portées par la femme enceinte, ces amulettes protègent le foetus contre les fistules congénitales.

### FOIE (voir ABATS)

#### FOLIE

On explique que les cas de folie peuvent avoir pour origine une prise de possession par les esprits des trépassés ou un ensorcellement. Dans l'un comme dans l'autre cas, on a recours aux devins et l'on se livre aux mystères du culte des Imandwa, religion secrète du pays. Nous verrons plus loin comment la possession est traitée.

1) Emploi de *Datura stramonium* = *rwiziringa* surnommé *umutibwa* : le remède non volé. Cette plante toxique est d'introduction ancienne, elle croît spontanément dans les lieux cultivés. Le guérisseur NTURO de Tare de qui nous tenons ces renseignements en détenait un plant extraordinaire dans un coin de son enclos. Le *Datura stramonium* sert également comme poison d'épreuve en ordalie et lors des prestations de serments lorsqu'on se lie à un secret.

Écraser les feuilles dans de la bière de bananes ; en donner une demi-tasse vers neuf heures du matin pendant trois ou quatre jours consécutifs. Le malade s'endort jusqu'à vers 4 heures de l'après-midi.

Quand la guérison s'annonce, écraser la plante *gasaho*, la cuire dans de l'eau, laisser reposer toute la nuit. Au matin, l'administrer en une fois dans une tasse de lait ; il s'ensuit de la diarrhée et des vomissements. Si la guérison est incomplète, donner le jus des racines pilées d'*umuretezaho* et d'*umusange* (*Entada abyssinica*).

2) Broyer ensemble des feuilles et des racines d'*umuretezaho* et d'*inyanzi*. A boire tiède dans de la bière de

sorgho préparée le jour même et encore chaude. Vomissements abondants. Le malade peut rentrer chez lui.

Les quatre jours suivants, faire cuire des feuilles d'*umuzibaziba* (*Mitragyne macrophylla*). Recouvrir la tête du patient pour inhalation. Apporter le pot encore bouillant et bien couvert. Trouer brusquement le couvercle, le jet de vapeur l'atteint à la figure et le fait tomber presque en syncope ; il transpire abondamment. Le cinquième jour, on verse un peu de ce liquide dans les narines.

### HYGROMA

Le porteur d'un hygroma ou *umukerevi* croit qu'il va guérir en allant s'agenouiller dans les cendres d'un feu allumé par un inconnu. *Gukera*, dont le nom de cette tumeur est composé, pourrait se traduire par scinder et *ivi* par genou.

### IMPUISSANCE

En cas d'anaphrodisie chez l'homme, procéder comme suit.

1) Porter sur le ventre un pénis de chat doré ou *imbaka* (*Profelis aurata*), monté sur une ficelle de tendons de taureau abattu. Mais ce chat sauvage est relativement rare, on ne le trouve que dans la grande forêt.

2) Égorger un bouc tout noir dénommé pour sa couleur *umwirirashyiga* (de *kwurira* : grimper et *ishyiga* : pierre du foyer). En manger seul un peu de tous les abats chaque jour. Avaler un morceau du pénis, le restant devant être porté au cou comme amulette, tandis que les testicules desséchés seront portés sur le ventre.

Chose étrange, c'est à la mère qu'incombe le soin d'enfiler ces organes et ce, à l'aide de la pointe d'une faucille démanchée appartenant au père. La ficelle doit

provenir d'aponévroses ou de tendons d'une vache crevée en vélant ou des suites d'une rétention placentaire.

C'est le père qui se charge d'attacher ces amulettes à son fils. A son défaut, ce sera un frère marié du malade ou son oncle paternel.

Ces opérations se font la nuit et strictement à huis clos, car il se pourrait qu'un ennemi ramasse ne fût-ce qu'un petit os du bouc avec l'intention de le mettre dans la nourriture de l'intéressé le jour où il prendra femme, pour qu'il redevienne impuissant comme avant.

### INTERTRIGO

Laver les lésions au jus de *Cucumis sp.* = *umushishiro* allongé d'eau tiède. Écraser un épi de sorgho vert avec de l'eau, en mâchonner un morceau et le cracher sur l'intertrigo.

### INTESTINS (voir ABATS)

### KYSTE SYNOVIAL

Faire quelques petites incisions autour de la tumeur ; compter cent grains de sorgho, cent grains d'éleusine, cent petits cailloux, les frotter de sang. Envelopper le tout dans un petit sac en tissu libérien et porter au cou.

### LÈPRE

Cette maladie, qui revêt des formes diverses, est parfois confondue avec certaines affections cutanées. On l'appelle *ibibembe* ; les macules sont dénommées *amabara*. Lorsque les tumeurs dermiques apparaissent, on dit que la lèpre a poussé des verrues *gusununa*.

Les Ruandais ont une vive répulsion pour les maladies contagieuses, surtout pour la lèpre. Afin d'atténuer l'aversion que lui témoignent ses congénères et pour ne pas exacerber la maladie, le lépreux dira qu'il est atteint d'une maladie de peau due à un sort = *amahumane*.

La lèpre, dit-on, est contagieuse, d'où nécessité de mettre le malade dans l'isolement = *gutanga akâto*, sans que toutefois il soit tout à fait séparé de la communauté. Elle est héréditaire dans la forme dite *akazu*. Enfin, la contamination est encore possible, et ce, de mystérieuse façon.

1) Qu'un homme vienne à perdre un de ses parents ou la femme qui lui a donné des enfants, il doit observer la continence la plus complète jusqu'au moment où une cérémonie purificatrice marquera la fin du deuil ; celui-ci peut durer deux mois. Une femme pratique les mêmes règles.

Si les relations sexuelles légitimes sont suspendues, on conçoit que l'adultère soit sérieusement interdit. Quiconque aura transgressé cette loi contractera la lèpre, On entend dire parfois que tel est devenu lépreux parce qu'il a « consommé son père à l'état frais », c'est-à-dire avant que le cadavre soit entré en putréfaction. C'est là une allusion très nette à l'inobservance de la coutume susdite.

Si l'un des conjoints a commis le « grand péché », qu'il le confesse donc avant de participer avec sa famille au rite de la baratte, cérémonie purificatrice appelée *ukweza* ou blanchiment, qui a lieu pour la levée du deuil. Il sera aussitôt mis à part et il en résultera un divorce définitif, mais il pourra toutefois consulter un purificateur *umuhanyi* qui lui procurera des drogues efficaces pour lui éviter ce divorce. Ce dernier point est cependant loin d'être admis par tous.

Si le fautif est célibataire, on dit qu'il s'est « blanchi » lui-même : *aba yeze* ; dorénavant il ne pourra plus participer en famille au rite de la levée du deuil, ni plus tard en compagnie de son éventuelle progéniture.

Voici ce qu'on dit encore. Celui qui a fauté fait bien de ne pas tarder à l'avouer à tous les membres de sa

famille, car on commence aussitôt les cérémonies de purification collective et le danger est atténué !

2) Il est de nombreux cas où la contamination ne peut être arrêtée, assure-t-on. Les jeunes gardiens de bétail, à peine vêtus, se rencontrent souvent dans ce pays d'élevage. Garçons et filles surveillent les troupeaux d'aumailles, de moutons ou de chèvres ; ils jouissent d'une grande liberté. C'est l'école où ils acquièrent beaucoup de connaissances de la nature et d'autres aussi, ajoute-t-on, moins recommandables. Ils aiment jouer ensemble, construisant des semblants de huttes, etc. Leurs jeux deviennent parfois plus vifs ; enfin, rien ne leur est défendu entre eux. Mais que l'une de ces petites huttes ou *akazu* vienne à flamber, elle représente alors, pour les gens mariés, un danger sérieux !

Celui qui s'aviserait d'en saisir une braise pour allumer sa pipe, et qui ne tiendrait pas son conjoint à distance pendant trois jours, contracterait la lèpre dite *akazu*, capable d'anéantir toute une maisonnée, comme son nom l'indique. Dans ce cas, la maladie est non seulement contagieuse, mais héréditaire.

3) La contamination peut encore se produire, d'après certains indigènes, lorsque l'on a employé, comme bois de chauffage, une perche mortuaire *umuhezayo*. Amulette précieuse contre la maladie du pian (elle est censée la faire disparaître : *guheza*), la perche qui a servi au transport d'un mort peut provoquer par ailleurs des macules qui sont, dit-on, très apparentes, très rougeâtres, à cause de ce feu impur.

4) L'inobservance des règles ou la violation des interdictions relatives à la chute de la foudre — on sait que celle-ci est personnifiée — peuvent aussi être à l'origine du mal.



TRAITEMENT. L'isolement se pratique lorsque la maladie a déjà fait de grands ravages. On construit généralement dans l'arrière-cour une humble hutte où le lépreux se tient avec ses objets personnels. On le visite souvent, mais en évitant de s'asseoir chez lui. Les manifestations de politesse et d'affection sont forcées. Au reste, outre l'isolement, on lui réserve une source, tant il est redouté. Les relations sexuelles lui sont évidemment défendues.

Les spécialistes de cette grave affection sont plutôt rares. Nous en avons cependant découvert une, car c'est d'une femme qu'il s'agit, la nommée KARUYONGA, fille de RUKWAKWA, de la colline Tare dans le Busanza.

1) Prendre des feuilles de la plante *ikizimyamuriro* ou celle qui éteint le feu. Les faire sécher au-dessus de l'âtre sur clayonnage. Les froisser, les écraser finement à l'aide de la pierre à simples *intosho*. La poudre est grillée, carbonisée sur tesson de marmite posé sur le feu.

Aux endroits malades, faire quelques scarifications avec l'ongle du petit doigt ; recouvrir les incisions de poudre.

2) Remède à base de plantes fraîches, triturées, écrasées. Le jus est allongé d'eau ; on en boit dans la journée. Plantes employées : *ngingwijana*, *umuharakûko*, *umugombe*, *umuyobora*, *umutanga*, *ishyoza*, *umukuzanyana*, *gisayura*, *umuhengeri*, *ikirôgora*, *bugangabukari*, *umumara*.

3) Faire sécher des plantes d'*umusôrôro* ; pulvériser et mélanger intimement à de l'argile ; laisser durcir au soleil. Un jour sur deux, on en prélève une parcelle qu'on délaye dans de l'eau jusqu'à formation d'une crème dont on badigeonne les macules. Pour éviter les tiraillements douloureux, recouvrir de beurre.

4) Aspirer par le nez une prise de poudre de pelures de racines desséchées et moulues de l'arbre *umusengese*

(*Myrica salicifolia*). La plante *umukiryi*, écrasée et pilée, sert à fomentier.

Si la lèpre présente des lépromes, nous a-t-elle dit, la guérison est plus difficile à obtenir.

Quelle est la valeur de cette médication ? D'après les indigènes, cette femme passe pour réussir beaucoup de cures. Plusieurs de ses anciens clients nous ont été amenés montrant des cicatrices, mais sans qu'il soit possible d'affirmer que les plaies aient été vraiment dues à la lèpre. Ajoutons que les plantes sont bien connues et employées dans d'autres cas. Et nous connaissons, d'autre part, le caractère capricieux de la maladie.

\* \* \*

Le lépreux finit par mourir misérablement. Autrefois, on se contentait de ficeler le cadavre dans une natte et de le jeter au loin dans la brousse ou au marais. Il n'avait pas droit à une sépulture. Les grottes servaient aussi de cachettes, afin de soustraire ses restes aux prélèvements des envoûteurs et empoisonneurs publics.

La hutte et tous les objets contaminés sont aspergés d'eau lustrale par le purificateur. Ils peuvent être brûlés, si toutefois il n'y a pas de voisins proches, car on prétend que la fumée peut transporter les germes morbifiques, tels ceux de la lèpre et du charbon ; alors, on se contente de tout abandonner à l'action des termites et du temps.

Mais ses descendants, auxquels le lépreux reste mystérieusement attaché après sa mort, n'en sont pas moins inquiets. Si, de son vivant, il se sentait considéré comme fardeau importun, condamné à mourir dans la plus effroyable misère physique et morale, il se laissait parfois aller à prononcer à l'adresse de ses proches de redoutables paroles :

*Umunsi napfuye, nzahagama,*

Le jour de ma mort, je resterai en  
« suspens ».

*Sinzagéra i Kuzimu,* Je n'atteindrai pas le séjour des  
morts,  
*Kandi muzambagira imbwa !* Et vous me sacrifierez un chien !

Ces mots font prévoir le pire, car on croit qu'un esprit de trépassé ou *umuzimu*, provenant d'un être aussi courroucé ne pourra que susciter des malheurs sans fin, malgré le fait qu'on lui aura sacrifié tout le bétail ! Ainsi, les épouses pourront être atteintes de folie, les enfants de plaies inguérissables, le bétail frappé de stérilité, etc. On raconte que les fils sont sujets à de longs évanouissements aussi subits qu'inexplicables. Enfin, on se croit tenu d'appeler les devins qui peuvent interpréter ces faits. Le plus souvent, ceux-ci déclarent que ces manifestations sont celles d'un dieu d'amertume, d'un *umuzimu* en colère « qui a claqué des doigts » = *yakoze agatoki ku kandi*, signe de mécontentement menaçant, comme dans la vie ordinaire. Par conséquent, on devra offrir un sacrifice pour l'apaiser ; cette offrande spéciale se dit *iyagasi*.

Et ainsi, de misérable créature dont on n'osait s'approcher qu'avec répugnance de son vivant, voilà maintenant le lépreux mis au rang des dieux-ancêtres au même titre que les autres trépassés de la famille. On sait que ceux-ci aiment qu'on s'occupe d'eux, qu'il faut ménager leur susceptibilité pour éviter qu'ils se rappellent au bon souvenir des vivants. Pourtant, s'ils savent surtout se venger, ils peuvent protéger et favoriser. On les prie, mais sans s'adresser à eux comme le feraient de misérables créatures pécheresses devant un être transcendant. On les croit revêtus d'attributs divins, tout en ayant conservé leur nature humaine, avec sensiblement les mêmes besoins, sans aucune supériorité morale. On leur présente des offrandes appropriées sachant que dans l'Au-delà = *i kuzimu*, ils vivent dans l'abondance et ne manquent de rien. Leur pouvoir est limité à leur propre famille, qu'ils peuvent cependant atteindre au loin.

On se procure un taurillon pour se rendre à l'endroit choisi où on va édifier une modeste hutte *indaro* et la consacrer au lépreux défunt, sur un mamelon, éloigné de la colline. Toute la famille s'y rend, les uns conduisant la bête, les autres portant la calebasse de bière munie d'un chalumeau et quelques boulettes de farine de sorgho.

La hutte est construite au moyen de roseaux creux *imiseke* (du verbe *guseka* : rire). Les spécialistes de la magie au Ruanda reconnaissent à cette espèce de roseau une vertu hilarante et réjouissante, telle la racine noire de la scorsonère qui était réputée, chez nous au XVI<sup>e</sup> siècle, capable de chasser les noirs chagrins et les tristesses incurables. Par sympathie, le dieu sera mis en de bienveillantes dispositions. On couvre le toit avec des plantes de *Cassia imichyuro*, attendu que l'on est désireux de le *guchyura*, = de le faire rentrer au logis de son plein gré, lui qu'on a tant tenu à l'écart...

La calebasse est déposée à l'intérieur et un feu est allumé tout à côté à l'extérieur, sur lequel on dépose un petit pot contenant de l'eau. La bête est sacrifiée, dépecée. Une portion de viande est mise à bouillir dans le pot, le restant est embroché et grillé. Ces différentes opérations terminées, la viande est étalée dans la hutte sur des feuilles d'une plante grasse *ireke* (de *kureka* : laisser, sous-entendu : en paix), afin que les difficultés cessent = *kugira ngo amahane azareke*. Des boulettes de pain s'ajoutent aux morceaux bouillis et grillés ; voilà, pense-t-on, de quoi satisfaire les plus difficiles.

A quelques pas de là, par-ci, par-là, de petits cercles sont tracés sur le sol ; on y dépose de menus morceaux destinés aux mânes éventuels rôdant dans les environs.

Les parents les plus proches du défunt, ses fils notamment, « informent » le dieu de leurs intentions de lui être agréables, les voix se font persuasives et émouvantes pour prononcer la prière suivante :

*Dore inkha tuguhaye !*

*Inabi twakugiriye itwiraho !*

*Ubve mu bana,*

*Boye kurwara !*

*Ingo zachu zivemw umuyaga !*

*Udutsindire ibyago !*

Vois la vache que nous t'offrons !

Que le mal que nous t'avons fait ne nous soit pas imputé !

Quitte nos enfants,

Afin qu'ils ne soient pas malades !

Que nos habitations ne soient plus battues des vents !

Que tu nous preserves des malheurs !

La viande, le pot et le couteau qui a servi à découper resteront sur place ; les oiseaux de proie ou les rats viendront se régaler, mais le dieu regardera comme un témoignage d'amour de la part des siens le fait qu'ils se sont réellement privés pour lui, car ils se sont imposé de ne pas manger cette viande, eux qui en sont d'habitude si friands. C'est là ce qui se passe le plus fréquemment.

Il y a une raison de préférer griller la viande plutôt que de la cuire entièrement à l'eau ; on dit que le fumet en est particulièrement apprécié des dieux. Reste à expliquer pourquoi on a cru bon d'édifier la hutte au loin, alors qu'on sait que les esprits des trépassés aiment hanter les lieux où ils ont vécu : c'est que le fumet trop proche pourrait être décelé par les mânes des autres disparus, lesquels errent dans l'habitation ; ils en concevraient une grande jalousie, attendu qu'ils n'ont pas été conviés au festin. En outre, le premier bénéficiaire n'ayant nulle envie de partager avec eux, en garderait, on n'en doute point, quelque rancune préjudiciable aux participants.

Ajoutons encore que, la paix étant ramenée parmi tous les esprits, rien n'empêche de répéter l'offrande qui sera cette fois dédiée à tous les morts de la famille, le récent et les autres.

### LUMBAGO

Plusieurs initiés de la secte des *Imandwa* interviennent pour la guérison du malade.



D'abord MUGASA, le fanfaron, tranche un plant d'*uruheza*, « celle qui termine », d'un seul coup d'épée en disant :

*Ndi Nyamutabataba,*

Je suis le destructeur,

*Ndi Nyamutengera imisozi*

Je suis celui qui fait s'écrouler les collines.

*Nka Makombe !*

Tel un Hercule !

RYANGOMBE, incarnant le héros de ce nom, taille la tige d'*uruheza* et la perce d'un trou ; il y passe une branchette de *bugangabukari*.

NYABIRUNGU agite ses grelots suivant son habitude et pousse des cris de joie sans arrêt :

He, he, he, he, he.....

BINEGO, le cerbère, passe une corde de tendons dans le trou de l'amulette et la place au dos du souffrant. Ventouser. Déféquer au carrefour.

#### MALARIA (voir PALUDISME)

#### MATERNITÉ (CONCEPTIONS INDIGÈNES SUR LA)

Être épousée pour mettre des enfants au monde, voilà le rêve de chaque jeune fille du Ruanda. Elle s'y prépare par l'observance de rites *ad matrimonium* sous la conduite de sa mère et de ses aînées.

La stérilité étant une cause légitime de divorce, l'épouse mettra tout en œuvre pour remédier à son malheur en recourant aux méthodes des spécialistes de la magie de la conception. Enceinte, elle prendra de nombreuses précautions et se soumettra, ainsi que son époux, à diverses obligations et interdictions spéciales en prévision de la naissance.

La crédulité populaire veut que le ventre « imite » ; la loi de concordance qui est à la base de la magie du pays agit ici puissamment. Donnons-en quelques exemples.

La femme enceinte ne peut manger de mets chauds

pour éviter à son enfant des cicatrices de brûlures. Pour la même raison, elle ne peut regarder une hutte qui flambe.

Le jus *urugombyi* que l'on extrait du pied de la tige ligneuse d'un plant de sorgho est presque aussi apprécié que le suc de la canne à sucre. Elle ne peut en goûter, car l'enfant naîtrait ligné.

Le jour, il lui est permis de sucer un gâteau de miel ; défense lui est faite de le faire la nuit : son ventre aurait l'activité d'une ruche. Notons que la récolte du miel ne se fait que la nuit.

Étant couchée sur le dos ou sur le côté, si elle veut changer de position, elle doit d'abord s'asseoir, sinon gare aux circulaires du cordon ombilical.

En récoltant des courges, elle ne les mettra pas contre son ventre pendant le transport : le fœtus aurait une tête énorme.

Elle ne regarde pas traîner sur le sol une pirogue que l'on conduit au lac ou à la rivière, de crainte de dolicho-céphalie. Et si le mari est pêcheur et que sa pirogue est fendue, il lui incombe de remettre un éclat de son embarcation à son épouse ; elle le portera au cou pour éviter un bec de lièvre à son enfant.

Elle ne parle jamais de l'enfant à naître ; elle ne prépare rien pour sa venue et ne pense pas à son nom, car on ne sait pas ce qui peut arriver et, en cas d'accident, les moqueries ne manqueraient pas de l'assaillir.

La future mère aime porter un objet de provenance européenne, comme par exemple un bouton blanc ou une douille de cartouche, pour ne pas avoir la honte de mettre au monde un enfant albinos.

Elle ne peut passer par l'ouverture basse pratiquée dans la palissade circulaire qui sépare la cour principale des communs, de crainte encore des circulaires du cordon.

Quand la grossesse est avancée, la femme se garnit d'amulettes de la maternité ; elle peut se les procurer

chez une vieille praticienne veuve. Toutefois, si en arrivant chez cette dernière, elle fait la rencontre d'une autre veuve ou d'un veuf, elle fera demi-tour et se représentera plus tard. L'idée de mort ne doit pas affaiblir la valeur des amulettes.

Elle ne peut rire d'un chat, d'une souris, d'un serpent. Si elle tuait un serpent, l'enfant sortirait la langue à la façon du reptile. Défense identique pour la phasme *urutambara*, l'enfant serait semblable à cet insecte, aussi desséché que lui. En somme, elle ne peut se moquer de tout ce qui est difforme, monstrueux, anormal, l'enfant naîtrait difforme comme l'objet considéré.

Une future mère rendant visite à une accouchée se fera indiquer l'endroit où s'est produit l'événement. Elle se gardera bien d'en approcher, car elle ne tarderait pas à éprouver des difficultés, accouchement prématuré ou l'une ou l'autre dystocie.

Les Ruandais ont l'habitude de replier leurs morts ; celle qui le ferait aurait un nouveau-né avec les membres recroquevillés et susceptible de conserver cette attitude.

Pour éviter de fâcheux céphalématomes à son enfant, la femme ne regardera pas une tombe ouverte et ne s'approchera pas davantage d'une tombe recouverte.

Si, par inadvertance, elle ou son mari regardent un chien pendu, que son mari se hâte de lui apporter un éclat de la perche qui maintient l'animal ; elle le portera au cou pour éviter un malheur.

Pendre un chien pour s'en défaire peut sembler étrange aux gens non avertis ; c'est que, sinon, le tueur serait obligé d'enterrer le cadavre et il y perdrait la vie. Les habitants quittent leurs travaux des champs jusqu'au lendemain, dès qu'ils apprennent qu'un chien a été pendu sur leur colline.

Chez les paysans *abahutu* surtout, on fabrique de la bière de sorgho qui s'obtient en faisant d'abord tremper les grains deux nuits au germe. Pour cela, on lie les

épis en gerbes appelées *umunyaga*. Ces gerbes ne peuvent être portées par une femme enceinte, laquelle de par son fardeau est aussi appelée *umunyaga*. Une gerbe ne peut en porter une autre, dit-on.

Si, pour goûter de la bière, la femme s'approche d'une cruche munie d'un chalumeau à cet effet, elle aura soin d'enlever complètement le couvercle. Celui-ci consiste en un limbe de feuille de bananier. Une distraction de la part du buveur est possible et voilà la feuille transpercée, le chalumeau bouché. D'office, les narines du fœtus seront également obstruées.

En effet, le terme *umuheha* signifie aussi bien chalumeau que narine. L'enfant naîtra, hélas, enchifrené. La guérison de ce mal peut être obtenue en allant à la rencontre d'un quelconque porteur de bière et en rapportant à la maison un morceau du couvercle du pot. Cette corvée incombe à la mère qui s'en va portant l'enfant sur le dos.

Une femme enceinte dont le mari se voit dans l'obligation de recouvrir sa demeure de chaume, ne manquera pas de lui rappeler qu'il doit porter sur le dos à la façon des mères, un objet simulant un nourrisson. L'homme prend un bout de chaume de sorgho, il le place le long de la colonne vertébrale et le fait tenir à l'aide d'une ficelle qui, passant sous le bras, est nouée devant.

Le sorgho étant, par excellence, le symbole de la fécondité, il n'est pas indiqué de le remplacer par autre chose. Le mari gardera l'enfant postiché au dos tant que durera le recouvrement de la hutte.

Si cette précaution était omise, l'accouchement serait très laborieux et durerait plusieurs jours. Dans ce cas, comment remédier à la situation ? Si le mari est présent, il devra grimper prestement au faite du toit et enlever une poignée de chaume autour de la pointe terminale.

Quand le mari pince un voleur, il se gardera de le ligoter lui-même, car sa femme serait aussitôt « liée »

et ne pourrait être « délivrée ». C'est un voisin complaisant qui se chargera de l'indésirable jusqu'à sa remise à la justice. Toutefois, le droit de vengeance ne sera pas exercé sur ce voisin en cas de mort du prisonnier.

S'il doit procéder à un enterrement, le père portera au dos l'enfant postiche comme dit plus haut, sinon il serait censé enterrer la grossesse de sa femme.

D'autre part, s'il passait par-dessus sa femme, il emporterait avec lui les malaises inhérents à son état.

Pour épargner à l'enfant les maladies dites des ascendants = *indwara z'abakuru*, en l'occurrence le pian et la syphilis, toute femme enceinte est tenue d'absorber quotidiennement des médecines à base d'argile et de simples appelées *inkuri*. Cette pratique n'a pas été modifiée par l'introduction de la civilisation. Tout au plus, voit-on venir au dispensaire l'une ou l'autre femme solliciter un dépuratif en guise de préventif du genre.

Pour éviter l'enduit sébacé au nouveau-né, chose considérée comme le résultat d'un manque de propreté de la mère, il est bon de supprimer les mets préparés au beurre. Notons que les Ruandais ne consomment pas le beurre frais, ils le laissent rancir.

Chaque soir, pour éviter l'inconvénient précité, elle doit se laver le ventre à l'eau chaude. Les Noirs sont d'habitude malpropres et font très peu usage d'eau, mais ici ce nettoyage externe est complété par d'autres pratiques indispensables et qui comprennent trois procédés.

1) Prises sèches de tabac de Busuku froissé. Or, *isuku* dont ce nom est composé, veut dire : ordre, propreté. Ces prises sont capables de nettoyer la tête et de purifier la femme intérieurement. Elles provoquent une expectoration abondante et débarrassent de l'âcreté, mauvais goût = *imbishya*, dans la bouche et dans la gorge.

2) Prises humides de tabac de *Rujoka* puriné. Prendre trois ou quatre poignées de tabac, les faire macérer



dans une corne ou un sabot de vache avec de l'urine de taurillon émise la veille. Réduire à l'aide d'un roseau propre. Verser dans la paume de la main et remplir successivement les narines. Aspirer longuement pour faire pénétrer dans la tête et à l'intérieur, en guise de dépuratif.

3) Lavements au jus de tabac ou de plantes laxatives. Bien laver unealebasse avec des pierrailles ou du sable pour enlever les impuretés. Percer un trou rond du diamètre du doigt sur le côté.

Dans un petit pot en céramique, faire tremper une grosse poignée de tabac appelé *irirehe* parce qu'on l'a laissé sécher enveloppé de paille pour en augmenter l'arôme ; ou de tabac sec *irikekano*. Cuire légèrement, laisser tiédir. Pour la facilité, transvaser le jus dans une écuelle, puis faire couler dans laalebasse dont le goulot est adapté à l'anus. Relâcher le doigt qui obturait l'ouverture latérale, fermer, ouvrir et ainsi de suite.

Le tabac peut être remplacé par la *Cassia didymobotrya* ou *umubagabaga* en ajoutant du jus de *Coleus aromaticus* ou *umuravumba*.

Tous ces nettoyages sont quotidiens.

Les mouvements du foetus sont considérés comme étant l'expression de la faim ou de la soif chez celui-ci. Comme son appétit est minime, il faut que la mère soit prudente, qu'elle fasse des repas parcimonieux mais répétés, pour nourrir son enfant sans l'étouffer. Les mêmes précautions sont à prendre pour les boissons.

Une femme enceinte ne peut construire le foyer domestique qui se compose de trois pierres étroites ou de trois blocs de termitière spéciale appelée *igisindu*, blocs d'alvéoles très durs et de couleur noire. Ce foyer est considéré comme immuable ; il y a donc là danger pour la femme de ne pas voir son accouchement avancer. Aussi, en cas d'accouchement laborieux, s'empresse-t-elle de l'arracher et d'en jeter les pierres au loin.

Les bananiers et les gros *Pennisetum* plantés en bordure des champs pour retenir les terres et comme matériel de construction présentent les mêmes caractères d'immuabilité ; aussi, la femme n'en plantera-t-elle jamais en état de grossesse.

Une primipare ne peut planter de tabac. Le tabac, dit-on, s'enfuit en fumée et ne remplit pas les greniers. A ce point de vue, il est préférable qu'il ne puisse l'influencer.

Notons en passant que pour les mêmes raisons les indigènes qui s'installent sur les collines ne planteront jamais de tabac la première année. De préférence, ils cultiveront des plantes importantes, à savoir, sorgho, éléusine, courges, *Gynandropsis pentaphylla*. Naturellement, on établira par la suite des plantations diverses, maïs, patates douces, haricots, etc. et tabac, mais pas avant que les greniers aient été une fois remplis.

Une primipare prend également soin de ne pas laisser traîner la petite couronne de paille qu'elle emploie pour porter les fardeaux sur la tête. Un malintentionné pourrait s'en servir pour quelque acte de sorcellerie, « nouer » sa grossesse et lui créer de l'embarras lors de l'accouchement, lequel, s'il s'effectue normalement, sera en tout cas d'un enfant mort-né.

Une future mère ne peut s'occuper de fixer les liens ou *imbarivo* qui retiennent roseaux et bois formant la paroi intérieure de la hutte ronde ; elle serait « attachée » à cette maison, ses couches se prolongeraient indéfiniment tout comme ces liens courent le long de la paroi. Le mari aurait alors l'ennui de démolir.

Au Ruanda, les chèvres sont souvent retenues aux bords des sentiers par des cordes assez longues pour leur permettre de brouter à leur aise. Si la laisse serpente sur le passage, la femme ne s'y engagera pas, le fœtus serait illico étranglé par le cordon ombilical.

Lors de la fabrication de la bière de bananes, on mélangue de la levée du dentil.

ge les fruits pelés à de fines herbes, on presse, on tord. La femme ne peut goûter au jus tant qu'il est contenu dans l'auge servant au brassage ; son enfant naîtrait avec une tête horrible, sorte d'hydrocéphale.

Mais, lorsque NYAMABUMBA, la mouche-maçonne, vient construire son nid aux nombreuses alvéoles dans la demeure, c'est là un présage de fécondité et de bonheur = *imusurira neza*.

Une femme enceinte qui perd un enfant est une sorte de coupable ; elle doit suivre certaines prescriptions pour pouvoir reprendre sa place dans la communauté, à savoir :

1) Absorber le breuvage magique *isubyo* administré par le magicien purificateur *umuhanyi*. Son mari doit en boire également. Inutile de faire le rite habituel *ukumar'ishyano* comme prescrit à la fin d'un deuil ordinaire. On sait que ce rite consiste en une ébauche de rapprochement sexuel.

Si le mari est absent, il boira le remède à son retour. Avec le jus de la plante *bushya* ou nouveauté, il se lavera la tête en formulant :

*Akanapfu tukagize busha.*

L'enfant trépassé (1), nous l'avons fait nouveau.

C'est là un jeu de mots. En prononçant *bushya*, il pense « *busa* » qui veut dire néant. Ainsi, la contamination de la mort sera réduite à rien.

Par ailleurs, certains purificateurs sont plus difficiles et exigent que la femme exécute le rite *ikinetenete*. Décrivons-le.

D'un plant de *Kalanchoe biniensis* ou *ireke*, prélever un bout de tige d'environ dix centimètres. Aux deux tiers, faire une incision circulaire. Du petit côté,

(1) *Akanapfu* signifie en réalité la période de deuil imposée par la coutume au décès d'un enfant.

battre l'écorce qui se détache, la tirer. On obtient ainsi un tuyau qui est la partie femelle, l'autre représentant le sexe mâle.

Homme et femme placent entre leurs jambes la partie en rapport avec leur sexe. Le praticien leur fait boire la drogue et en verse une partie sur leur tête. Le jus coule sur la poitrine et l'objet. Celui-ci sera emporté à la croisée des chemins où le premier passant emportera la contamination.

Voici comment faire la récolte des plantes entrant dans la composition de la drogue magique *isubyo*.

A l'aide d'un instrument à déraciner les simples, mettre à nu les racines du *Clerodendron* = *umukuzanyana* et de l'*Asclepias* = *mukuru*.

Amener :

- 1) Une vache *isugi* qui allaite un veau mâle ;
- 2) Une brebis *isugi* qui allaite un jeune bélier.

Souvenons-nous que le terme *isugi* désigne une personne, un animal ou un objet indemmes de mort ou de détérioration.

Sous les racines à peu près déterrées, passer une longe ; lier un bout à la patte du veau, l'autre bout à la patte du bélier. Frapper les bêtes. Dans un mouvement de recul, elles arrachent la plante. L'éradication doit être complète.

Une femme enceinte qui devient veuve peut être traitée différemment.

- 1) Si l'accouchement a lieu avant la fin de la période marginale de deuil qui dure deux lunes pour un mari et qu'elle met un garçon au monde, elle est purifiée d'office = *yaba yeze*.

- 2) Si c'est une fille ou si la grossesse est peu avancée, ces deux cas ne la dispensent en rien des cérémonies compliquées de la levée du deuil.

La femme enceinte se pare de précieux talismans appelés *ibihoko* (du verbe *guhoka* : porter) ; ils joueront le rôle de protecteur de l'enfant dans le sein de sa mère et empêcheront les fausses couches.

Une ficelle seule d'une pièce fait le tour du cou, descend jusqu'à la ceinture et encercle le ventre. Au nœud derrière le dos sont fixés une série de bâtonnets entre lesquels sont insérés : une petite coquille blanche de *Cyprea* ; un noyau dur de fruit de bananier sauvage *Musa ensete* ; une lanière de livrée de léopard dont le Mwami, père du peuple du Ruanda, fait sa couche ; une lanière de peau de mouton, animal surnommé « enfant de Dieu » ; une lanière de peau de loutre *inzibyi* pour épargner les plaies fistulaires *inzibyi* à l'enfant ; une perle rouge, couleur du sang ; un morceau de chalumeau qui a servi à boire de l'hydromel, boisson des princes, signe de richesse ; une section de tige de *Pennisetum* = *ikibingo*, gros roseau qui fait facilement souche autour des champs ; un morceau de tige de la plante « adoucissante » *ishyoza* ; une baie lisse de solanée *umurembe* (du verbe *kurembe* : être à bout de forces), pour que la femme ne soit pas exténuée après son accouchement ; des pièces de monnaies européennes, un bouton blanc pour éviter de mettre un enfant albinos au monde, ce qui serait une honte.

Enfin, ajouter de menus morceaux de tige d'*umutanga*, par analogie avec *intanga* signifiant semence génératrice.

Un jeune garçon indemne de la maladie du pian et qui a encore ses parents va couper une branchette du *Ficus* protecteur *umutaba* et l'effeuille au-dessus d'un van qui n'a pas encore servi. Ces feuilles sont enveloppées dans un morceau de tissu libérien du même *Ficus*. Si possible, ajouter encore une corne de céphalophe des plaines *ingeragere* parce que cet animal est alerte et plein de vie, et le verbe *kugeragera* dont son nom est



composé est l'intensif de *kugera*, être atteint, être au terme.

Deux chaises sont rapprochées. La femme et le garçon prennent place. C'est ce dernier qui placera le talisman au dos de sa voisine.

La femme qui a eu plusieurs enfants peut diminuer au fur et à mesure le nombre des *ibiheko* et les porter au bras ou à la cheville selon son goût.

Si leur protection s'est montrée inefficace, elle les rejettera. Au contraire, si elle a pu mener à terme de nombreuses grossesses, elle ne les abandonnera que pour les placer au dos de son dernier-né. Une femme qui a dépassé l'âge critique les confiera à sa belle-fille qui habite le même enclos qu'elle.

Ajoutons que pour augmenter sa bonne influence, la ficelle est d'abord exposée au dehors afin que la bergeronnette familière vienne passer par-dessus.

Mais ne croyez pas que toutes ces explications soient connues des indigènes ; la plupart les ignorent. En général, ils se contentent d'employer leurs talismans et amulettes parce qu'ils l'ont vu faire ainsi par d'autres. Il leur suffit de croire à leur efficacité. Mais les chroniqueurs, eux, peuvent souvent donner le sens de chaque chose.

La ficelle est préparée suivant la façon habituelle. Prendre des fibres d'aponévroses séchées provenant d'un bœuf égorgé et non mort de maladie. Le préparateur pose deux petits paquets de fibres sur sa cuisse et, avec le plat de la main, il les fait rouler l'un sur l'autre, les tordant ensemble, les unissant, les entrelaçant. Puis il ajoute de nouveaux bouts et fabrique ainsi une ficelle aussi longue et aussi forte qu'il le désire.

Dès les premières douleurs de l'enfantement, la parturiente enlève ses *ibiheko* et les dépose avec un peu d'eau sur un siège : l'enfant peut alors naître.

### Naissance.

Le travail a commencé. Les douleurs se faisant sentir davantage du côté droit font présumer que ce sera un garçon.

Les parents accomplissent les rites religieux. Ils se livrent aux mystères du culte de la secte secrète des *Imandwa* que préside l'hierophante RYANGOMBE assisté de ses acolytes ; les esprits supérieurs sont invoqués.

Les oracles sont également consultés ; on prie les mânes de s'éloigner ; on leur promet le sacrifice d'un taurillon. Pour leur faire prendre patience, des présents leur sont faits sous forme d'offrandes symboliques déposées dans de petites huttes à esprits.

La place choisie pour l'accouchement est dans la demeure de la femme enceinte, entre le foyer et l'alcôve. On l'appelle ordinairement *ikirambi* ; c'est le coin de prédilection du père et de la mère, c'est là qu'on se réunit pour la veillée. En cette circonstance, c'est « *mu Rweya* » qu'on l'appellera, comme le nom de l'endroit où, d'après la tradition, les premiers *Abatutsi* tombant du ciel empyrée vinrent choir, amenant avec eux un couple de bovins et d'ovins, etc., là-bas, du côté du soleil levant.

La parturiente est à genoux ou accroupie sur la terre nue. Sa belle-mère fait chauffer de l'eau, elle y trempe les mains, presse les côtes en partant du dos vers le bas.

La première assistante croise les mains derrière la patiente qui la saisit au cou et s'y cramponne fermement lors des poussées. Une deuxième lui pose les mains au bas de la région lombaire et appuie fortement pour l'empêcher de reculer.

Dès qu'elle pousse, une troisième lui met la main sur la bouche, voire sur le nez pour retenir le souffle, car on croit que c'est le souffle de la femme qui chasse l'enfant dehors.

Parfois la praticienne fait subir des manipulations pénibles à sa cliente qui reste toute pantelante après un tel traitement, sans qu'elle puisse d'ailleurs extérioriser ses souffrances par des cris, car elle ferait la honte de son mari.

Quand l'accouchement traîne, on rappelle le père, alors qu'on avait tout fait pour l'éloigner. Derechef il quitte l'enclos pour aller cueillir des baies rouges d'une plante abortive qu'il se gardera de nommer ; il dit :

*Ngiye gushaka umusange...*

Je vais chercher celle que l'on trouve.

Il part avec la conviction qu'il trouvera l'accouchement terminé à son retour. Sinon, il attachera la ceinture de sa femme au gros orteil de son pied droit et, s'appuyant sur une lance, il fera le tour de la hutte en implorant :

*Vuka ! Vuka ! Vuka !*

Nais ! Nais ! Nais !

L'enfant est né. Aussitôt la ceinture va rejoindre l'amulette sur la chaise. Ayant participé à l'accouchement, elle aussi doit être à l'honneur.

Afin d'activer le travail, les accoucheuses ont délié leur ceinture, laissé tomber leurs vêtements. Elles ont descendu tout ce qui pendait dans la demeure, rabattu les paravents, de même l'enfant doit se décrocher de la mammelle interne où il était occupé à téter.

Pour faciliter la délivrance, couper trois poignées de la plante « qui éteint le feu » ou *ikizimyamuriro* ; les froisser, les presser entre les paumes des mains ; donner le jus à boire à la femme et lui en verser sur la tête et dans la vulve.

D'autres plantes sont aussi employées. A piler et à cuire :

*indarama* : celle qui me fera accoucher chez mes parents.

*umuhurura* : celle qui apporte le secours.

Au jus du drastique *umuhoko* et de l'« extirpatrice » *umushyigura*, ajouter du lait maternel d'une femme bienveillante et verser sur la poitrine.

Malgré toutes ces précautions, la délivrance peut encore tarder. Quelqu'un se met à courir à la fontaine du bétail après s'être muni d'un pot à lait ou d'une écuelle et d'une de ces plantes.

Il puise une unique fois dans l'abreuvoir et retourne à la maison. Chemin faisant, sans s'arrêter, il trempe les feuilles dans le récipient et les froisse.

Cette eau bénéfique est offerte à la femme qui en boit, le restant sert à l'arroser. Cette façon de faire est souvent merveilleuse, dit-on.

Lorsque la sage-femme se décide à faire l'extraction du placenta, le cas est considéré comme presque désespéré.

Pendant ce temps, il est défendu de brûler du bois fendu *imyase*, car ce terme fait penser à *urwase* ou vulve, et à « *kwas'indwi* » expression qui sous-entend le septième accouchement, nombre fatidique pouvant créer des ennuis aux parents et à l'enfant.

Lorsque, ignorant des faits, un homme se présente à la porte de la demeure, vivement de l'eau est versée sur les pieds de la patiente afin de lui éviter des souffrances indicibles.

Quand un accouchement semble durer dangereusement pour la vie de la femme, on va quérir une autre accoucheuse au savoir empirique, mais renommée pour sa pratique = *umugore w'uburyo*. Elle se charge de dépecer l'enfant *in utero*.

Les Noirs croient fréquemment que le produit de la grossesse ne peut sortir quand les membres sont placés d'une manière défectueuse. Aussi l'accoucheuse choisit-elle d'abord les articulations fémorales et humérales à sectionner. La tête ne pouvant être libérée notamment pour raison de grosseur, elle n'est, paraît-il, pas écrasée. Le pronostic est fatal.

Les déchirures du périnée sont traitées au moyen d'ablutions d'eau chaude dans laquelle on a fait tremper des feuilles de *Leonotis = igichumuchumu*. Verser le liquide sur un siège creux ; la femme s'y assied. Quand la déchirure est importante, laver à l'urine en putréfaction *isakare*.

La mère garde le nouveau-né près d'elle. Une visiteuse éventuelle pourra le tenir pendant quelques instants sur les bras, à la condition qu'elle ne soit pas menstruée à ce moment-là, l'enfant serait dans ce cas recouvert d'érythème *ibyinjire*.

Le cordon ombilical n'est sectionné qu'après la délivrance complète, ou dans les deux ou trois heures qui suivent l'accouchement si l'on suppose une rétention placentaire. Les indigènes s'imaginent que l'extrémité rentrerait précipitamment à l'intérieur et qu'il ne serait pas possible d'extraire le délivre.

Pour dérouter les mauvaises influences, le sexe de l'enfant n'est annoncé que quand tout est terminé et il ne recevra son nom qu'après la cicatrisation de la plaie ombilicale. Au septième accouchement, une précaution supplémentaire s'impose : d'un garçon on dira que c'est une fille et d'une fille que c'est un garçon.

L'accoucheuse dégage la langue et souffle dans l'oreille de l'enfant pour désobstruer le conduit auditif. A l'aide d'un éclat de roseau, elle gratte la peau et la nettoie avec de l'urine de la mère pour dissoudre l'enduit sébacé. Elle baigne les yeux avec du jus de la plante *umutagara* allongé d'eau et lui enserre le ventre dans une corde d'étoffe pour prévenir la disgrâce d'une ptôse abdominale.

Elle humecte les lèvres de l'enfant d'un peu de lait trait à l'instant d'une vache *isugi* pour qu'il soit favorisé par la fortune et qu'il conserve longtemps ses parents. Au poignet, elle lui attache une amulette, humble



ficelle de charpie : ainsi paré pour son entrée dans l'existence, sa croissance sera protégée.

Tous ces rites doivent être minutieusement observés pour ne pas exposer le nouveau-né à être muet ou à rester un avorton.

Maintenant va commencer le rite du retrait des prohibitions dont l'enfant naît entaché.

D'une section d'un gros roseau *ikibingo*, on a prélevé six ou huit lamelles d'une quinzaine de centimètres, dures et tranchantes ; elles sont toujours en nombre pair. Ce sont les *imikebyo*, tels des tranchets. Une assistante passe son doigt sous le cordon, le soulève, le touche avec chaque lamelle en même temps qu'elle parle pour la mère :

Quand je te souhaiterai de mourir d'une plaie, qu'il n'en soit rien !

Les insultes courantes sont passées en revue, c'est ce qui explique la facilité avec laquelle les mères emploient les imprécations les plus grossières pour admonester leur progéniture, car elles savent qu'elles resteront sans effet. C'est ce que signifie l'expression *ugutukura*, réversif du verbe *gutuka*, insulter.

Le père ne participe pas à cette cérémonie, car il se réserve tous ses droits, jusqu'à celui de maudire un fils ingrat et révolté contre son autorité. D'autre part, la mère ne peut maudire son enfant, mais elle peut le détester, le mépriser.

Sans ligature préalable, le cordon est tranché à trois travers de doigt de l'ombilic. L'hémorragie est arrêtée en saupoudrant la plaie de cendres. Le bout est comprimé par un lien. Pour hâter sa chute, une application de pommade au beurre mélangé de suie ou de cendres de corde de papyrus brûlée à cet effet fera l'affaire.

Le délivre est enveloppé dans une vieille natte avec un peu des quatre plantes principales du pays pour passer la nuit dans un coin de la hutte ; il sera enterré

dans l'arrière-cour. Toutefois, certains le donnent à un chien du sexe de l'enfant, mais craignent de dire que l'animal l'a mangé ; ils laissent croire que le chien l'a emporté :

*Imbwa yarandaye ingobyi...*

Le chien a enlevé le délivre...

Quant au bout séché du cordon, il sera gardé dans une corbeille en vannerie *agaseke* pour que la joie = *uguseka*, ne fasse pas défaut...

Le traitement subi par le cordon ombilical est souvent la cause de grosses hernies *ikiromba*. Un enfant qui en est porteur voit ses désirs facilement satisfaits, car on n'aime pas le contrarier. On va jusqu'à dire que cette affliction est inhérente à la famille = *ni kamere*.

Contre les tranchées que l'on suppose être le résultat d'une chute tardive du cordon, la femme boit deux gorgées de jus des plantes *umushishiro* et *umukararambwe*. Elle avale aussi, sans les mâcher, deux fèves rouges d'une espèce de haricot sauvage *igiharo*. Un enfant *isugi* lui fera une ceinture avec une liane de momordique *umwishwa*, dont on fait d'habitude les couronnes nuptiales.

En outre, pour tromper le sort, à l'endroit précis de l'accouchement, on pique au sol, à l'aide d'une aiguille, une minuscule fourmi (phéidole), en disant :

*Haribwa urushishi...*

C'est la phéidole qui souffre...

*Umugore ntaribwa...*

La femme ne souffre pas...

Ou bien, le père s'enlève un morceau de peau à la plante du pied ; il y joint des semences pointues de *Bidens* = *inyabarasanya*, une raclure d'écorce et une pelure de racine de *Ficus* = *umutabataba*. Il enveloppe le tout dans un lambeau de tissu libérien du même arbre, puis il emporte le paquet derrière la hutte. Là, il urine dessus et interpelle sa femme, ce qu'on ne peut cependant pas

faire, mais, pour détourner le mauvais sort, il feint de ne pas la connaître :

*Yewe, Nyiranaka, nturibwa?*

Eh toi, une Telle, n'as-tu pas mal ?

De l'intérieur, elle lui répond :

*Ndaribwa...*

Je souffre...

Le père ajoute :

*Oya! Haribwa Nyiranaka wo kwa  
Mihigo ya Kabego!...*

Non ! C'est une Telle de chez  
Mihigo de Kabego qui souffre !...

Il passe ensuite l'amulette à travers la paroi de la hutte et la donne à la femme.

Les semences de *Bidens pilosa* sont fines et pointues ; elles ressemblent à des semences de cerfeuil. Elles simulent des fléchettes. *Inyabarasanya* prête assonance avec *kurasanya*, lutter au tir à l'arc.

\* \* \*

La suite des couches entraîne une période de réclusion pour l'intéressée. Une couche d'herbe ou de feuilles vertes de bananier recouverte d'une natte est dressée dans l'espace compris entre l'âtre et le lit conjugal. C'est là qu'elle doit reposer jusqu'à la chute du cordon ombilical qui est le signal indiquant la fin de sa réclusion. Elle sera alors autorisée à faire sa sortie officielle avec son enfant pour lui donner un nom, et les rites par lesquels elle sera rendue à la vie normale seront accomplis.

Pour récompenser sa femme, le mari lui procurera à discrétion de la bière, du lait, des panades et surtout du bois à brûler.

Aussi longtemps qu'elle sera couchée à terre, le feu sera alimenté nuit et jour, car il est le symbole de la vie.

Le père apportera aussi la peau de mouton assouplie

qui servira de berceau, puis de hotte pour le transport de l'enfant.

Cette peau est préparée de façon que les pattes de l'animal servent de courroies. Celles de devant sont attachées autour du cou du porteur, celles de derrière autour de la taille. De cette manière, l'enfant est bien maintenu sur le dos de la mère. Il peut être entièrement caché et sortir la tête à volonté. Cette façon de porter l'enfant est très commode et le petit s'y habitue tellement que d'instinct il étend ses petites jambes à angle droit avec son corps, aussitôt qu'il se sent soulevé. La mère peut se déplacer, faire son ouvrage, et même cultiver son champ en portant son enfant sur le dos. Ainsi bercé, souvent il s'endort.

La façon d'agir du père n'a pas un caractère d'obligation dont la transgression serait sanctionnée par la coutume. C'est à ce geste que l'épouse reconnaîtra le degré d'affection que lui porte son époux. Au reste, parents, frères, sœurs, amis, tous s'y associent, car l'enfant est toujours reçu avec joie par la famille.

Notons cependant que lorsqu'une femme enceinte est répudiée ou quitte son mari, celui-ci sera tenu malgré tout, sous peine de méconnaître ses droits paternels, de « récompenser » la mère en lui envoyant les cadeaux d'usage et le berceau. C'est ce qui la décidera à revenir chez lui pour donner un nom à l'enfant, ainsi que pour les événements ultérieurs : l'apparition des dents, le sevrage, la coupe des cheveux longs *ibisagi*. Si la mère cohabite avec un autre homme et que ces objets ne puissent lui parvenir, le père de l'enfant les fera remettre à son beau-père et ce dernier décidera à qui revient l'enfant selon que la dot a été payée ou non. Si la vache remise en échange de la fiancée est toujours là, il n'y a pas à hésiter, l'enfant doit revenir au vrai père lors du sevrage.

Pendant la grossesse, les rapports sexuels sont permis ;

ils sont interdits en période marginale. Ils seront repris par la suite d'une façon normale. Une femme qui commettrait un adultère pendant ces jours là n'aurait plus d'enfant.

Pendant cette période encore, elle ne peut sortir de l'enclos, à moins qu'elle ne soit très pauvre, sans aide de personne. Si elle doit quitter la hutte pour satisfaire un besoin naturel, elle le fera en prenant des précautions. Ayant mis au monde un garçon, elle se munira d'un attribut masculin, serpe ou arc ; elle emportera une aiguille pour une fille, celle-ci devant plus tard s'occuper de travaux de sparterie.

Elle ne répondra pas à un appel venu du dehors, surtout si la personne qui l'interpelle se trouve derrière l'habitation, sauf dans le cas que nous avons expliqué plus haut. Elle doit se méfier des jeteurs de sorts.

Elle ne boit pas de boissons froides, ne consomme pas de mets froids, la tiédeur étant indispensable au ramollissement des soi-disant sécrétions durcies *ibishiga*, allusion à une tumeur abdominale et aux caillots sanguins. Grâce aux panades tièdes de sorgho et d'éleusine, de lait tiède non bouilli toutefois, car la cuisson du lait porte préjudice aux vaches, du sang tiède d'une bête saignée à l'instant, ces sécrétions seront expulsées avec les lochies.

Dans ce but, voici comment pratiquer la saignée. Plusieurs hommes maintiennent la vache par les cornes que l'on sait très longues. Le cou est serré dans une longe pour faire gonfler la veine jugulaire. L'opérateur est muni d'un arc ordinaire et d'une flèche spéciale dont le fer est très court et fiché dans le bois de telle manière que la veine ne soit pas transpercée de part en part. Quoique l'arc soit bandé fortement, le tireur lâche la flèche avec un mouvement de recul, comme s'il voulait l'empêcher d'aller trop loin. Le sang jaillit et est recueilli dans un pot à lait ou à eau.



La saignée requiert quelques précautions. D'abord que celui qui recueille le sang ne trempe pas les doigts dans le récipient, sinon la vache retiendrait le flux. Si la vache est pleine, quelqu'un doit se tenir prêt à arrêter l'hémorragie. Il fait semblant de plonger la flèche dans l'eau de ruissellement, puis en touche la bête au cou, au front et sur la bosse charnue du garrot. Il continue ce geste en passant la flèche le long du dos en comptant de un à dix et en formulant :

*Nimubyare inyana nsa!*

Ne mettez bas que des génisses !

On agit de même pour la vache à lait, mais celui qui la traite habituellement doit s'accroupir à droite et traire quelques gouttes de lait qui tombent sur sa jambe droite et dire :

*Uko ngenda, niko nkama imisi yose!* Comme je marche, c'est ainsi que je  
trairai tous les jours !

On arrête l'écoulement en saupoudrant la plaie de cendres ; on ajoute un poil arraché à n'importe quelle vache, de la sève de *Ficus* et le vacher communiquera son impulsion bénéfique en y projetant un peu de salive.

Revenons à notre sujet. A moins d'être surprise par la rapidité de l'accouchement, la femme n'emploiera pas le lit conjugal, non seulement pour cause de propreté, mais parce que de sa couche provisoire elle a plus de facilité pour jeter, avec leur contenu, les feuilles *ibiziranyenzi* qui ont servi à essuyer l'enfant. La grand-mère maternelle se charge de les ramasser et de les traîner des deux mains un peu partout dans la hutte. Ce rite doit amener la bénédiction dans le ménage, de nombreux enfants défèqueront encore dans cette demeure.

Le jour de la première sortie de l'enfant, ces fèces seront portées en cortège au dehors avec les balayures ; jusque là on les a conservées derrière les pierres du foyer et il n'a pas été permis de balayer.

La femme doit veiller à ne pas laisser disperser les roseaux formant sa couche. On ne donne pas de feu, même la plus petite braise ardente, au voisin qui réclamerait un allume-feu. Les objets du ménage ne peuvent passer la nuit dehors et aucun étranger à la famille n'est autorisé à loger dans la maison, ni, ajoutent certains, dans les communs.

Le mari ne peut traverser la rivière : l'eau est froide, sa femme en ressentirait immédiatement les contre-coups douloureux.

Il est défendu de brûler les gros bois fermant la barrière de l'enclos, sauf si la femme a déjà eu des enfants des deux sexes, sinon elle persisterait à mettre au monde des enfants du même sexe.

#### Régime pendant la période d'allaitement.

La mère ingurgite force panades, du lait et de la bière de bananes tiédie pour faire monter son lait en abondance = *guhembera*. La période de l'allaitement dure plus ou moins deux ans.

L'enfant peut prendre le sein à n'importe quel moment de la journée ; les indigènes n'ont aucune idée des repas à heure fixe et ils estiment cruel de refuser de la nourriture à un enfant qui pleure. On le calme en le mettant au sein = *bamuhoresha ibere*.

Les femmes ruandaises sont généralement bonnes nourrices. Si la mère meurt pendant l'allaitement, une parente pourra le continuer. Sinon, et c'est le cas le plus fréquent, l'enfant sera nourri au lait de vache caillé avec tout ce que ce régime comporte de dangers. Les indigènes ignorant qu'il faut additionner le lait d'eau, le nourrisson finit par mourir d'entérite. Notons que le lait des vaches du Ruanda possède une teneur très élevée en matières grasses.

Nous avons connu des cas vraiment tragiques. Puisons dans nos souvenirs.

La femme du nommé GACHACHA de Rubengera tombe malade et s'accouche prématurément. Elle meurt bientôt. Le mari tombe malade à son tour. Habitant à l'écart et sans aide de personne, il se voit dans l'obligation de laisser le nouveau-né à côté du cadavre de sa mère. Il fallut deux jours avant que nous fussions alertés. Détail touchant, c'est un tout vieux *Umunyarwanda* qui nous apporta l'enfant. Grâce à deux nourrices de bonne volonté qui réussirent après nos exhortations à surmonter leur répugnance à allaiter un enfant étranger à leur famille, l'enfant put survivre.

Un bébé fut abandonné dans un marais parce qu'il avait été conçu dans la période marginale qui suit un décès. Il ne pouvait être qu'un porte-malheur, donc indésirable, d'après la conception indigène. Il fut heureusement découvert par une maman qui l'entendit vagir au milieu des roseaux. Elle prépara de la bière légère et des aliments appropriés et réussit à sécréter elle-même assez de lait et l'enfant fut sauvé. Ce sont là deux faits remarquables.

L'enfant peut boire de l'eau. Si la nourrice quitte les lieux de la naissance, elle emporte avec elle un peu de terre pour la mélanger avec de la terre du nouvel endroit, à l'eau de boisson. Ainsi, l'enfant se familiarise avec le pays.

Les Ruandais conviennent que le lait, à lui seul, ne suffirait pas pour élever l'enfant. Il faut aider sa croissance par l'administration de médecines, laxatifs et vermifuges. On dit également que toute personne naît avec RUGONDO, le Roi des Vers, mais on ne tente rien pour s'en débarrasser — on le croit du reste inoffensif, car si on naît avec lui, on meurt avec lui.

Pour le prémunir contre la maladie du pian, l'enfant reçoit entre autres du jus de la plante à nœuds *utunya-*

*mappundo*. Dès qu'il pourra se mouvoir dans son berceau, ce sera du jus du *Clerodendron* = *umukuzanyana*, surnommé *umurerabana*, c'est-à-dire « qui élève les enfants », administré comme laxatif. Quand il essaiera de s'asseoir, le vermifuge administré sera le jus de la plante *umususa*.

En plus du lait caillé ou fraîchement trait — jamais cuit —, la bière de bananes encore chaude de fermentation lui semblera déjà un délice, et quand il se sentira la force de grignoter, il acceptera volontiers une patate douce crue. S'il manifeste le désir de goûter à la nourriture des grands, on lui offrira de tout, même de la viande infectée de larves de ténia. Les haricots viendront en dernier lieu, car ils font gonfler le ventre.

La constipation est combattue par de fréquents lavements. La plante *umuvumavuma* est délayée dans de l'eau. La mère tient sur ses genoux l'enfant retourné. A l'aide d'une tige creuse de courge ou de ricin, elle aspire le liquide et en remplit sa bouche.

Entre les dents, elle garde fermement le tuyau, puis elle l'enfonce dans l'anus entrouvert et souffle le médicament à l'intérieur. Prévoyant un refoulement instantané, elle applique vivement le pouce sur l'orifice et l'y maintient pendant quelques instants. Ajoutons que les selles des enfants n'ont guère un caractère répugnant pour les mères du Ruanda.

Il existe des coutumes concernant le lait maternel et la période de l'allaitement.

En voyage, lorsqu'une nourrice veut allaiter son nourrisson, elle doit s'arrêter. Sinon, elle lui fait prendre patience en attirant son attention en frappant des coudes la hotte qui lui sert à porter l'enfant sur le dos = *kumu-horahoza*.

Si c'est un garçon qu'elle porte, son postérieur ne peut pas sortir de la hotte pendant la marche.

L'enfant qui n'a pas encore de dents est dit *ikibu-*

*mba*. Ce mot est tiré du verbe *kubumba*, pétrir l'argile. A cause de cette maléabilité, la mère ne peut pas sortir de la cour avec son enfant ; il est trop tendre, il serait vite la proie des maladies. Aussi, pour l'en prémunir, emportera-t-elle toujours le berceau. Au reste, il n'y a que l'enfant mort qu'on va enterrer qui n'a plus besoin de son berceau.

Une femme qui a perdu un enfant en bas âge ne peut pas allaiter celui d'une autre ; elle serait accusée de désirer et d'attirer la mort sur lui.

Celle dont le dernier-né vient de mourir peut remettre un autre de ses enfants au sein, mais auparavant elle doit accomplir un simulacre de rapport sexuel avec son mari. Ensuite, elle se frictionne la poitrine avec des médecines. La voilà purifiée et apte à reprendre l'allaitement.

Une nourrice ne peut laisser couler son lait dans le feu ; cela pourrait cependant arriver, car elle se baisse si souvent près du foyer bas, la poitrine découverte ; ses glandes tariraient, les sécrétions ayant été rôties.

Elle racle avec grand soin toute trace de son lait tombé à terre, de crainte qu'un ennemi éventuel, l'ayant vue, ne vienne faire un prélèvement qu'il jetterait au feu pour provoquer chez elle l'agalactie. Notons qu'il suffit d'un tout petit peu de cette terre pour que l'envoûteur obtienne le résultat désiré.

Dans les cas de naissances gémellaires d'enfants de même sexe, le premier sera appelé provisoirement ou définitivement GAKURU ou l'Aîné ; l'autre GATAYA ou le Puîné. En tant que dernier venu, celui-ci sera toujours allaité en dernier lieu et au même sein toujours, servi après son frère ou sœur, habillé et marié après lui.

Le sevrage comporte un rite spécial. Il consiste tout d'abord en un rapprochement sexuel des parents, appelé manger le sevrage = *ukurya ubuchyuke* ; c'est cela qui sèvre l'enfant et pas autre chose = *ikichyutsa umwana*



*n'ikyo nta kindi*, entend-on dire. A partir de ce jour, la mère s'abstiendra rigoureusement de remettre l'enfant au sein sous peine de malheur. Le père fera un cadeau à l'enfant pour le dédommager ; chez les *Abatutsi* détenteurs de bétail, ce sera une vache, la vache du sevrage = *inkha y'ubuchyuke*. Chez les paysans *Abahutu*, ce sera une pioche dont la mère pourra se servir, ou bien un collier de perles que l'enfant portera. La vache du sevrage restera la propriété de l'enfant.

S'il tarde à marcher, la mère attachera un grelot *iyugi* à la cheville de l'enfant. Le bruit l'excitera à se déplacer et il apprendra plus vite à marcher.

Le sevrage est parfois imposé pour certaines raisons :

1) Après trois ou quatre mois d'une nouvelle grossesse ;

2) Lorsque l'enfant, si c'est un garçon, a craché sur la pierre à aiguiser, objet masculin, ou sur la chaise de son père, attribut de l'autorité paternelle ;

3) Lorsque l'enfant a émis une sorte de sifflement sur le sein de sa mère. Or, il n'y a que les hommes qui puissent siffler, il serait donc inconcevable de le laisser davantage au sein. De plus, les filles pas plus que les femmes ne peuvent siffler ;

4) L'enfant s'amuse dans l'enclos ; il voit son père traire la vache, l'imiter est un jeu pour lui, il va toucher le pis, il s'est sevré lui-même ;

5) Une nourrice ayant quitté son mari brusquement dans un moment de colère reviendra le lendemain au domicile conjugal, mais elle doit d'abord s'arrêter à la barrière de l'enclos. C'est là que le père apporte le nourrisson et lui met le sein de la mère en bouche : du coup le sevrage est terminé ;

6) Si la mère a le malheur de perdre ses deux premiers

enfants, elle s'abstiendra d'en mettre un troisième au sein. Dans ce cas, l'allaitement sera artificiel.

### MENSTRUATION (CONCEPTIONS INDIGÈNES) ET CÉRÉMONIES RELATIVES À LA PUBERTÉ CHEZ LA JEUNE FILLE

La première menstruation est dite « dangereuse pour... les vaches » = *ukuzira inkha*. Celles-ci avorteraient ou périraient à la suite d'accidents. La menstruation qui suit le mariage est le signe d'un changement de condition ou *impindure*. Lorsqu'elle se produit, le mari est appelé d'urgence, où qu'il se trouve, car il doit obligatoirement avoir un rapprochement avec sa jeune femme. Cela s'appelle *kubonera urugo*, c'est-à-dire faire connaissance avec l'enclos ou prendre soin de l'habitation conjugale. Cette coutume est très rigoureusement observée, et jadis, même en temps de guerre, l'époux ne s'éloignait pas.

Dès que les règles apparaissent après un accouchement, elles sont appelées *ubukurire* ou croissance. A cette occasion, la femme prévient son mari pour le rapport obligatoire, sous peine de se voir affligée de stérilité = *ukuziba inda*. S'il est absent, l'épouse boira un peu de bière à l'aide d'un chalumeau familial, acte qu'accomplira l'époux à sa rentrée de voyage : la liaison sera ainsi obtenue. Sans cette précaution, la femme risquerait encore la stérilité, cette fois, d'après les uns, parce que son frère aurait eu entre-temps un rapprochement avec son épouse ; d'après les autres, pour éviter l'affliction, la stérilité ayant des conséquences graves dans le mariage.

En cas de divorce, la mère ira retrouver le père de l'enfant, même si elle cohabite avec un autre homme ; le père ne pourra refuser de s'exécuter sans méconnaître ses droits paternels. Pour parer à cette éventualité, un

de ses frères peut le remplacer, en sorte que l'enfant puisse rester dans la famille.

La menstruation survenant après la mort d'un enfant est dite *amabi* ou sang maléfique. Ce phénomène physiologique est alors envisagé comme étant fortement entaché de souillure. Les époux observent la continence la plus complète jusqu'à ce qu'un nouveau flux menstruel soit venu lever l'interdit. En est-il toujours ainsi ? Il faut croire que non, car il n'est pas défendu de boire et de s'enivrer. Un enfant conçu dans ces conditions ne saurait être qu'un porte-malheur, et il n'est pas exagéré de dire qu'autrefois on le faisait disparaître à tout jamais en l'abandonnant dans un marais ; l'avortement était aussi provoqué.

Pendant ses jours impurs, la femme ne peut évidemment vivre en communauté ; ce n'est plus elle qui prépare les repas et distribue la nourriture. Ses mets sont déposés à part, sur une feuille de bananier étendue à même le sol et qu'on appelle *umutoga* parce qu'on peut se dispenser de laver cette assiette improvisée. Pendant cette période contaminée, la femme évitera de se servir du chalumeau familial ou de l'écuelle commune ; les réunions avec les voisins lui sont interdites.

Voici quelques euphémismes employés par la femme pour désigner ses menstrues : *Ndi mu mugongo*, je suis dans le dos ; *ndi mu birenge*, je suis dans les pieds ; *ndi mu mirimo y'abakobwa*, je suis dans les affaires de jeunes filles.

Si la menstruation survient avant l'âge habituel de la puberté, la précocité est attribuée à l'action néfaste d'un mauvais esprit que la consultation de l'oracle fera connaître (flamme de boulettes de graisse et osselets divinatoires) et auquel un bovin sera sacrifié. Il en est de même si les règles sont tardives : on consultera le praticien qui, en plus de la consultation des oracles, essaiera ses drogues.

Dans le premier cas, on dit que la jeune fille a le dos

tendre ; dans le second, qu'elle a le dos dur. L'aménorrhée la fait qualifier du terme *impa* ; la malchanceuse n'a dès lors plus à espérer connaître le bonheur tant convoité par ses sœurs : être l'objet d'une demande en mariage. Et pourtant, cette demande est adressée aux parents sans que ceux-ci consultent leur fille sur ses sentiments à l'égard de son prétendant. Bien que ce célibat soit admis comme un dogme, nous avons cependant rencontré quelques cas où l'époux s'est montré patient pendant un certain temps avant de renvoyer sa femme, qu'il avait du reste épousée sans connaître son état.

Lorsqu'une jeune fille devient nubile, plusieurs rites spéciaux sont accomplis. La mère, pour éviter à sa fille la honte de la conception avant le mariage, prélèvera, à l'aide d'une petite baguette d'un arbuste *umurembe* (substantif du verbe *kuremba* : être épuisé, à bout de forces), un peu de son premier sang menstruel qu'elle gardera dans une courgette *ubumure* en compagnie d'autres reliques et talismans, qu'elle porte à sa ceinture. Au mariage de sa fille, elle ira enfouir ce sang desséché au pied de l'arbre gardien des traditions *umurinsi* qui est l'érythrine corail aux fleurs rouges.

Naguère, une jeune fille trouvée en état de grossesse subissait généralement un sort tragique. On la transférait sur un îlot du lac Kivu, où, désespérée, elle se jetait dans les flots, à moins qu'elle ne succombât à une longue agonie. Toutefois, certaines eurent la chance de héler une pirogue étrangère qui vint à passer par là, et elles eurent la vie sauve. Suivant d'autres traditions aussi, on allait perdre la fautive au loin, dans la forêt de la crête Congo-Nil, ou dans une caverne profonde *ubuvumo* de la plaine de lave, pour l'y étrangler si elle se refusait au plaisir de ses bourreaux. L'accomplissement de cette horrible besogne était confié aux cruels Pygmées *Abatwa*,

que rien ne rebute du moment que leur goinfrerie est satisfaite.

Dans la région des volcans, on faisait glisser la pécheresse sur un rocher escarpé au cours d'un rassemblement présidé par le sorcier qui la faisait culbuter d'un geste brusque ; elle allait s'écraser au fond du précipice. Relatons un fait.

La sœur du chef B., de la région du Bwishaza, se trouvait dans cette condition. La grossesse devenue apparente, le chef décida de faire disparaître sa sœur, afin de parer, selon la croyance d'alors, aux grands malheurs qui n'auraient pas manqué de s'abattre sur le pays tout entier. De plus, ne pas agir, c'était braver le courroux du Prince régnant qui aurait sévi contre la famille de la coupable. On fit donc venir les Pygmées porteurs habituels de hamacs et hommes à tout faire. La jeune femme prit place dans un hamac et le cortège se mit en route comme pour un voyage ordinaire, zigzaguant vers la colline Gitega, où l'intéressée devait attendre sa délivrance. Mais, oh ! stupeur, on passa outre, les Pygmées ne lui ménageant pas leurs sarcasmes, insensibles aux pleurs et aux supplications de l'infortunée qui s'apercevait, hélas trop tard, de la supercherie.

Déjà, on descendait vers le bord du lac. A Kibuye, elle fut déposée dans une pirogue pour voguer en direction de l'îlot Kabakobwa, battu des vagues, dont le nom rappelle bien l'usage qu'on en faisait : l'îlot aux jeunes filles ou *abakobwa*. L'abandonnant à son triste sort, les Pygmées s'en retournèrent rapporter à leur maître les malédictions proférées par sa sœur contre lui. Et c'est ainsi qu'après deux jours d'angoisse et de souffrances, la malheureuse vit s'approcher une pirogue, croyant sans doute qu'elle venait en libératrice ; mais vaine espérance, car c'était pour hâter sa fin.

Ajoutons que le droit pénal coutumier prévoyait l'exercice de la vengeance contre le séducteur ou, à son défaut, sur sa sœur ou l'enfant de celle-ci.



Mais revenons aux précautions prescrites pour la menstruation. La mère fera toucher à sa fille deux soliveaux de la hutte, pour qu'elle ne soit menstruée que deux jours seulement. Elle la touchera elle-même avec une baguette de l'arbuste *umurembe* dont nous avons déjà parlé, afin de lui éviter de trop grandes souffrances lors de ses périodes : *contraria contrariis curantur*.

Si elle éprouve de trop fortes douleurs, on lui donnera à boire du jus de souci *umusununu*, le rouge devant agir sur le rouge ; on lui en versera également sur la tête et sur le ventre. Enfin, la mère relâchera sa ceinture pour rendre les douleurs de sa fille supportables. S'il y a des phénomènes nerveux, la cause en sera attribuée à un envoûtement ou à l'intervention de mânes irrités.

Le premier sang menstruel est employé en guise de produit dépilatoire ; la jeune fille s'en frotte les aisselles ; elle frotte aussi les aisselles de son frère cadet, voire son menton s'il déplaît à ce dernier de devenir barbu, mais on dit qu'il doit souvent se résoudre à s'en approprier par ruse.

La première menstruation est un grand événement familial. On désire connaître au plus tôt l'important pronostic qui influencera la vie entière de la jeune fille. Aura-t-elle un « bon dos » ou un « mauvais dos » ? Autrement dit, sera-t-elle inoffensive lors de ses périodes ou, devra-t-on, au contraire la craindre à l'égal d'une jeteuse de sorts, d'une envoûteuse, d'un mauvais œil ? La mère s'empresse de lui faire subir discrètement quelques épreuves. Elle l'emmène d'abord dans un champ de courges dont la variété choisie est une des quatre plantes principales du pays = *inzuzi z'inzungwane*.

On observera si les feuilles qui ont été touchées gardent leur aspect normal, ou si elles se fanent et meurent. Elle passe ensuite entre les plants de tabac, touchant une ou deux feuilles qui seront, le lendemain ou le surlen-

demain, examinées avec soin : on redoutera d'y découvrir des insectes, indice certain de mauvais dos. En leur saison, les ignames et les haricots servent également de témoins.

Sur l'ordre de sa mère, la jeune fille prépare un coin de terre et y repique des boutures de patates douces : elles peuvent ne pas reprendre ou ne produire que des tubercules sans valeur nutritive ou remplis de vers.

On lui confiera le soin de baratter ; il arrive qu'elle ne parvienne pas à obtenir du beurre ou que la grosse courge qui sert de baratte se brise net, véritable malheur que seul le spécialiste *umuhanyi* a le pouvoir de conjurer = *guhana*.

Un peu de miel liquide lui sera offert, qu'elle sucera au moyen d'un chalumeau à soutirer la bière : la ruche se remplira ou restera improductive cette année-là, ou bien encore les vers s'y installeront.

Si ces différents tests ont été favorables, on s'en tient là, sinon on passe au suivant, le plus important. Dans un petit récipient, on apporte du lait frais d'une vache dite *isugi*, attendu que cette bête n'a jamais perdu de veau ; l'intéressée consomme aussitôt le précieux liquide. Le pronostic de la traite suivante sera définitif, la première émission de lait contient ou non des grumeaux de sang.

Voilà la jeune fille dûment classée à présent. On affirme qu'au Ruanda, celle au « mauvais dos » ou *umugongo mubi*, gardera ses imperfections toute son existence. La mère d'une telle jeune fille lui enseignera dès lors une grande réserve dans toute sa conduite et l'observance stricte de plusieurs interdictions.

La plus grande prudence lui est recommandée lors de ses règles, surtout dans ses rapports avec ses voisins. Chez elle, qu'elle ne s'approche pas trop du bétail et ne s'avise pas de commander les bouviers. L'heure de la

traite étant venue, elle ne peut plus toucher au pot à lait.

Elle ne pourra baratter, ni boire de lait ces jours-là ; elle fera mieux de ne pas passer devant les ruches et de ne pas s'occuper de la fabrication de la bière. Qu'elle s'abstienne aussi d'aller elle-même prélever des céréales dans les paniers-greniers.

Au dehors, il est inutile qu'elle repique des boutures de patates douces, attendu qu'il n'y aurait qu'une récolte sans valeur. En un mot, qu'elle n'aille pas aux champs, car les haricots, courges, ignames, maïs, sorgho, éleusine, etc. pourraient sécher sur pied et le tabac se couvrir d'insectes.

Si l'on désire saigner une vache, elle devra s'éloigner, car sa présence aurait pour conséquence d'empêcher le sang de couler. De plus, défense lui est faite de consommer ce sang : la bête saignée en deviendrait malade peu après.

Là où l'on procède au ventousage d'un malade (ventouse scarifiée toujours), son approche provoquerait la formation de caillots obturateurs, et l'opération affaiblirait le patient sans le soulager : elle serait dès lors accusée de jeter un mauvais sort.

Plus grave et plus dangereux serait sa venue auprès du lit d'une femme en travail. La tête du fœtus est-elle apparente, aussitôt on constate qu'elle rentre précipitamment. Et pour obtenir la fin de l'accouchement, on devra éloigner rapidement l'importune. S'amène-t-elle en ce lieu après la délivrance, il se peut qu'elle provoque l'hémorragie.

Enfin, le nouveau-né sera infailliblement influencé par la femme au « mauvais dos ». S'il a été touché par elle, le pauvre sera bientôt couvert d'un exanthème prurigineux *ibyinjire* (de *kwinjira* : entrer), qui se reproduira périodiquement. Une amie ou toute femme intelligente qui aurait oublié son état maléfique aura le courage

de l'avouer, puis elle saisira une cordelette aussi tenue que possible (une herbe souple suffit) et en entourera le poignet du nouveau-né, conjurant par ce geste le mal.

Actuellement, les femmes possèdent de petits miroirs que l'on trouve dans le commerce ; l'altération du tain n'aurait, d'après elles, d'autre cause que le reflet du visage d'une femme affligée d'un « mauvais dos ». Disons encore qu'une telle femme ne peut s'aventurer sur l'emplacement d'une hutte en construction.

On a vu que gens, bêtes, récoltes, etc., sont grandement exposés aux atteintes de l'« empoisonneuse » ; que son affliction peut devenir une vraie source de malheurs ; aussi a-t-on pensé à se prémunir contre ses néfastes effets. C'est ce que nous allons essayer d'exposer.

PROCÉDÉ DE PROTECTION ET DE CONJURATION OU *ugutsikika*. Dans les provinces du Bwanamukari et du Busanza, on place en terre, entre les pieux de la barrière du kraal, deux branches, l'une de la plante *umwisheke*, espèce de *Chenopodium* au feuillages et fleurs rougeâtres et à forte odeur ; l'autre de l'euphorbiacée *umukoni*, encore appelée *rutinya* ou la crainte, à cause de son suc vénéneux. Les passantes sont donc averties clairement qu'en cette demeure se prépare un événement heureux ou qu'il a eu lieu récemment. Une femme se trouvant dans les conditions décrites plus haut battra en retraite, car le fait de passer par-dessus ces branches lui vaudrait une perte de sang considérable.

Cependant, le désir de nuire existe et il peut être le plus fort. Que la femme malveillante entre et qu'elle prenne ou non le nouveau-né, son influence pernicieuse n'en est pas moins communiquée au bébé et dès lors il sera la proie de l'éruption consistant en de minuscules pustules rougeâtres provoquant de fortes démangeaisons. Les parents ne tarderont pas à s'en apercevoir et, connaissant le caractère chronique et périodique de l'affection, ils

essaieront de conjurer le mal. On s'en ira à la recherche d'une espèce de colocase sauvage = *itekeri' amase*, et d'une igname, sauvage également = *itugu ry'imbwa*, mais dont seul le tubercule aérien sera employé. Des morceaux suffisent. Durant deux jours environ on en garnit le cou de l'enfant, après quoi il sera porté au bord d'un ruisseau torrentueux, lavé, baigné, et les amulettes seront précipitées dans le courant rapide. La scène se passera en grand secret et sans témoins, car il va en résulter des conséquences redoutables pour la fautrice. En effet, la croyance veut que cette dernière soit désormais affligée de menstruations prolongées, multipliées et très affaiblissantes, ménorragie et métrorragie. Toutefois, certains parents moins rancuniers se contenteront de laisser la garniture magique au cou de l'enfant jusqu'à la guérison, mais celle-ci est rarement obtenue de cette façon, nous a-t-on assuré.

Voici un autre procédé. Des feuilles rougeâtres du *Che-nopodium* = *umwishéké* sont froissées et écrasées ; d'autre part on aura moulu finement des pierrettes rouges de limonite ou *inkurwe*. Le tout est mélangé, dûment ficelé dans une feuille sèche et jeté dans les remous après le bain de l'enfant au ruisseau. D'aucuns disent cependant que la coupable pourra obtenir une amélioration à son sort, en consultant un magicien compétent.

Pour ce qui est des champs, on croit qu'il est également possible de les préserver. Il suffit de les asperger de sang de taurillon, et même d'y écraser de-ci de-là des tiques gavées du sang de cet animal. On plante au milieu du champ une colocase, ou bien encore une igname sauvage. Là où l'on a repiqué des boutures de patates douces, une branche de l'euphorbe *umukoni* au suc vénéneux fiché en terre et quelques herbes de *Sporobolus pyramidalis* = *umutsina*, suffisent à leur protection.

On regardera d'un mauvais œil celle qui aura nui volontairement à une vache laitière en consommant



son lait sans tenir compte de l'interdiction. On s'en vengera par un procédé du genre de ceux que nous citons plus haut, et qui donnera le même résultat.

Si le bruit a été répandu d'avoir à se méfier de telle ou telle femme, il faut agir en conséquence :

1) L'écartier résolument d'un malade à ventouser ; celui-ci évitera en conséquence de lui parler ;

2) Ne pas lui permettre de s'approcher d'une vache qu'on va saigner ou traire ;

3) L'éloigner de l'emplacement d'une hutte en construction ;

4) En tout état de cause, lui interdire l'entrée de la demeure, pendant la période des couches ;

5) Enfin, ne pas lui parler le matin, quand on est encore à jeun, car elle pourrait vous lancer un coup du mauvais œil = *guter'umwôku*, et la malchance vous poursuivrait.

Les gens du Ruanda n'apprécient pas la variété de colocases dite *iteke ry'imbwa*, son rhizome tubéreux étant capable d'empêcher la conception ; mais il peut être consommé par les femmes qui ont passé l'âge de la ménopause.

#### PRÉPARATION AU MARIAGE.

Cette initiation à la vie matrimoniale s'appelle *ugukuna* et par euphémisme *ukwisura*, c'est-à-dire se visiter ou se découvrir sans réticence.

L'acte consiste à s'étirer les petites lèvres vulvaires jusqu'à ce qu'elles atteignent trois ou quatre centimètres de longueur. On débute avec le port du petit vêtement de peau, donc au moment des premières manifestations de la puberté.

La pratique se fait entre amies, en allant, par exemple, couper de l'herbe sur la colline ou des roseaux dans le marais pour différents usages, mais on dit à cette occasion que l'on va *guch'ikôri*, ce qui signifie couper des herbes douces au toucher qu'on emploie comme essuie-mains.

Le soir, l'exercice intime n'est pas interdit ; toutefois, la pudeur n'admet pas que des jeunes filles d'une même famille s'exercent en présence l'une de l'autre. Les nobles se font traiter par leurs servantes.

On se sert, comme lubrifiant, d'une pommade composée de beurre rance et de poudre d'ailes de chauve-souris carbonisées, de jus d'une plante entière ou de racines de *Gloriosa superba* = *umukonora*, de jus de feuilles d'*umushyigura*, d'*umuretezo*, d'une solanée arbustive *umutobotobo wa umurembe*, « *ngw atobor'irembo* » = afin qu'elle trouve un mari, de ricin *ikibonobono*, de fleurs de souci *umusununu*.

Les jeunes filles dont les petites lèvres vulvaires ne se sont pas développées sont en butte aux moqueries de leurs compagnes ; on les dit peu aptes au mariage et, dans ce cas, les aînées procèdent à une vérification préalable. Plus tard, les femmes qui seront chargées d'accoucher une insuffisante devront se frotter les mains avec de la cendre de bois avant d'opérer : il serait dangereux de le négliger, le malheur pouvant s'ensuivre. L'insuffisance est même une cause de divorce, le mari craignant pour sa vie.

D'autre part, les lèvres vulvaires qui ont pris des proportions exagérées sont qualifiées d'un terme ironique ; on les protège du lieu secret au moyen d'un tesson de pot en céramique.

La forme de la poitrine ne laisse pas non plus la jeune fille indifférente. Pour que ses seins poussent bien droits et soient réguliers, elle y appliquera un couvercle de corbeille en vannerie en formulant le vœu :

Que mes seins soient semblables à ce couvercle !

et elle se réjouit de n'être pas une fille sans gorge ou *impenbere*, impropre au mariage, ce qui viendrait assombrir son existence.

### MÉTRORRAGIE (1)

Saigner une vache, comparer le sang au sang des pertes, car ils doivent être de même teinte. Cuire des feuilles et des pelures d'*umusarenda* avec des racines rougeâtres de *Rumex* = *umufumbageshi*; ajouter le sang de vache, faire avaler ce mélange par la femme et lui en mettre en compresse à la vulve.

La malade restera deux jours au lit pour que le sang reflue vers le haut.

Administrer le jus de feuilles écrasées de *Cucumis* sp. = *umushishiro*.

### MYRIAPODES (MALÉFICES DUS AUX)

Lorsqu'un myriapodes, en particulier l'iule ou *umukondowinyana*, vient à passer sur un enfant, on craint pour sa virilité future. Pour conjurer le danger, on se met à la recherche d'un myriapodes de la même espèce dans la bananeraie, et on le coupe avec les dents.

### NÆVUS

Si le nævus est recouvert de poils blancs, c'est que la mère du sujet a ri lors d'un incendie de maison. Si les poils sont noirs, c'est d'un chimpanzé qu'elle se sera moquée.

### NAUSÉE

Si on se sent pris de nausées, observer le manège d'une minuscule fourmi du genre phéidole ou *urushishi*, qui

(1) Écoulement de sang en dehors des époques menstruelles.

monte et qui descend le long d'une branche quelconque, toute occupée à élever des pucerons. S'en emparer, l'enfermer dans un limbe de bananier, à porter sur la poitrine.

### NOYADE

On essaye d'exprimer l'eau de l'estomac du noyé en pressant et en massant la poitrine.

Les parents assurent que la victime a été entraînée à l'eau par des mânes vindicatifs.

### OLIGOCHÈTE (ENVENIMEMENT PAR L')

L'oligochète *umuhopfu* (1) est dangereux lorsque vous mettez le pied dessus, ce qui peut arriver quand on va puiser de l'eau à la source ; il lance un jet d'« urine » : s'il vous atteint, vous aurez la gale ou l'urticaire, telle est du moins l'opinion des indigènes.

L'*umuhopfu* est le symbole de la lenteur. Un proverbe dit :

*Buhoro-buhoro,*

Lentement, lentement,

*Nk' umuhopfu ku mugezi.*

Comme le ver au ruisseau.

La mère de ce gros vers = *umwivunde*, est également mère de tous les vers terrestres ; elle pleure pendant huit jours à sa naissance, triste d'avoir enfanté un avorton semblable.

On entend raconter aussi que l'*umwivunde* ne donne des jeunes qu'une seule fois. On l'entend crier, mais on ne le voit jamais.

(1) Son nom scientifique est *Dichogaster jaculatrix* BAYLIS. Sa faculté d'épan- dre son urine en jets puissants est remarquable.

### OREILLONS

Porter au cou des baies de la solanée *inshuchu*. S'enduire les tempes de suie et se porter à la rencontre des passants. Ceux-ci, en vous voyant, riront de vous et emporteront les oreillons.

### ORGELET

Le soir, prendre rendez-vous avec un héros qui a tué un homme ou un fauve d'un seul coup de lance, ou bien avec un homme père de jumeaux.

Il vient de grand matin et, à travers un trou de la claie qui sert de porte, il passe sa lance. De l'intérieur le porteur d'orgelet saisit l'arme, en touche son oeil, tandis que l'autre dit :

*Nakwuye isekera...*

Je te soigne l'orgelet...

Le père des jumeaux vient lui aussi le matin, entrouvre la porte et, passant la tête dans l'entrebaillement, crache dans l'œil du malade. Même paroles. Il ne faut plus se rencontrer dans la journée, sinon le rite devient inefficace.

### OTITE

Passer à la flamme, pour les amollir, des feuilles d'une crassulacée *ikiyundo* ; les presser entre les paumes en faisant couler le jus dans l'oreille. Ces feuilles font penser à de grandes oreilles semblables à des feuilles de choux blancs.

### OZÈNE

Pour atténuer l'odeur fétide communiquée à l'haleine par l'ulcère du nez, le guérisseur prescrit du beurre aromatisé appelé *imbiribiri* à introduire dans les narines.



## PACTE DU SANG (RITE DU)

Quoique ce sujet relève plutôt du domaine de la sociologie, nous croyons néanmoins intéressant d'en faire ici mention.

On l'appelle *ukunywana* ou le breuvage mutuel. Ceux qui désirent conclure ce pacte choisissent d'abord leurs témoins particuliers et, parmi eux, celui qui prononcera la formule rituelle = *ugutongera*.

Au jour convenu, ils se réunissent chez l'un ou l'autre des pactisants. A l'aide d'un rasoir, le premier officiant fait deux ou trois incisions au côté droit du bas-ventre de son client. Il recueille le sang sur une feuille d'érythrine corail qui est l'arbre gardien des traditions. Il y incorpore un peu de farine de sorgho, puis il fait absorber le mélange par les deux partenaires.

Tandis que sur le plat de sa main il aiguisé le rasoir, il formule :

*Ndabateranije.*

Je vous unis.

*Umwe aramuka ahemukiye undi,*

Si l'un a causé du tort à l'autre,

*Kyanga agahemukira uwo*

Ou bien à quelqu'un de sa parenté,

*bav'ind' imwe,*

Ou bien à son ami,

*Kyanga inshuti ye,*

Le serment le tuera !

*Igihango kikamwicha !*

Il montre le rasoir et continue :

*Iki ni Kinywa,*

Ceci est le serment.

*Uramutse uhemukiye munywanyi*

Si tu as fait tort à ton frère de sang,

*wawe,*

*Kinywa ikagaruka ku rubyaro*

Le serment se retournera contre ta progéniture,

*rwawe*

*No ku matungo,*

Et contre tes biens,

*No ku myaka,*

Et contre tes récoltes.

*Urahinga ntuweza,*

Si tu cultives, tu ne moissonneras pas,

*Urahaha nturonka,*

Si tu entreprends, tu ne réussiras pas,

*Uramutse uhemukiye Kinywa,*

Si tu manques aux engagements,

*Ikakubungereza hose...*

Il te fera errer partout en vagabond...

Le second officiant reprend ces paroles pour son compte et reproduit les gestes. La formule imprécatoire peut varier. On entend dire, par exemple, ceci :

« Toi, fils de tel et tel, tu as fait le pacte de sang avec un tel, fils d'un tel. S'il lui arrive malheur et que tu ne l'aides pas, que le serment te tue... Si tu le livres à son ennemi, si tu lui refuses gîte et nourriture, que le serment te tue... »

Enfin, les frères de sang participent plus intimement au rituel. Ils se couchent l'un à côté de l'autre dans la même natte. Cela signifie, qu'en voyage, ils coucheront ensemble, s'entraideront et se soigneront mutuellement en cas de maladie. Enfin, qu'ils pourront à l'occasion user réciproquement des faveurs de leurs femmes.

Puis, celui des deux qui n'est pas chez lui, arrache un peu de paille de la hutte et la jette dans le feu en disant :

*Niba naje i wawe,  
Kandi simpagusanze,  
Nkiyotera inkwi zawe,  
Nhakunywera akayoga,  
Ighango ntikikanyiche !*

Si je viens chez toi,  
Et que je ne t'y trouve pas,  
Si je me chauffe avec ton bois,  
Si je bois de ta bière,  
Que le breuvage ne me fasse aucun mal,

*Kuko mba ntashatse gukutwikira inzu* Car je n'aurai pas voulu brûler ta hutte,

*No kukwibira akayoga kawe...*

Ni voler ta bière...

L'autre fera de même à sa première visite chez son ami. Finalement, ils font des cadeaux à leurs témoins : houes, perles, etc. Ils se promettent des dons réciproques : vaches, houes, selon leur état de fortune. Ils quittent alors la natte sur laquelle ils étaient assis durant la cérémonie.

En principe, ce pacte est inviolable. Il est interdit de jurer en vain en son nom. Les frères de sang se doivent dévouement et fidélité jusqu'à la mort par crainte superstitieuse du serment. Celui qui se montrerait ingrat vis-à-vis de l'autre serait tenu de réparer le tort avec

surplus, sous peine de devoir le payer de sa vie. Le parjure verrait son ventre enfler démesurément.

### PALUDISME

Le premier accès de paludisme est considéré comme fort dangereux ; les guérisseurs le reconnaissent aux frissons, température élevée, embarras gastrique, céphalée, etc. On l'appelle *amaseke* ; le terme *amabuye* = les pierres, lui est parfois substitué.

Le plus souvent, le malade, en proie aux nausées, ne désire rien ; on ne le contrarie pas. Il ne prend ni remède, ni boissons jusqu'au lendemain, c'est ce qui explique les urines foncées et fait dire que le malade émet du sang, alors que les cas d'hémoglobinurie semblent rares au Ruanda. Le mieux, croit-on, serait alors de lui administrer un remède qui lui nettoierait l'organisme et « rôtirait », *kwokéra* le mal qui siège surtout dans le ventre. L'idée du feu est ici encore voisine de celle du feu au sens propre du mot.

On a recours au piment *urusenda* ; on peut le préparer de deux façons :

1) Faire macérer deux gousses séchées dans une demi-tasse d'eau. Détremper, écraser, presser, filtrer dans quelques herbes fines et donner à boire le matin ;

2) Ajouter au liquide susdit de l'eau qui bout, pour préparer une bouillie légère de sorgho ; en donner une tasse le matin.

Plus tard, dans la journée, administrer une composition plus compliquée dont voici la formule :

- 1 feuille d'aloès *igikakarubamba* ;
- 1 poignée de feuilles d'*akanyamapfundo* (encore appelée *rutenderi*) ;

- 1 poignée de feuilles de *wambuba* (*Irigeron sumatrensis*) ;
- 1 poignée de feuilles de *igishikashike* (*Guizotia scabra*) ;
- 1 forte poignée de feuilles d'*umuhengeri* (*Lantana salvifolia*) ;
- 2 carottes de la grosseur du doigt de *nyiramuko*.

Écraser fortement le tout à l'aide de la pierre à simples *intosho*. Le marc est versé dans une écuelle contenant un peu d'eau. Tordre, mélanger, exprimer le jus. En boire une tasse de temps à autre. Le malade qui supporte mal la fraîcheur de la hutte est étendu deux ou trois heures au soleil.

Le lendemain, on change de remède. Des feuilles de *Coleus aromaticus* = *umuravumba* et de *Vernonia amygdalina* = *umubirizi*, sont écrasées ensemble ; le jus est mélangé à une bouillie légère de sorgho.

Le jour suivant, si l'état s'améliore visiblement, on continue le même traitement. Si au contraire la fièvre se maintient et que le malade se sent moins bien, on varie le plus possible. On lui donnera à mâchonner des racines très amères de *kamenamaseke* (de *kumena* : briser ; *amaseke* : la fièvre). Avaler le jus et cracher le résidu. Les maux de tête seront traités au moyen de jus de *Coleus aromaticus* versé dans les narines.

Un grand fiévreux sera lavé avec des feuilles d'*ikizimyamuriro* (de *kuzimya* : éteindre ; *muriro* : feu), trempées dans de l'eau chaude ; il en sera aussi frictionné.

On remédiera à un mauvais état général avec des racines et une grosse tige de *Chenopodium* = *umwisheke*, que l'on placera sous la nuque en sens inverse pour que l'essence de la plante pénètre dans le corps et aille « fatiguer » et « ébranler » la fièvre, *guchyogoza*.

En cas de constipation, ce qui est très rare, attendu que les remèdes ont des effets purgatifs, on aura recours aux lavements au jus de tabac macéré avec des feuilles de *Cassia didymobotrya* = *umubagabaga*.

Après trois ou quatre jours de maladie, afin d'enlever le mauvais sang qui provoque des éblouissements, on fera une application de ventouses scarifiées.

Il arrive que la température ne diminue pas sensiblement ; il serait alors, dit-on, dangereux de ventouser le malarien, car il serait impossible d'arrêter l'hémorragie. Dans ce cas, on fera des pointes de feu contre les éblouissements, quoique ce procédé présente également du danger, attendu que la conjugaison de deux feux, température élevée et pointes de feu, pourrait provoquer la mort.

Des troubles, dus en réalité à l'affection malarienne, céphalée, vertiges, sont attribués à un dépôt, dans la tête, de sang corrompu ou *amabi*, consécutif à l'accès, d'où nécessité d'opérer une saignée, à l'aide de ventouses scarifiées, à la nuque d'abord, puis au-dessus des tempes et au sinciput si l'amélioration n'a pas été sensible. Plus les troubles augmentent, plus on scarifie. Nous avons ainsi rencontré des malades dont l'état avait été rendu des plus critiques par ce procédé ; alors que l'anémie, liée à la destruction des globules rouges par les hématozoaires requiert un traitement reconstituant, c'est elle qu'on accentue.

On trouve parfois qu'une bonne sudation peut remplacer le ventousage et faire disparaître les vertiges ; on la réalisera ainsi. Dans une bouillie de sorgho non fermenté, on croit qu'il y a quantité d'énergie calorique ; on la donne à boire très chaude.

La diarrhée est souvent exagérée. Pour y remédier, éplucher des bananes de l'espèce *intuntu* ; les écraser avec un peu d'eau, tordre et faire cuire. Après épaissement, ajouter du lait non cuit trait la veille. On peut aussi employer *kazibannyo* (de *kuziba* : obstruer ; *innyo* : anus). Les feuilles sont froissées, écrasées avec adjonction d'un peu d'eau froide. On en boit une tasse.

Lorsqu'il y a épistaxis, le pronostic s'aggrave.



AUTRES REMÈDES ANTIMALARIENS. Feuilles de *Vernonia* arbustif = *umubirizi* ; feuilles de *Markhamia phaticalis* = *umusave* ; feuilles de *Coleus aromaticus* = *umuravumba*. Leur jus est mélangé à l'eau et chauffé au soleil. En boire une tasse.

Au jus du « Brise-fièvre » *kamenamaseke*, de *Irigeron sumatrensis* = *bambuba* et de *nyiramuko*, ajouter celui du *Rumex* = *igifumbafumba* (racine) et un peu de bière de bananes : vomissements et diarrhée en résultent.

Enfoncer, au fond de la gorge, un tronçon de tige de *Tradescantia* = *uruteja* (en guise de vomitif). Après quoi, boire tiède du jus rouge d'*ubushohera* ou lobélie stérile.

*Umunkamba* (*Clematis hirsuta*). Utilisation des racines pilées.

*Idôma*. Emploi des feuilles ou de la plante entière.

*Ubugandu*. Racines et feuilles.

*Ubushwima*. Plante entière.

*Umwitsa*. Feuilles.

*Umuhire*. Racines.

*Ubuhandanzovu*.

*Umuchuchu*. Intérieur des baies à mélanger à l'*umuravumba*.

*Mukuru*. Les Ruandais ont la plus haute opinion de cette asclépiadacée ; la piler avec du piment *urusenda*.

Racines de *nyiramuko*, de *bambuba*, d'*umusororo*. Au jus, allongé d'eau, ajouter le jus de feuilles d'*umuravumba*. A prendre avec bouillie de sorgho.

Le jus de momordique *umwishwa* est exposé au soleil avant l'emploi. Quant au *Bidens pilosa* = *inyabarasanya*, ses feuilles seules sont employées.

La sève rougeâtre de l'arbre *umwiha* est mélangée à de l'eau ou à de la bière. Cet arbre pousse au Karagwe, à la frontière du Kisaka.

Emploi des écorces du *Strychnos reticulata* = *intareyirungu*. Les grains rouges se portent au cou. Ce *Strychnos* croît dans l'est du pays.

Un produit très actif est le *Fagara Lemairei* ou *umusagwe*. Cette essence se rencontre dans la vallée de la Kagera et dans la région du Bugesera. On emploie l'écorce et les feuilles ; le jus est bu chaud. Mais ce remède est très dangereux, les racines renfermant un poison mortel.

#### Paludisme chronique.

Le mot *ubuganga* pourrait signifier malaria. Les indigènes qui en sont atteints redoutent le voisinage des marécages *ibishanga*. Ils ne les traversent qu'avec crainte, et jamais, autant que possible, avant que le soleil ne soit déjà chaud. Les miasmes qui s'en dégagent, appelés également *ubuganga*, ne tardent pas à provoquer le *guhindurwa*, grelotter de fièvre.

On appelle donc *ubuganga* les rechutes qui se produisent après une période d'apyrexie suivant l'*amaseke*. Les deux formes de la maladie ont des remèdes communément employés.

On croit que l'*ubuganga* serait dû à la présence de bourses *udusaho*, c'est-à-dire de substances blanchâtres plus ou moins épaisses et agglomérées, vomies et souvent mélangées à de la bile. Lorsqu'on n'a pu les évacuer par cette voie, on a recours aux purgatifs. Les émanations méphitiques des marais, en pénétrant dans l'organisme, en sont à l'origine... Elles sentent aussi mauvais qu'un champignon de la région du Bugesera, l'*Umupfu w'ishyamba*, le mort de la forêt <sup>(1)</sup>. Les *udusaho* peuvent durcir à tel point qu'ils sont alors perçus à travers la paroi abdominale : notre palper identifie aussitôt le gâteau splénique et l'engorgement du foie.

Pour ce qui est des facteurs du paludisme, les Ruan-danais en connaissent un, c'est l'influence des conditions

(1) Ce champignon à odeur nauséabonde est muni d'une délicate dentelle blanche.

de chaleur et d'humidité. En effet, ne voit-on pas les régions chaudes dites *amayaga* plus infestées que d'autres ? Le rôle des moustiques n'est pas envisagé et encore moins l'existence de parasites quelconques.

MÉDICATION. Prendre trois feuilles séchées de tabac doux, les faire macérer dans une écuelle de lait cru et déposer sur le toit de la hutte pour la nuit. Boire le lendemain ; c'est là un vomitif.

Piler longtemps des haricots verts ; passer au tamis, puis boire. A cela, on peut ajouter du jus de feuilles d'*umubirizi* et d'*ikizimyamuriro*. Si l'effet n'est pas assez prononcé, on prendra du jus d'*umukarankuba* dans du lait frais.

Jus de feuilles d'*ichyumwa* ; idem de *nkurimwonga* ; idem d'*igichunshu*. Pelures de racines d'*irarire* bien pilées.

Racines de *Rumex* = *igifumba* ; piler, filtrer, allonger de bière chaude. Ces racines fournissent par ailleurs un produit tinctorial.

Feuilles écrasées d'*umuvumo* ; idem d'*ikinyankurwe*. Une médication très active serait obtenue au moyen de feuilles d'*umunyuragisaka* auxquelles on ajoute de l'urine de vache.

Feuilles et écorces d'*umunyegenyege*. Jus d'*ikiziranyenzi*, pris dans de la bière de bananes. Jus d'euphorbe candélabre pris dans du sang de vache. Jus de feuilles d'*umutagara* tiédi au soleil, allongé d'eau : sudorifique énergique, nausées, vomissements. On dit ce remède dangereux.

Cuire ensemble des racines d'ortie *isusa* et des racines de *nyiramuko*. En boire le liquide.

Dans la région du Bwishaza, on donne aussi du jus de feuilles d'*umuhe* dans du lait cru ou dans une bouillie légère de sorgho. Pour renforcer l'action vomitive du remède, on peut y ajouter du jus de tabac.

Enfin, il est recommandé de boire le matin, de temps

à autres, une tasse d'urine encore tiède, de vache ou de taurillon. On peut ajouter du jus d'orties *isusa* cuites.

Voici un médicament doux pour femmes et enfants. Piler des racines d'un arbre de la forêt appelé *umukungwa*. Au jus, ajouter de l'eau et un peu de sel. A prendre deux fois par mois.

S'il y a des douleurs lombaires, administrer deux ou trois gouttes de latex de l'*Euphorbia Tirucalli* = *umuyenzi*, dans du lait. Il s'agit là d'un drastique qui nettoie les reins.

A PROPOS DE L'*amaseke* ou MALARIA. Autrefois, les Ruandais entrevoyaient une certaine relation entre l'eau, la terre et l'*amaseke*. Les voyageurs avaient soin d'emporter avec eux un morceau de terre de termitière spéciale *igisindu* (dont on se sert d'autre part pour construire l'âtre familial), ou autre terre provenant de leurs champs. Chemin faisant, ils en mélangeaient un peu à leur eau de boisson.

L'indigène aime le coin de terre qui l'a vu naître ou qui l'a adopté avec bienveillance. En terre étrangère, il exprime ce sentiment tellurique en ingurgitant de la terre de chez lui, de ses aïeux, croyant ainsi s'immuniser contre les atteintes de la malaria.

Rappelons, en passant, la coutume qui veut qu'en cas de déménagement, les conjoints boivent de la bière avec adjonction d'un peu de la nouvelle terre : celle-ci pourvoit à la transition entre les deux domiciles. Les nouveaux mariés agissent de même, après avoir retiré du milieu de la hutte où ils l'avaient enterrée, la meule à grains qui a servi d'obstacle magique aux maléfices éventuels que les sorciers envoûteurs cherchent toujours à introduire dans une nouvelle installation.

Encore actuellement, on reconnaît qu'il vaut mieux ne pas manger des patates qui viennent d'être cuites dans la cendre, afin de ne pas devoir boire trop d'eau

froide, car s'exposer ensuite à l'ardeur du soleil serait risquer une atteinte de la malaria. Le danger est d'autant plus sérieux qu'à ces tubercules mangés en robe des champs adhèrent encore des particules de terre ou de cendre.

Les montagnards allant travailler là où il fait chaud, vous répondront invariablement que c'est l'eau du lieu *amazi y'ino* qui leur cause la malaria.

### PANARIS

Fomenter à l'eau chaude. Se procurer de petits coléoptères dont le nom *mpaziminigo* signifie : J'en ai assez des panaris (*minigo*). Les écraser, écraser aussi des feuilles de *Lantana salvifolia* = *umuhengeri*. Bien mélanger, appliquer ce cataplasme sur le doigt ; envelopper dans une feuille de ricin.

Insectes à porter au poignet comme amulettes :

*Mpaziminigo* : espèce de *Tenebrionidae*, le *Gonocephalum simplex*.

*Senyamiganda* : c'est la chenille d'un lépidoptère *Psychidae* qui vit dans un fourreau de soie revêtu de brindilles disposées parallèlement comme celles d'un fagot. La femelle, aptère, ne quitte pas son fourreau.

### PARASITES INTESTINAUX

Disons d'abord quelques mots de RUGONDO, le roi des vers intestinaux. Son existence problématique se passe dans la cavité abdominale et ne donne lieu à aucune réaction. Ce vers est congénital, sa présence ne gêne en rien, mais on affirme avec force que sa disparition serait pour son hôte comme un verdict mortel. On explique donc que les humains naissent et meurent avec RUGONDO. Cette opinion est dans la tradition et est admise par tous indistinctement.



Il n'est pas rare d'entendre dire que tous les enfants ont des vers. Leur présence coïncide avec le début de l'alimentation solide, ajoute-t-on. Mais RUGONDO tout royal et inoffensif qu'il est, ne lègue pas ses vertus pacifiques à sa progéniture, car on croit qu'il donne naissance aux ascaris, reconnus si nuisibles.

Quels sont les vers connus des indigènes et les remèdes employés ?

*ASCARIS LOMBRICOIDES.* Très fréquents, surtout chez les enfants. Certains prétendent que les adultes n'en sont que rarement atteints ; nous savons que cette assertion n'est que toute relative.

*Umukoni.* Cette euphorbe est encore appelée, mais par euphémisme, *umurerabana* (de *kurera* : élever et *abana* : enfants), ce qui indique qu'on en fait un usage fréquent malgré le danger qu'elle présente. Les feuilles sont d'abord ramollies à la flamme, puis écrasées, pressées ; on prélève environ une petite cuillerée à café de latex, puis on s'approche du bouvier qui envoie rapidement quelques jets de lait dans la tasse qui est aussitôt présentée à l'enfant.

*Umugosora.* Froisser les folioles, tordre, ajouter du sel de marais *ingezi* provenant des régions volcaniques ; chauffer au soleil, boire le jus, un peu chaque matin.

*Umwenya.* Ficeler les feuilles dans une feuille verte de bananier, déposer dans les cendres chaudes, puis froisser, presser et tordre. Le jus est donné à l'enfant dans le creux de la main, au matin.

*Umwisheke (Chenopodium procerum).* A préparer comme ci-dessus. Le jus peut être administré dans du lait.

*Igichyunshu.* *Idem*, mais ajouter du sel *ingezi*.

*Umususa.* Cuire des feuilles de cette ortie ; décanter. Ajouter du beurre rance et du sel à la purée à absorber.

L'eau qui reste peut être prise également, mais chaude. Certains se servent seulement des feuilles vertes en frictions sur le ventre de l'enfant.

*Umugombe* (*Chenopodium opitifolium*). Faire sécher les graines, les écraser ; mélanger avec un peu d'éleusine. Préparer une bouillie que l'enfant mange en deux fois, le matin.

*Umubirizi* (*Vernonia* arbustif). Le jus est mis au soleil vers neuf heures et est donné à l'enfant durant un mois environ. On peut sauter un jour de temps en temps.

*Umushishiro* (*Cucumis*). Broyer la plante entière. Prendre le jus mélangé dans du lait.

*Umuhati*. Écraser les feuilles, le jus allongé de lait est versé dans un petit pot qu'on accroche pour la nuit dans le vestibule de la hutte. Boire le matin.

*Indurwe*. Bile fraîche de bœuf. On en avale le contenu entier à même la vésicule. Ne pas l'administrer aux jeunes enfants.

*Amaganga*. Urine de vache. Une demi-tasse à une tasse, de préférence d'urine émise le matin, provoque de la diarrhée et l'expulsion de vers.

*Umuhondo*. C'est le lait des premiers jours du vêlage. En boire deux fois par jour, durant trois jours : il s'ensuit une forte diarrhée entraînant les vers.

Voici un autre médicament réputé comme étant très actif contre les ascaris. Attendu que ces vers n'attaquent pas les adultes, c'est donc chez les enfants qu'il est employé. Mais on résout le problème d'une façon différente.

Préparer deux litres d'eau, plus deux poignées de l'écorce de l'arbre *umushabarara*, croissant en région forestière. Gratter l'écorce d'un gros tronc à l'aide d'une

faucille. La récolte se fera surtout le matin à jeun et de la façon suivante. Avoir soin de se dévêtir, sinon le remède resterait inopérant.

Si on désire traiter en même temps plusieurs enfants, il est indispensable de séparer les sexes. Les garçons boiront la préparation provenant d'un même arbre, les filles auront celle fournie par les écorces d'un autre arbre. Règles à observer : les pelures sont recueillies sur le vêtement de peau ou d'étoffe déposé au pied de l'arbre. Un brin de pelure est lancé au loin en disant :

*N'ah'inyoni !*

Voilà pour les oiseaux !

Un second est offert aux rats :

*N'ah'imbeda !*

Voilà pour les rats !

Un troisième est jeté aux chiens :

*N'ah'imbwa !*

Voilà pour les chiens !

Et un quatrième et dernier dont on se débarrasse encore, est pour le voyageur éventuel dont on pourrait faire la rencontre :

*N'ah'umugenzi w'inzira !*

Voilà pour le compagnon de route !

Ainsi on pare aux mauvaises intentions des puissances contraires ! La provision faite, on se vêt ; les écorces sont ficelées dans des fougères, rapportées à la maison et mises à sécher à l'abri des regards. Une bonne cachette, dit-on, est le toit du grenier, là où le mauvais œil ne les atteindra pas.

Le troisième jour, la lune éclairant (ceci est indispensable), le guérisseur mettra les pelures dans l'eau et les y laissera jusqu'au matin. Elles seront alors passées au mortier, pressées et tordues. Le jus, recueilli dans une petite marmite, sera mis à bouillir en incorporant un peu de farine d'éleusine. La bouillie légère sera administrée encore tiède. L'après-midi, régime léger *akavuno*,

composé de légumes cuits à l'eau, mangés tièdes. Répéter trois jours de suite.

Voici encore un remède très actif, mais dangereux. Il provient d'un arbre vireux appelé *umukaka*. Il ne peut être employé qu'une fois. Les racines sont cuites le soir. Il importe beaucoup d'observer quelques précautions pour la cueillette :

1) Si l'enfant est un garçon, c'est le père qui s'en occupe ; ce soin incombera à la mère s'il s'agit d'une fille.

2) Il est recommandé de faire la récolte du remède la nuit. La conduite à tenir est fort singulière et c'est encore à l'idée de transmission d'une force curative que répond le rite suivant.

D'abord, celui qui en est chargé emporte trois instruments : une houe en bon état *umujyoyyo* ; une houe très usée *uruhezi* ; une sorte de bâton magique *igihosho*, armé d'une pointe en fer aplatie. Arrivé au pied de l'arbre, il est indiqué de se dévêtir complètement. Le raisonnement symbolique est le suivant : l'être humain, en se découvrant sans réticence, invite l'arbre à se dépouiller en sa faveur.

Mais chacun sait, qu'au Ruanda, la femme ne peut se dévêtir en dehors de la hutte, aussi tourne-t-elle la difficulté en entrouvrant son vêtement de peau ou d'étoffe qui lui sert de robe, en s'adressant à l'arbre :

*Ubwo ntaguhisha,  
Ntumpishe ubupfumu!*

Puisque je ne me cache pas de toi,  
Ne me dérobe pas tes vertus !

La houe neuve sert à nettoyer et à désherber autour de l'arbre ; la pioche usée soulève et arrache les racines, tandis que l'outil pointu est employé pour les mettre à nu. L'opération terminée, on reprend ses vêtements et l'on rentre rapidement au logis en se détournant des sentiers fréquentés, afin d'éviter au remède toute influence contraire, une mauvaise rencontre étant toujours

possible. Les racines sont pelées, puis mises à bouillir avec un peu d'eau.

D'autre part, on aura préparé de la bière provenant d'une même espèce de bananes et qui aura subi la fermentation ; à défaut, faire une bouillie de sorgho d'une même espèce aussi. On attend le matin. Vers neuf heures, l'enfant qui est strictement à jeun, boira le jus avec la bouillie, puis prendra un peu de bière. A noter que le jeûne observé a pour but d'affamer les vers.

Une pratique en faveur veut que les mouvements de l'enfant favorisent la pénétration du remède dans le ventre, aussi, quelqu'un se charge-t-il de l'amuser tout en le faisant courir de-ci de-là. L'enfant, très ballonné d'abord, finit par avoir la diarrhée et par expulser des ascaris. Dans l'après-midi, on lui donnera du lait.

Les oiseaux, rats, chiens et le voyageur dont il a été parlé sont susceptibles d'influencer malencontreusement les propriétés médicinales de ces écorces ; aussi est-il indiqué de leur en abandonner une partie sur laquelle leur pouvoir maléfique pourra s'exercer sans nuire au tout.

Voici comment préparer une amulette contre les ascaris. Couper une branchette de l'arbuste *umutoryi w'umuchurama* (de *guchurama* : être placé en sens inverse). Prélever un morceau de vêtement ayant appartenu à l'aïeule. Retenir ces deux objets au moyen d'un tendon d'une vache abattue, sur le ventre de l'enfant, après le rite suivant.

D'abord, fermer les yeux à l'enfant, puis prononcer, en laissant tomber les objets sur le sol :

*Ntaye inzoka hasi,*

*Ikyo ntataye,*

*N'amagara y'uyu mwana.*

Je laisse tomber les vers à terre,

Ce que je ne jette pas,

C'est la santé de cet enfant.

L'enfant ouvre les yeux et on continue en s'adressant à lui :



<i>Urye, urire batanu,</i>	Mange, mange comme pour cinq,
<i>Unnye, uzimare mu nda,</i>	Défèque, débarrasse-toi de tous (les vers),
<i>Hasigare Rugondo gusa!</i>	Que reste seulement Rugondo!

**TÆNIA.** Voici la conduite à tenir dans l'administration des ténifuges et des vermifuges en général.

1) Principe essentiel : pour que le remède soit efficace, il faut l'utiliser en période de lune dont l'influence est considérable.

2) Craindre le contact de l'eau et du froid. Le ver engourdi et déprimé sous l'effet des produits médicamenteux, affaibli par le jeûne, retrouverait son énergie et sa nocivité en absorbant, ne fût-ce qu'en minime quantité, l'eau bue par le malade. On sait que le froid fait contracter et se rompre le ver, aussi reste-t-on au chaud à l'intérieur, si la température est inclémente. Du reste, les gens du Ruanda prennent moins de remèdes en saison de fortes pluies.

3) Ne pas oublier les jeteurs de sorts, le coup du mauvais œil. Se mettre à l'abri en observant le mutisme le plus absolu. Si possible, préparer soi-même le nécessaire. Ne partager le remède avec quiconque.

**TRAITEMENT.** Piler ensemble des feuilles amères d'*ibishikashike* ou d'*igichumuchumu* ; filtrer. Le jus est versé dans un tesson ; on y ajoute un peu de sel et de noir de fumée, ainsi qu'une poignée de graines de courge. Laisser une heure en contact, puis déposer sur le feu jusqu'à éclatement des graines. D'autre part, on aura préparé une pâte de vieux sorgho. On consommera alternativement graines et pâte, le plus souvent le soir venu. Comme dit déjà, ne pas faire usage d'eau, ni pour se laver les mains, ni pour se rincer la bouche.

Le lendemain, vers neuf heures, préparer une purée de légumes, feuilles de courges habituelles et de petites

courges *imbogeri*, etc. Ce régime léger et végétarien permettra l'évacuation du ver. En cas d'insuccès, attendre le retour de la lune, et recourir à la fougère *irâba* ; on la prépare de diverses façons.

La racine est séchée au-dessus de l'âtre ou dans du fumier de vache. L'écraser finement, verser la poudre dans une grande tasse de bière de bananes fermentée. Boire la mixture chaude vers neuf heures. Si l'on est tourmenté par la soif, on peut boire du lait encore tiède que l'on vient de traire. Le lendemain, consommation de la purée *ikivuno* décrite plus haut. A défaut de purée, prendre des haricots et les cuire dans du très vieux beurre rance, nauséabond, dans l'espoir que le ver, dégoûté, ne s'obstinera pas à rester là. Toute la médication poursuit ce but : jeûner pour affamer le ver, lequel se précipitera sur les remèdes toujours accompagnés d'un peu de nourriture comme appât, avec adjonction de choses désagréables, comme suie, beurre rance, pâte de vieux sorgho, plantes amères. La poudre de fougère *irâba* peut être mélangée à du lait encore chaud.

Le remède s'emploie aussi à l'état frais. Écraser, piler la racine, filtrer. A une grosse tasse de jus, ajouter même quantité de bière de bananes encore chaude de fermentation. Dans la journée, il est permis de boire de cette même bière, chaude toujours. Le lendemain, régime végétarien. Les gens du Ruanda pensent que la poudre de racines séchées de fougère *irâba* est plus active que le jus frais.

Autres ténifuges. *Umuchungwe* (*Celosia trigyna*). Piler, écraser la plante entière ; faire macérer pendant quelques jours dans de la bière de bananes. En boire le matin et pendant la journée. Ou bien la plante est mise à macérer avec la pulpe de deux baies d'*inshunshu* ; passer, filtrer, ajouter du sel *ingezi*. Au matin, on ne tardera pas à ressentir de fortes coliques.

*Ubukábo*. Piler la plante entière avec les plantes suivantes : *umuravumba*, *umufumbageshi*, *ibitagarasoryo*. Le matin, saigner une vache dont le sang est mis à cuire aussitôt avec le jus des plantes allongé d'eau. Boire le liquide après la formation de l'*ikiremve* (sang cuit). Dans la journée, consommer ce sang cuit avec du sel et du lait tiède. Si le résultat se fait attendre, le lendemain griller des graines de courge avec du sel ; écraser, moudre et verser la poudre obtenue dans de la bière de bananes chaude. On pourra, plus tard, faire un repas de légumes ou *ikivuno*, dont nous avons parlé.

Chez les adultes, la plante *ubukábo* est souvent employée seule. On la prend sous forme de poudre de feuilles séchées et pilées, mélangée au lait frais ou à de la bière de bananes tiède.

*Urudatebwa* ou *urugozu*. Le jus des racines est mélangé à de la bière. Laisser reposer quatre jours à la chaleur. Boire le cinquième jour. C'est là un médicament doux servant aux femmes et aux enfants.

OXYURES. Les gens du Ruanda les connaissent également, mais ils disent que ces vers sont les petits des ascaris. On ne leur accorde aucune attention spéciale. On les dénomme parfois *ururyi*, sans doute à cause des douleurs qu'ils peuvent occasionner.

AUTRES PARASITES INTESTINAUX. Très redouté est l'*imanika* (de *kumanika* : suspendre ou accrocher). Il s'agit d'un ténia aux mœurs spéciales. Ainsi après l'emploi d'un ténifuge actif, si les malaises persistent, surtout gastro-intestinaux, et que l'on ne constate plus l'évacuation d'anneaux, on laisse entendre que le ver s'est suspendu ou accroché : *namanitse*. Les examens microscopiques décèlent très rapidement la présence d'autres parasites dangereux comme trichocéphales, ankylostomes, ignorés des indigènes et pour cause.

L'*imanika* se loge aussi dans le cœur ; il peut effectuer sa migration dans toute la poitrine et dans certains cas s'accrocher dans le dos entre les omoplates. On soigne cependant les porteurs de ce ver imaginaire.

*Igichunshu*. Froisser, écraser les feuilles. Le jus est allongé d'eau et chauffé. On ajoute du sel et du vieux beurre rance. En boire chaque jour.

*Umuravumba*. A préparer comme au précédent.

*Isusa*. Piler l'ortie entière. D'autre part, éplucher des bananes d'un même régime et les broyer ; la pâte sera mélangée au jus d'ortie. Bien malaxer, ajouter une écuelle d'eau ordinaire et passer au tamis (simple bouquet d'herbes). La préparation est mise à fermenter au-dessus de l'âtre. On peut y ajouter une poignée de farine de sorgho ayant germé. Cette bière est strictement réservée au malade et il n'est même pas permis à un enfant de lécher les pelures des bananes broyées. En boire le matin durant trois ou quatre jours en prononçant chaque fois ces paroles :

*Nasomye urumanura...*

J'ai bu l'*urum anura...*

*Kumanura* est le réversif du verbe *kumanika*, soit descendre ou décrocher. Si la chance sourit au patient, les anneaux réapparaîtront, le ver descendra et la guérison pourra être obtenue en traitant le ténia.

On peut remplacer l'ortie *isusa* par l'*urudatebwa*. Piler les racines et préparer comme ci-dessus. L'*umuchungwe* est aussi employé.

\* \* \*

Parlons de l'*ikiriyi*. On dit que c'est un ver. D'aucuns assurent que c'est un ténia ; beaucoup prétendent que dans bien des cas on n'aperçoit pas d'anneaux. La confusion et la fantaisie règnent à son sujet. Quelques

vieillards ont affirmé devant nous qu'il était énorme. Quelle qu'en soit la forme, on ressent durement ses manifestations. Son nom *ikiriyi* semble dériver du verbe *kuryana*, qui signifie : ronger, mordre. En effet, il ne dépose jamais les armes, on en est constamment incommodé. Les douleurs siègent à l'épigastre et dans la région ombilicale en particulier, mais elle peuvent se répercuter dans tout le corps. Celui qui en est atteint présente après quelque temps un amaigrissement considérable, un aspect vraiment pitoyable. On peut avoir recours à tous les anthelminthiques, mais cela sans grand succès. Cependant nous avons découvert un spécialiste de l'*ikiriyi* dans la province du Bufundu, dont voici la prescription.

*Umukubayoka* (de *gukuba* : enrouler et *inzoka* : vers ou serpents). Sécher et pulvériser les racines. Un peu de poudre est mélangée à la pulpe de deux baies d'*inshunshu* ; ajouter une cuillerée de beurre rance. Chauffer sans bouillir avec un peu d'eau. A prendre trois fois par jour pendant un certain temps, en passant parfois un jour. Le malade expulse de grandes quantités de matières jaunâtres. La guérison peut survenir : tel est du moins l'avis de ce spécialiste.

Mais la situation du malade devient parfois si intolérable que l'on en appelle à un procédé qualifié de désespéré. Presque enivré par de la bière très fermentée et bue chaude, il s'allongera au soleil, le ventre couvert d'une peau de chèvre. Dès qu'il sentira que le ver se contorsionne, il le signalera à l'assistant qui prendra son élan pour asséner un violent coup de bâton sur le ventre du malade qui s'évanouit aussitôt. Les cas mortels étaient loin d'être rares. Il arrivait aussi que le ver était sectionné, l'expulsion s'opérant en deux temps, et le malade reprenait lentement forces et courage. L'opération susdite sera exécutée par un membre mâle de la



famille, aucun étranger ne désirant courir le risque d'une vendetta, vu le peu de chance d'une réussite.

L'imagination étant souvent substituée au réel, on prétend que l'*ikiryi* expulsé ressemblerait à une herbe fine et blanche, ne rappelant ni le ténia, ni les ascaris. Ajoutons que les microscopistes identifient, comme étant les compagnons de l'*ikiryi*, de nombreux parasites associés, ankylostomes, trichocéphales, anguillules, amibes. Il paraît que certains clans du Ruanda, les *Abasinga*, *Abagesera*, sont les plus souvent frappés par l'*ikiryi*.

Et pour terminer, ajoutons que le porteur de vers intestinaux, lorsqu'il se voit recouvert d'éléments d'urticaire souvent dus aux toxines secrétées par ces parasites, déclare que les vers ont craché sur lui = *Inzoka yanshiriyé*. Il ne traversera pas une rivière le matin de crainte de voir paraître l'urticaire aux parties exposées à l'eau. Il craindra également un endroit recouvert d'une rosée abondante et il prendra en outre d'autres précautions : il ne boira pas de bière fraîche non fermentée, ni de lait frais, sinon le ventre gonfle parce que le ver « refuse » d'absorber ces liquides.

Enfin, pour prémunir l'enfant contre les douleurs de l'*ikiryi*, on croit bon de lui faire porter au bras quelques graines de courge, ou un os de bouc sur le ventre s'il s'agit d'un garçon, ou de chèvre s'il s'agit d'une fille, ou encore au cou un petit sachet contenant des fourmis *Dorylus* = *intozi*.

### PHYSIOLOGIE

Les gens du Ruanda possèdent quelques notions d'anatomie, avons-nous vu. Par contre, ils ne savent rien du système du corps humain. Ils résument leur ignorance à ce sujet par ces deux dictons :

*Mu nda n'ishyamba*

Dans le ventre, c'est comme dans la forêt profonde, on ne peut s'y aventurer...

*Mu nda ni kure*

Dans le ventre, c'est si loin, on ne peut aller y voir !

Certains phénomènes naturels paraissent contraires aux règles et de nature catastrophique. Les troubles trophiques et autres désordres physiologiques sont toujours imputés à des causes relevant du domaine de la magie et il est sans cesse fait appel aux devins.

### PIAN

Cette affection, naguère très fréquente, est redoutée des indigènes qui en reconnaissent la contagiosité, comme le proverbe suivant le prouve :

*Iy'umuturanyi yarwaye ibinyoro,  
Uch'imbatura.*

Si ton voisin est atteint de pian,  
Cueille le remède !

Cependant, d'après eux, il n'est pas indispensable de tenir le malade à l'écart en dehors de la période éruptive appelée *gusesa ibinyoro*.

Chacun sait que le pian débute par une grosse framboise-mère qui est l'*indemezo*, la productrice, ou *induru*, le cri d'alarme. La confusion est ainsi très fréquente de la lésion primaire ou chancre pianique avec les lésions secondaires qui naissent sur les bords mêmes de l'ulcération ou à proximité et qui lui donnent précisément l'aspect d'une grosse framboise pianique. Cependant, cette dernière peut, dit-on, se greffer sur une plaie en quelque autre endroit. Dans le premier cas, les soins sont donnés comme à toutes plaies ; dans le second, on ne s'en occupe guère. Pour protéger la plaie des mouches, on laisse flotter un lambeau d'étoffe par-dessus, c'est le plus souvent un morceau de tissu tiré du liber d'un *Ficus* retenu par une ficelle. Cette framboise peut être énorme et contenir du pus, mais cela n'empêche pas le pianique d'aller et venir à son aise.

Essayer de faire avorter la maladie ne viendra à l'idée de personne. Tout au contraire, les gens du Ruanda considèrent le pian comme une affection évoluant chez l'enfant sans grands dangers. Aussi, arrive-t-il que dans certains endroits, le pian soit inoculé à l'enfant afin de le soustraire, prétend-on, aux lésions graves du pian secondaire tardif et aux accidents tertiaires qui surviennent chez l'adulte.

Après un temps variable, on voit apparaître l'éruption cutanée, d'abord semblable à de la gale. Pour que les pustules sortent rapidement, et dans l'espoir qu'elles guériront tout aussi promptement, le malade qui commence à se sentir fiévreux et incommodé se livre à une petite opération. Prenant un pot dans lequel il a versé de l'eau, il le dépose sur le feu et y ajoute du sorgho égréné, mais non germé *impengeri* ; on choisira parmi les espèces rouges, *mugabo*, *murizo*, etc. Les graines, sous l'action de l'ébullition, montent à la surface, violemment retournées et secouées sous l'œil attentif du pianique dont l'*ibinyoro* fera de même dans l'organisme. Il ne tardera pas à être recouvert de pustules.

On peut aussi emmener le patient là où l'on saigne une vache ; il se contentera de regarder « sortir » le sang : de même, les framboises sortiront avec facilité.

En un temps assez court, les verrues ont poussé et s'emplissent d'un pus nauséabond, c'est le *gusesa ibinyoro*.

Avant tout traitement, on s'empressera de raser la tête au pianique, sans quoi il serait impossible de procéder à l'opération du nettoyage des plaies ou *gutsira*.

Si l'individu a encore ses parents en vie, il devra conserver un petit toupet = *agahuri*, sur le sinciput ou au-dessus du front, faute de quoi on pourrait l'accuser de désirer leur mort : en effet, les Ruandais se rasent entièrement la tête à la mort des parents, ce signe de deuil doit donc être évité.

Les ongles sont également coupés et brûlés avec les cheveux dans un éphémère feu d'herbes allumé dans un lieu discret ; les cendres en sont soigneusement recueillies et enfouies dans les broussailles. L'âtre familial ne doit évidemment pas servir à leur destruction, ce serait le souiller.

En temps ordinaire, les cheveux sont simplement déposés dans les buissons avoisinant l'enclos de l'habitation, mais ici il faut plus de précautions. Ne sait-on pas que la bergeronnette familière recherche ce duvet pour édifier son nid ? On dit que :

*Uko igiye kwarika,*

Comme elle va faire son nid,

*Nikw ibinyoro bimwarikamo !*

C'est ainsi que le pian nichera en lui !

Nous observons là une sorte de magie imitative : le semblable produit le semblable. Par le truchement des cheveux du malade, il s'établit une communion spéciale entre l'acte qu'accomplit l'oiseau en faisant son nid pour sa reproduction et la maladie, laquelle, par imitation, récidive et devient incurable. Le germe du pian = *amagi y'ibinyoro*, restera dispersé dans l'organisme.

Dans ce pays où l'on peut nuire à l'homme au moyen de ce que l'homme rejette de lui-même, voire de ce qui lui est personnel, il faut craindre également les maléfices d'un ennemi qui pourrait s'emparer d'une mèche de cheveux ou de leurs cendres, pour « lier » le pian et le sceller si bien que le malade ne trouverait plus moyen de s'en débarrasser. L'expression parfois entendue : *kubimusomerezamo*, le lui faire ingurgiter ou boire, indique assez le moyen employé. L'esprit indigène est prompt à saisir une ressemblance entre des phénomènes parfois les plus hétérogènes, et à établir une relation de cause à effet entre eux.

Le rasage est le début d'une série de précautions ou sorte de quarantaine que l'on désigne ainsi : *bamuhaye akâto*, on lui a donné l'*akâto*.

Le malade a maintenant son lit à part, couche d'herbe à même le sol, souvent non loin de l'âtre dans la hutte familiale ; les plus fortunés disposent d'une petite hutte dans l'arrière-cour. Chalumeau à bière, écuelle, vase en bois, pipe, natte, sont dès lors autant d'objets strictement personnels. Le vêtement consistera en un bout de tissu de *Ficus* ou une étoffe sans valeur. Si c'est un jeune enfant qu'il s'agit d'isoler ainsi, la tâche devient presque impossible, aussi chez les paysans pauvres qui ont plusieurs enfants, les voit-on l'un après l'autre tomber victimes de la contagion.

Les gens du Ruanda ont recours à un procédé de conjuration = *ugutsirika*, de la maladie du pian. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'empêcher l'obstruction des orifices naturels par les framboises. Si les commissures des lèvres sont touchées, on ne peut manger, boire et bâiller sans douleurs. S'il s'agit du pian anal ou *umuzimbwe*, s'imagine-t-on les souffrances du malheureux ?

Les paupières et le nez peuvent être aussi envahis ; dès lors, lorsqu'on présume que l'éruption est suffisamment prononcée et apparente, on essaye de détourner le mal des endroits déjà cités et qui sont souvent atteints en dernier lieu. On agira comme suit.

Prendre une herbe fine d'*Eragrostis* = *ishinge* et prélever un peu de fiente de lézard ou de bergeronnette (fiente fraîche ou non) ; passer et repasser le fétu en contournant les orifices tout en prononçant :

*Ngutsiritse ibinwete,*  
*Ngutsiritse umuzimbwe...*

Je t'évite le pian labial,  
Je t'évite le pian anal...

Un moyen très en vogue pour conjurer le pian anal est le suivant. Se rendre à la croisée des chemins, au coucher du soleil, muni d'une hache ou d'un bâton armé d'une pointe en fer. Appliquer le fer de l'outil à l'endroit voulu, puis le cacher dans les environs ; il serait mauvais



de le rapporter à la maison, attendu que rentrer au logis avec l'instrument serait y ramener la maladie.

Ailleurs on agit autrement. Faire aiguiser une serpe ou *umuhoro*, par les forgerons, ou mieux encore, leur en acheter une neuve achevée le jour même. La nuit venue, la déposer dans un tumulus de cendres ou *ikivwvu*, à l'extérieur de l'enclos. Le lendemain, de très bonne heure, éviter de converser avec quiconque et se rendre à cet endroit, toucher les orifices malades à l'aide de la serpe en disant :

*Dutsiritse ibinyoro,  
Bva ku giti !*

Nous conjurons le pian,  
Sors du bois !

Puis, la replaçant dans les cendres, ajouter :

*Dore umuntu tuguhaye !*

Vois l'homme que nous te donnons !

On a ainsi trompé, une fois de plus, la naïveté de l'esprit malin qui est censé être à l'origine du mal.

En cette période de la maladie, les douleurs ostéo-articulaires sont vives. Pour empêcher qu'elles deviennent permanentes, autrement dit pour prévenir les *amakonyora* ou douleurs rhumatoïdes du pian, on recommande de passer le mal à un oiseau au vol rapide, l'hirondelle commune, *intashyas* par exemple. Faire des incisions aux articulations du coude, de la main, du genou, des chevilles. Prélever un peu de sang sur un brin d'herbe et l'essuyer dans le bec de l'oiseau et dire :

*Navuye Nâka amakonyora,  
Ni wowe nnyahaye...*

J'ai soigné un tel de son rhumatisme,  
C'est à toi que je l'ai donné...

puis on lui rend la liberté. La pratique de transmission de la maladie aux êtres vivants est assez courante au Ruanda. Voici un autre rite de passage.

En de nombreux endroits, on désire que l'éruption sorte bien, que les framboises pianiques abondent ; parfois on la préfère plus discrète, alors, rien de plus simple,

on fait passer le malade entre les pattes d'une vache aveugle, du coup le pian deviendra peu visible.

Passons maintenant à l'opération du *gutsira*, c'est-à-dire frottement des framboises, pour les aplanir. Celles-ci rendent tous contacts douloureux, donnent un aspect ridicule au malade et surtout empêchent l'application du produit généralement employé qui est l'*imbatura*.

L'aplanissement ne se fait pas sans difficultés, ni sans souffrances pour le patient qui doit être maintenu par des aides vigoureux. L'affaire se passe dans l'arrière-cour ; si on opérerait dans l'enclos ou avant-cour, les curieux afflueraient et parmi eux il pourrait se trouver un malintentionné qui aurait beau jeu, car il lui suffirait de planter là une colocase *iteke*, dont la caractéristique est de reprendre et de reverdir facilement. Et l'on entend ceci :

*Ukw iteke ryatoshye,*  
*Nikw ibinyoro bizatoha...*

Comme la colocase a reverdi,  
Ainsi le pian reverdira...

Le rhizome tubéreux qui a touché les sécrétions pianiques étant repiqué aussitôt maintiendra dans ses rejets le principe à l'état vivace ; cette relation permanente empêchera la guérison. Cette croyance est fréquemment observée au Ruanda et dans beaucoup de cas.

Le pianique aura d'abord copieusement mangé, car, plus tard, l'envie lui en fera défaut. Un aide muni d'une grosse poignée de feuilles les trempe dans de l'eau tiède ou froide et frotte énergiquement les framboises dans un mouvement de va-et-vient. Ce raclage produit un écoulement de pus et de sang très abondant. Les verrues, d'abord sanieuses, présentent un aspect rougeâtre. Ce nettoyage est complété par un lavage à l'urine fermentée ; toutefois, ce caustique n'est pas apprécié et supporté par tous. L'intervention aura du reste fait pousser à la victime des cris stridents, appels au secours mélangés d'injures abominables. Cela se passe vers cinq heures de l'après-midi.

On étale ensuite le pianique au soleil pour le séchage des plaies. Puis on apporte la médication chaude qu'on applique sur chaque pustule en appuyant fortement, comme on le ferait avec un cachet de cire. Enfin, une onction au vieux beurre rance terminera le *gutsira*. On assure que l'*umunyabinyoro*, pianique, jouira d'un sommeil très profond la nuit suivante. Parfois, pour lui éviter les affres susdites, on l'enivre copieusement au moyen de bière de bananes.

Pour plus de facilité, on emmène quelquefois le pianique près d'une chute d'eau, on l'y plonge pour déterger plus aisément les pustules ; on agit ensuite comme ci-dessus.

Les framboises peuvent tarder à disparaître. Que l'on se représente les douleurs du malheureux soumis à cette épreuve tous les deux ou trois jours, parfois durant de longues semaines.

Plantes employées pour le traitement : feuilles fraîches d'*umuravumba*, ou d'*umuchuchu* ou d'*umujumbageshi*. Ou encore baies cuites puis écrasées d'*inyamaheri* mélangées aux feuilles d'*imichuchu*. On peut remplacer les feuilles précédentes par celles d'*imbatura*, comme suit.

L'*imbatura* est un *Crassocephalum* qui croît en régions forestières de haute altitude. Les feuilles seules sont employées. Voici comment se fait la récolte.

La première plante sera arrachée entièrement ; l'éradication complète l'empêchera de pousser des rejetons : ainsi le pian ne pourra récidiver, produire des *amashibu* ou pian secondaire. Le fagot sera emporté en tenant compte d'une singulière prescription. On évitera les sentiers fréquentés, car les rencontres d'humains ou d'animaux peuvent mettre obstacle aux bienfaits curatifs de la plante. Les Ruandais, gens psychologues, croient qu'ils pourraient se trouver en présence de congénères ayant eu de récents rapports charnels illégitimes ou d'animaux ayant folâtré exagérément. Aussi est-il indi-

qué, lorsqu'on s'est approché d'un être animé, de jeter après soi une feuille d'*imbatura* dans laquelle l'esprit malin passera.

Arrivé au logis, le fagot est mis à l'ombre, puis les feuilles sont enlevées et pilées avec soin en ajoutant un peu d'eau. Le jus est filtré et bouilli pendant plusieurs heures ; il s'épaissit fortement ; on a la précaution d'écumer. On reconnaît que la crème est à point lorsqu'elle adhère au bâton mélangeur. On prélève sur un bâtonnet un peu de résine ainsi préparée et on l'applique chaude encore, comme de la cire à cacheter.

Parlons de la levée de l'isolement. Le pianique dont l'éruption évolue, peut se promener un peu au dehors, toujours muni d'un petit coussin d'herbes, ou d'une petite natte pour lui permettre de s'asseoir sans souiller le sol. Cette intention n'est pas si altruiste qu'elle paraît l'être à première vue, car on pourrait croire qu'il agit ainsi pour éviter de contaminer quiconque s'assiérait là après lui. La raison est différente : le pianique croit que sa guérison serait subordonnée à celle d'un autre pianique qui viendrait s'asseoir là après lui. Conception inattendue de la pathologie. Il ne se dessaisira pas de l'*ikisinzo* ou chasse-mouches, bâton auquel on attache un lambeau d'étoffe ou mieux un morceau de tissu végétal *agahuzu*.

Lorsqu'on constate que les plaies sont séchées, qu'il ne subsiste plus que des cicatrices indélébiles, on décide de « sortir le malade » des humeurs du pian, *kumukura mu kyuya ky'ibinyoro*. Le soir, il est premièrement lavé en entier à l'eau tiède. Au matin, on l'enduit de haut en bas de boue argileuse. On recommence plusieurs jours de suite : toilette le soir, boue le matin.

Après quoi, ayant fait peau neuve, il peut reprendre sa place dans la communauté. Les oripeaux sont brûlés, la natte est mise dehors et arrosée durant trois jours, le couteau est passé à la flamme. Les autres objets,

s'ils ne sont pas trop usagés, sont enduits de bouse de vache pendant quelques jours, puis lavés à grande eau ; c'est en quoi consiste la désinfection. Le poteau-soutien de la hutte, sur lequel il s'est appuyé, est également enduit de boue.

Peut-on s'en tenir là ? Non, assure-t-on. Ne reste-t-il pas le germe de la maladie à l'intérieur ? On prépare une bouillie légère de sorgho et on l'additionne de deux ou trois gouttes de suc d'euphorbe candélabre. Il s'ensuit une diarrhée abondante très affaiblissante ; le régime lacté est conseillé.

Restent les pénibles douleurs névralgiques *amavunane*. On les traite par des applications de chaleur, que le malade subit dans la position verticale, assise ou demi-couchée.

On prépare un *urwina*, trou qui sert habituellement à la maturation des bananes par la chaleur. (On sait que les régimes sont toujours cueillis avant maturité complète afin d'éviter les déprédations par les oiseaux). Le trou est chauffé en y brûlant des branches secs, puis on le tapisse de feuilles vertes de bananier et le patient y est plongé, la tête restant en dehors, mais parfois aussi entièrement recouvert des mêmes feuilles ou d'une natte ; il tient en mains un bâton qu'il agite lorsqu'il se sent défaillir. Il séjourne environ une heure dans cette position, fort incommodé par une abondante sudation. À la sortie, il se trouve entièrement lavé. Trouverait-on bain turc mieux ordonné ?

Décrivons le procédé hydrothérapique *urubindi*. On prépare une sorte de cuvette à bords hauts et épais, d'argile durcie, c'est l'*urubumbiro* ; un ruisseau proche facilitera le remplissage. De grosses pierres ou des quartiers de termitières de couleur foncée *ibisindu* seront fortement chauffés tout à côté et y seront précipités pour tiédir l'eau. Le patient s'assied dans la cuvette et se tient immobile, car de nouveaux apports de blocs



surchauffés vont sensiblement élever le niveau de la température de l'eau. Celui qui se tiendrait tranquille dans ce bain très chaud courrait moins de risques d'être brûlé, mais il en est, paraît-il, qui en sortent passablement échaudés. Le malade est parfois ensuite passé à l'eau froide. L'*urubumbiro* peut être remplacé par une grande auge *umuvure*, ce qui présente l'avantage de pouvoir se faire à domicile.

Outre cette balnéation, on connaît très bien les sources d'eau chaude *amashyuza* ; les bienfaits qu'elles procurent sont également appréciés. On les trouve en région volcanique, près du lac Kivu ; nous en avons aussi rencontré plusieurs en Urundi, en territoire de Bururi.

#### Pian secondaire.

Des papillomes apparaissent surtout aux endroits où la transpiration est plus abondante, sans excepter les paumes des mains et les plantes des pieds. On peut les traiter au moyen de feuilles écrasées et chauffées d'*imbatura* ; elles sont appliquées et maintenues par une feuille de bananier servant de bandage compressif. On revient parfois au traitement initial ; d'autres fois, on cuit les feuilles dans la cendre, on appuie fortement sur les plaies et le jus les imprègne.

Les verrues plantaires et palmaires requièrent un traitement particulier :

1) Chauffer à blanc un couteau, de préférence celui qui sert de rasoir ; d'un seul coup adroit et preste, trancher la partie supérieure de la verrue.

2) Une autre lame chauffée fortement est tenue perpendiculairement à la plaie, y laisser tomber du beurre qui, aussitôt liquéfié, y pénètre.

3) Apporter une résine poisseuse *ishangi* tirée de l'arbre *umushangi* ; en chauffer un morceau qui grésille et tombe sur la verrue.

Répéter après quelques jours. On ne connaît meilleur détersif que l'*isakare*, cette urine humaine conservée pour plusieurs usages ; aussi l'emploie-t-on pour enlever l'*ishangi* qui a durci. La verrue ne tarde pas à sécher complètement. En cas de douleurs vives, on conseille des pansements au pied de bananier pourri *ubuzindu*. Chauffer, renouveler quotidiennement.

Malgré tout, on peut assister à un échec. Que faire pour débarrasser le pianique de ces excroissances gênantes et douloureuses ? Eh bien, on a recours aux cautérisations. Une hache rougie au feu est appliquée jusqu'à leur destruction et cela sans pitié ; les indigènes redoutent, et non à tort, ce procédé. Quand une verrue plantaire ou palmaire veut sortir, disent-ils, on en est averti par des démangeaisons ; à ce moment-là on peut essayer les pointes de feu pour tenter d'empêcher sa venue. Un morceau de bois bien arrondi et bien taillé est chauffé dans les braises pour servir de thermocautère. Chaque fois la pointe est appliquée avec force et assez longtemps ; cela se dit *kubadikaho* ou *gutsinagizaho*.

On peut se procurer des bavures de fer chez les forgerons, les piler avec de l'urine de chèvre, en mettre sur la verrue. Le jus épaissi au soleil ou au feu des plantes *umukiryi* et *umunyuwintama* est aussi employé.

#### Pian tertiaire.

*Ingaruka* : mot dérivé du verbe *kugaruka*, revenir. Pian osseux, mutilant (*ubyanyuma*) ; crevasses, rhumatismes, font souvent suite aux précédents, même après de longues années.

*Umuhoro* : serpe. Les jambes sont arquées en forme de lame de sabre, mais si cette déviation ne gêne pas le malade dans sa marche, elle est souvent douloureuse. Il est indiqué de se rendre chez un forgeron muni d'une serpe et d'une hache qui ne servent plus. Ces instruments

aiguisés et chauffés à blanc sont appliqués alternativement, par le tranchant tout le long de la face antérieure des membres et de bas en haut. L'opération est faite rapidement : elle est très pénible et provoque inmanquablement des brûlures sur lesquelles on met immédiatement de la bouse de vache. Il n'est pas possible de la répéter plus d'une ou deux fois.

*Imyate* : crevasses plantaires, parfois palmaires. On essaie d'y remédier ainsi : se mettre à la recherche d'un crâne humain, ne pas le déplacer. Avec un fétu de *Sporobolus* = *umulsina*, toucher toutes les crevasses en tous sens, puis promener le fétu sur toutes les dentelures des sutures crâniennes, en disant :

*Uyu muntu uryamyeye ahangaha,  
Ni we utwaye imyate yanjye !*

Cet homme étendu là,  
C'est lui qui emporte mes crevasses !

Autre procédé. Écraser des feuilles de la plante *umushishiro*, les envelopper dans une feuille fraîche de bananier, mettre dans les cendres chaudes puis appliquer sur les crevasses.

*Imiswa* : les termites. Kératose pianique. Forme de pian qui prend l'aspect de minuscules galeries de termitière. Plus fréquents aux pieds. Traiter comme suit :

1) Écraser un crapaud vivant ou un petit rongeur *urumende* (*Lemniscomys striatus*), bien vivant, lui aussi ; le pied souffrant piétine avec force.

2) Frotter les endroits atteints avec une reine de termite vivante, sans l'abîmer ; la reporter en bon état là où on l'a prise, car on ne tue pas un *umwâmi*, ce nom évoquant la personnalité du prince régnant *Umwâmi*.

3) Fiente d'oryctérope *inyaga* écrasée avec le pied. On sait que l'oryctérope est un grand mangeur de termites.

4) Poumon desséché d'hyène, écraser finement et saupoudrer.

Crevasses et kératose sont souvent lavées le soir avec du purin de chèvre ou de vache = *ibisogororo*, puis on les enduit de beurre. A ce purin épais, on peut ajouter du jus de feuilles de *Coleus aromaticus*.

Autre nettoyage détergent. Se promener sur une litière de veau. Et voici encore la composition d'un emplâtre efficace (?) : fumier humide de chèvre et de mouton avec adjonction de beurre.

*Amakonyora* : douleurs rhumatoïdes et raideurs dans les articulations. Remède préconisé : cuire des feuilles vertes d'ortie *igisura* et en boire le jus.

*Kaniga* : forme laryngée du pian ; douloureux. Traitement : écraser des feuilles de *Dracaena papahu* = *igihondohondo* ; en boire le jus avec un peu d'eau. On peut aussi essayer le jus des plantes suivantes : *umushishiro*, *rurira*, *umurwamporo*, allongé d'eau. Jus de feuilles d'*umuravumba*, filtrer, l'ajouter à l'eau qui va servir à faire une bouillie de sorgho laquelle sera consommée le matin.

Prendre des racines et des feuilles d'*umwanzuranya* (*Dicoma anomala*), les piler ensemble, en extraire le jus, filtrer et allonger d'eau ; à boire le matin.

Feuilles d'*umunkamba* ou mieux encore les racines ; piler. Le jus filtré est bu dans de la bière de sorgho d'une seule variété ; en boire chaque matin.

Prélever l'intérieur de deux baies d'*imichuchu*, faire macérer dans un peu d'eau, filtrer, chauffer en ajoutant un peu de vieux beurre (gros comme un œuf de pigeon) ; ne pas bouillir ; avaler tiède. Répéter de temps à autre pour nettoyer la gorge.

Remarque. A cette nomenclature déjà longue des degrés du pian, on pourrait ajouter les *amachumu*, les lances, lésions ulcérées, à nombreux pertuis ; ainsi que les *inkabya*, sorte de tumeurs siégeant à la face externe du

poignet surtout, ou au genou. Les indigènes attribuent ces dernières au pian, mais il convient de dire qu'il s'agit le plus souvent de kystes synoviaux.

#### Amulettes antipianiques.

Contre les lésions dites *amachumu*, prendre une lance *ichumu* qui a servi pour une action notoire, c'est-à-dire participation à une bataille, à la défense contre un vol, etc. ; prélever un éclat de la hampe, le porter au cou ou sur un autre endroit du corps.

Voici comment confectionner une amulette réputée de grande valeur servant pour tous les cas de pian tertiaire. Se procurer le délivre *umuziha* d'une chienne qui met bas pour la première fois (ce délivre a eu le temps de se dessécher dans le secret de la hutte) ; y ajouter : pièce identique provenant d'une brebis ; de plus, une plante entière de *umurya w'abasaza* (périphrase signifiant « tendon de vieux »). La plante est ainsi nommée à cause de sa solidité. Ajouter un morceau de corne de vache aveugle à robe noire ; un petit orteil d'un cadavre de Pygmée ; l'attribut sexuel prélevé sur le même cadavre, le même organe prélevé sur une hyène. Mettre le tout dans un morceau de vêtement de vieille femme, l'entasser dans une corne, fermer avec de la bouse de taurillon bénéfique. Porter cette amulette à l'endroit atteint par la maladie ou au cou, suspendu à une ficelle d'aponévrose séchée. Cette préparation attaque la racine du mal par de multiples moyens : l'écœurement, l'obscurcissement, le vieillissement, le tout tempéré par la nature douce de la brebis avec le bénéfice de la bouse de taurillon.

Amulette spéciales contre le pian tertiaire *ingaruka*. Plantes épiphytes *ingurukizi* (*kuguruka* signifie voler en parlant des oiseaux) ; ou rupestres *umurenegarutare* (*kurenga* : dépasser, franchir ; *rutare* : rocher). On devine aisément le raisonnement.



Un autre préservatif est un éclat d'un bois *umuhezayo* (de *guheza* : faire disparaître). Il s'agit d'une perche qui a servi au transport d'un mort. L'explication est simple : le disparu a influencé le bois, il a participé à sa nature, le pian ne réapparaîtra certainement plus, ayant eu contact avec lui. Pour plus de facilité, on peut repiquer le bois qui repousse en conservant le même principe ; rien de plus commode lorsqu'on en désire un fragment.

On recommande aussi de porter au cou un bézoard *umuruku* : le contact de cette concrétion avec le corps humain établit une relation permanente qui mettra obstacle à l'apparition du pian de la gorge *akanigo*.

#### Précautions ultérieures à prendre par les pianiques.

Il leur est défendu de rôtir les mêmes patates douces sur deux feux différents. Si par exemple la pluie survient, alors que la cuisson est entamée sur un feu placé à l'extérieur, on ne peut la compléter au foyer familial.

Si dans le pot qui va servir à préparer la pâte de sorgho, la quantité d'eau mise à bouillir paraît excessive à la ménagère, elle en prélève une partie qui sera, par exemple, versée dans un récipient où on se lave les mains : un ex-pianique ne peut employer cette eau, tout au moins pour cet usage, car il en résulterait une dépigmentation des téguments ou *urubara*.

Un ancien pianique qui désirerait consommer de la viande cuite refroidie ne pourrait en découper un morceau pour la réchauffer en le passant à la flamme du foyer ; le pian le « reprendrait » comme la viande a été « reprise ». Mais il peut, toutefois, réchauffer le pot tout entier.

### Pian héréditaire.

*Ibinyoro by'ivukanano.* Les Ruandais sont persuadés que le pian, au même titre que la syphilis des parents et des ascendants, a des retentissements sur leur progéniture. Nous savons cependant qu'il n'en n'est rien d'après les données consignées dans tous les traités ; et, au cours de notre longue carrière coloniale, nous n'avons non plus jamais rencontré de nouveau-né présentant à la naissance des signes de pian.

On croit que la femme peut efficacement lutter contre les funestes effets du pian, en absorbant, pendant la grossesse, des remèdes préventifs dits *inkuri*. Ceux-ci sont composés d'une quantité extraordinaire de simples. Sans cette précaution, le nouveau-né présenterait les symptômes du pian laryngé, contracté *in utero*. Ainsi explique-t-on la « voix cassée » d'un enfant ayant avalé des mucosités. Ces magistères se boivent pendant cinq ou six mois, quotidiennement le matin et à jeun (deux gorgées suffisent), à partir du quatrième mois, car il faut attendre que l'œuf *urusoro* des premiers temps soit mûr.

Préparation. Les plantes sont récoltées par un enfant *isugi*, c'est-à-dire n'ayant jamais contracté la maladie et dont les parents sont encore en vie. Les feuilles sont pilées, pressées, tordues. Le produit solide est mélangé à une tasse de boue argileuse ; le tout est bien pétri, puis façonné en forme de boule avec un col pour pouvoir la saisir avec plus de facilité. La boule est mise à sécher sur une claie au-dessus de l'âtre ou au soleil. On utilisera de préférence la boue qui tapisse l'abreuvoir du bétail. Pour préparer la potion préventive, on emploiera une écuelle provenant d'une courge de l'espèce *ururwane*, n'ayant ni fente, ni rebord, étant pour cela même *isugi*. Par-dessus cette écuelle qui contient un rien d'eau,

on frotte doucement contre le galet, qui sert de pierre à moudre, le remède façonné en boule que la chaleur a desséché. Un peu de poudre suffit.

Après avoir mêlé la poudre à l'eau, la femme boit, puis dépose précieusement le récipient dans un endroit sûr, car il ne servira qu'à cet usage. Se cacher pour boire.

Après sa naissance, le nouveau-né sera lavé une fois avec la potion ; quelques gouttes lui seront également versées dans la bouche. On continuera de lui en faire absorber chaque matin avant la tétée, pendant un mois.

Quant au mari, s'il a contracté le pian, il croit de son devoir de prendre la petite dose quotidienne, tandis que la grossesse évolue.

Si, malgré ces précautions, le nourrisson gagne la maladie de la gorge *akanigo*, ou s'il vient à mourir, le remède est jeté, et on s'adressera dorénavant à un autre spécialiste de l'*inkuri*.

En Urundi, pays voisin du Ruanda, le préservatif est mélangé à de la bière et se boit par les deux conjoints indistinctement.

Ci-après les noms des plantes employées :

Recette 1) : *igichunshu* ; *itôma* ; *umwishwa* ; *ikibogeri* ; *ichyumwa* ; *umugombe* ; *umunkamba* (racines) ; *nkurimwonga* ; *umutanga* ; *umusugi* ; *umususa* ; *inyabarasanya* ; *akayogera* ; *umushishiro* ; *umuzigangore* ; *umukuzanyana* (racines) ; *igihondohondo* ; *ningwijana*.

Recette 2) : *umuravumba* (feuilles) ; *itôma* ; *umunya-mapfundo* ; *umushishiro* ; *umukurazo* ; *umumenamabuye*.

#### PITYRIASIS

Se procurer un tesson d'une cruche qui s'est brisée sur la route alors qu'elle était remplie de bière de sorgho, l'enduire de sang dont on ignore la provenance, l'envelopper dans une étoffe de *Ficus* et le porter en sautoir.

Le pityriasis est considéré comme maladie contagieuse. Si l'on doit partager la couche d'un contaminé, avoir la précaution de s'enduire le corps d'une pommade au beurre rance mêlé de feuilles pulvérisées de *Solanum incanum* = *umuchuchu*.

## PLAIES

On peut, lorsqu'une blessure est fraîche, la laver avec sa propre urine, ou mieux encore, prier un voisin de rendre ce service. Ceci a pour effet d'arrêter l'hémorragie ; à défaut, employer l'urine fermentée de vieille femme, dès qu'on est rentré à la maison.

Les gens du Ruanda n'ont guère recours aux remèdes dans la journée lorsqu'ils se blessent ; ils préfèrent attendre le coucher du soleil. On explique que :

*Uko izuba ribva,* Comme le soleil darde ses rayons,  
*Nikw igikomere kibva!* Ainsi la blessure saigne !

Néanmoins, on se précipite sur une touffe d'herbe dont on enlève un fétu = *akamyoya*, à l'aide duquel on touche légèrement l'endroit blessé en disant :

*Bva ku giti,* Quitte la plante,  
*Dore umuntu tuguhaye!* Vois l'homme que nous te donnons !

C'est là une injonction au mauvais esprit, auteur du mal, que l'on trompe en lui montrant le fétu que l'on repique soigneusement là où on l'a arraché.

Si la plaie est de conséquence, il faut quand même s'en occuper un peu. Cueillir les plantes suivantes :

*Kaziraruguma* ou la vulnéraire par excellence (*Sonchus sp.*).

*Inyabarasanya*, (*Bidens pilosa*).

*Igisusa ky'inkyungwane* (Cucurbitacée comestible).

*Igifuraninda* (*Crassocephalum rubens*).

*Umuryanyoni*.

Écraser toutes les feuilles ensemble et en faire une boulette qui est fortement pressée sur la plaie et son pourtour, ceci pour prévenir les enflures, tout en prononçant les parolès suivantes :

<i>Habyimbirwa sakabaka,</i>	Soit enflé le Milan,
<i>Habyimbirwa uruyongoyongo,</i>	Soit enflé le Héron gris,
<i>Habyimbirwa ikyiyone,</i>	Soit enflé le Corbeau,
<i>Habyimbirwa imbeba,</i>	Soit enflé le Rat,
<i>Habyimbirwa impyisi,</i>	Soit enflée l'Hyène,
<i>Habyimbirwa isatura</i>	Soit enflé le Phacochère,
<i>Habyimbirwa inyamaswa zose...</i>	Soient enflées toutes les bêtes sauvages...

La tirade est débitée avec conviction par le blessé qui croit que les forces naturelles accompliront sa volonté. Les formes verbales de magie sont nombreuses, incantations, imprécations, adjurations ; elles deviennent vite familières aux jeunes oreilles.

La boulette de feuilles ensanglantées est ensuite lancée dans la direction du couchant en ajoutant :

*Narenza ubukomereke...* Je ferai disparaître la blessure...

Les lambeaux et fragments sont tranchés au moyen d'un éclat de roseau ; ne pas se servir d'instruments, car ils feraient s'agrandir la plaie. Les lambeaux, pincés entre deux morceaux de bois, sont gardés dans le ciel de la hutte au-dessus de l'âtre ; on y ajoute quelques gouttes de sang de la blessure : on considère que conjointement à leur dessiccation, celle de la plaie se produira.

L'outil (houe, serpette, etc.), ayant provoqué l'accident, s'est de ce fait rendu inutilisable, il est devenu un porte-malheur jusqu'à la guérison du blessé. Notons que ce dernier, s'il est marié, doit observer la continence jusqu'à ce que la cicatrisation soit amorcée.

Autres plantes intéressantes : *igichunshu* + *kaziraruguma* + *inyabarasanya* + *umushishiro* + *ikyumamyi*. Les froisser ensemble, triturer. Le jus, mélangé à un peu d'eau, servira pour presser le pourtour de la plaie.



*Umukararambwe*. La piler avec un peu d'eau, tordre, mélanger le jus avec de la poudre de cuivre rouge. Ne pas couvrir.

Sécher au-dessus du feu la plante entière d'*igifuraininda* ; écraser les feuilles, en saupoudrer la blessure.

Feuilles fraîches écrasées d'*umukiryi* : presser sur la plaie.

Autre façon de soigner une blessure :

1) Feuilles d'*igifashi*, écraser, envelopper dans une feuille verte de bananier ; le blessé asperge le tout de son urine. Bien ficeler le paquet et le chauffer fortement dans les cendres du foyer.

*Mutumo (Lycoperdon)*. Laver la plaie, la laisser sécher au soleil. Perforer la vesse-de-loup, il s'en échappe de la poudre dont on parsème la plaie.

*Ikimashi*. Broyer finement le bulbe. Adhère facilement. Ne pas couvrir.

*Kanyamapfundo* et *kayogera*. Piler les feuilles. Prendre un gros bracelet de cuivre rouge, le frotter vigoureusement sur un galet : on obtient une poudre de pierre et de cuivre. Mettre sur la plaie le jus des feuilles citées avec la poudre ; ne pas couvrir.

*Itôma* et *karabukirwa*. Les feuilles écrasées et pressées sont placées en bourrelet entre deux feuilles d'érythrine. Fermer avec un pansement de feuille de bananier.

*Nyirasogereza*. Remède douloureux. Les feuilles écrasées et séchées sont réduites en poudre fine ; saupoudrer ; ne pas couvrir.

*Ikyumwa*. Choisir des spécimens de la vallée. Les feuilles écrasées sont mises sur la plaie.

*Umushwati* ou *umushwarita*. Comme ci-dessus.

*Imbonobono* (ricin). *Idem*.

*Igikakarubamba* (aloès). Emploi des feuilles. Enlever les côtes. Broyer pour extraire le latex ou *ururenda*. Badigeonner la plaie en voie de guérison, puis saupoudrer de suie pour éviter une cicatrice rougeâtre, la suie donnant une teinte uniforme à la peau. Couvrir ; éviter les lavages.

*Igichyunshu*. Feuilles écrasées. Couvrir.

*Igichumuchumu* (*Leonotis nepetaefolia*). *Idem*.

*Ruberwa* (*Altaea rosea*). Remède très actif. Les feuilles sont écrasées. La purée est étendue sur la plaie. Retenir par un bandage en fronde, mais lâche, car le remède est irritant. Ne pas employer d'érythrine en même temps.

*Uruheza*. Broyer les feuilles ; appliquer sur la plaie et couvrir.

*Rwagara*. On se sert de feuilles ou des tubercules *ikibombwe* (non comestibles). Écraser finement. Application.

*Umuhengeri* (*Lantana salvifolia*). Emploi des feuilles.

*Uruhombu*. Remède efficace. Un bourrelet de feuilles écrasées est placé entre deux feuilles d'érythrine, comme dit plus haut. Fermer. La plaie sera lavée au jus de feuilles de cucurbitacée sauvage *umutanga*.

*Isusa*. Plante urticante. Les feuilles sont passées à la flamme, puis froissées et étalées sur la plaie.

*Umukeri* (ronce). Broyer les feuilles.

*Umwishwa* (*Mormordica foetida*). *Idem*.

*Umuzigangore*. Les feuilles sont cuites pour le lavage des plaies. Panser à l'aide de feuilles fraîches écrasées.

*Umukiryi*. Folioles écrasées et séchées ; écraser finement et saupoudrer. Les feuilles fraîches servent pour le lavage des plaies.

*Umukarambwe*. Emploi des racines (rouges). Écraser, piler, étendre sur la plaie pour en achever la guérison.

*Umutu*. Écraser les feuilles et étendre sur la plaie.

*Ngingwijana*. L'eau de cuisson des racines est utilisée pour le lavage de la plaie, tandis que les racines cuites servent pour le pansement.

*Nkurimwonga*. Broyer les feuilles à l'aide de la pierre à simples, puis mélanger à de la poudre de cuivre rouge. Le jus épais est mis sur la plaie.

*Umuwumavumo*. Les feuilles écrasées sont à étendre sur la plaie.

*Umusenze*. En carboniser une branche. La poudre refroidie est employée surtout pour les plaies siégeant aux pieds.

*Umushishiro*. Les feuilles écrasées servent au lavage des plaies. Pas d'application.

*Umuzibaziba* (*Mitragyne macrophylla*). Écraser, chauffer dans un récipient. A appliquer chaud pour nettoyer ; étendre ensuite des feuilles fraîches sur la plaie.

2) Plante entière d'*ikyunamyi* ; triturer avec un peu d'eau pour obtenir une purée consistante. Procédé : tamponner légèrement la blessure au moyen du paquet ramolli ; y exercer une pression avec le paquet froid. Recommencer plusieurs fois. Ne pas couvrir. Le lendemain, la plaie aura séché.

#### Plaies par lance ou par flèche.

Retirer le corps étranger. Cautériser en introduisant dans la plaie une lame plus petite chauffée à blanc pour opérer la destruction des débris.

Chauffer à blanc un fer de lance, déposer dessus du bon vieux beurre rance âgé de deux ou trois ans, lequel en se liquéfiant coule dans la plaie qui en est imprégnée

avec une feuille de bananier.

et recouverte. En toute hâte, cueillir les plantes suivantes : *itôma*, *inyabarasanya*, *ikyunamyi*, *inkuruba*, *uruheza*. Froisser les feuilles ensemble, chauffer le tout sur un tesson, puis fomentier longuement sur la plaie et le pourtour. Dans la suite, la plaie laissera sourdre un peu de sérosité purulo-sanguinolante. La guérison survient.

Manière plus simple d'opérer. A du beurre, gros comme un œuf de pigeon, on ajoute en abondance de la sève de *Ficus* = *umutabataba*.

### Plaies infectées.

Toute plaie est produite par l'intervention d'un esprit de trépassé, que l'on croit avoir offensé de son vivant. Cet esprit fait de la plaie son habitacle et il ne s'agit pas de l'indisposer davantage. On lui « crachera » une gorgée de bière, ou de sang si on saigne une bête ; un peu de nourriture lui sera offerte également, surtout si elle contient du sel. On n'oubliera pas quelques parcelles de viandes mâchonnées qui lui seront une satisfaction.

Ne pas s'approcher d'un feu ardent, car il pourrait en résulter une brûlure, d'où mécontentement de l'hôte redouté. Ne pas le mettre à nu sans nécessité ; avoir soin de laver la plaie à l'abri des regards indiscrets.

Enfin, pour terminer la vieille querelle ou *kumara urubanza*, on fait un sacrifice expiatoire qui consiste en l'offrande d'une tête de bétail. La viande de cette provenance est qualifiée *intororano* (de *gutonora* : éplucher). Chacun des membres de la famille prélève un morceau de tous les quartiers de l'animal, laissant croire à l'esprit qu'on ne fait qu'en « éplucher » un peu, lui abandonnant la grosse part.

La viande sera cuite à l'eau ou grillée près d'une petite hutte consacrée à l'esprit et la part réconciliatrice (plutôt symbolique à vrai dire.) du défunt est déposée sur des herbes fines ou sur une feuille de bananier. Cela lui sera

très agréable. Le sacrifice sera accompagné de la prière classique :

« Ris, ris aux éclats, sois nous propice, apaise-toi envers nous, etc. ».

\* \* \*

Les remèdes pour les plaies sont nombreux, on doit les expérimenter. Après un emploi de quelques jours, si les résultats ou effets sont malencontreux, on change de remède.

Préparer un bourrelet de feuilles d'*umuchuchu*, ainsi que deux feuilles d'érythrine. Ces feuilles sont appréciées, non seulement parce qu'elles sont douces, mais aussi parce que l'arbre dont elles proviennent possède un caractère sacré (il est surnommé *umurinzi*, l'arbre-gardien des traditions). Les deux feuilles, dont on aura enlevé les nervures, sont trouées à la façon d'une passoire ; le bourrelet médicinal sera placé entre elles. On termine en appliquant un bandage en fronde, fait d'une feuille engainante de bananier, dont les bouts sont liés avec soin, et souvent même trop serrés, car la circulation devenant défectueuse à la suite d'une ligature exagérée, cause souvent l'atrophie du membre.

*Umunyū w'intama*. Feuilles écrasées, pressées, tordues. Laisser épaissir le jus dans une écuelle, en l'exposant au soleil. Le lendemain, muni d'un éclat de bois, en recouvrir la plaie ; les douleurs seront vives pendant trois heures. Application quotidienne du remède. Tous les deux jours, lavage à l'eau tiède. Des croûtes se forment, les respecter.

*Umwanzuranya*. Écraser, faire sécher, pulvériser. Moudre un seul épi de sorgho. Mélanger les deux poudres. Prendre des feuilles d'*umuhâti*, y verser la poudre, ajouter un peu d'eau. Bien ficeler et chauffer dans la cendre. Verser à température supportable sur la plaie. Ne pas se servir de feuilles d'érythrine, mais fermer avec une feuille de bananier.



Feuilles de la même plante écrasées et cuites longuement ; on ajoute du jus frais de feuilles d'*umuzibaziba*. Le liquide de cuisson sert pour le lavage, tandis qu'on fait servir les résidus en applications.

*Umubasha*. Écraser avec des feuilles d'*umukuryi*. Faire sécher ; moudre pour en saupoudrer la plaie.

*Imvuvu z'urutare*, autrement dit écailles de rocher : cryptogames. Écraser finement, en saupoudrer la plaie. Occasionne des douleurs.

*Akabashyi k'ihene* ou omoplate de chèvre. Calciner ; en saupoudrer la plaie.

*Amahurunguru* : crottes de chèvre ou de mouton. Sécher, écraser, pulvériser pour en saupoudrer les plaies évoluant vers la guérison.

Fiente de milan ou *sakabaka* à employer comme dit ci-dessus.

#### Ulcère phagédénique.

Il est dénommé *unyangarupfuko* à cause des difficultés que présente son traitement. Ce terme est en effet composé du verbe *kwanga*, refuser et du substantif *rupfuko* ou pansement.

On essaie un peu toutes les plantes, en particulier *umutu* et *igichyunshu*, mais sans toutefois obtenir de bons résultats. Malgré tous les abluants, l'ulcère continue de se remplir de tissus sphacelés. C'est pour cela qu'on l'appelle également *umuvogo* (de *kuvogera* : patauger).

#### Ulcère atone.

L'ulcère atone est surnommé *umuturanyi* (de *guturana* : voisiner), ce qui signifie qu'il faut bien s'accoutumer à vivre en sa compagnie. On l'appelle aussi

*umujunzo*, le marais de papyrus : les ans passent et la plaie ne guérit pas, tel le marais de papyrus qui ne disparaît jamais.

On ne peut guérir à cause d'un ver unique = *urunyo*, qui y a élu domicile, mais que l'on n'aperçoit pas. Pourtant, on essaie de le détruire de la manière suivante :

1) Recouvrir l'ulcère d'une bouillie tiède de sorgho ; l'enlever dès refroidissement.

2) Délimiter le pourtour avec de la pâte de sorgho froide, en érigeant un bord résistant. A l'intérieur de cette sorte de cuvette, verser une bouillie plutôt chaude de sorgho. On peut remplacer cette bouillie par un bouillon concentré de viande de potamogale ou loutre de marais *igihura*, qui donne parfois de bons résultats. Cette idée, bien que controuvée par l'expérience, subsiste encore.

\* \* \*

Les morsures de carnassiers s'appellent *imikaka*, du nom des crocs qui ont causé la morsure. Les chasseurs ordinaires *abahigi*, lorsqu'ils entreprennent une chasse importante, s'entendent entre parents plus ou moins proches, afin de se porter secours mutuellement. Mais, dans les régions forestières, les chasseurs sont en même temps cultivateurs et ceux qui partent dans l'intention de se livrer aux travaux agricoles sont toujours accompagnés de leurs chiens et munis de leurs armes. De plus, ils ne se séparent jamais de leurs sifflets qui sont de deux ordres différents :

1) *ihorere*, petit sifflet provenant d'une tige de jeune bambou *uruturi*, a le pouvoir de ramener les chiens égarés à la poursuite du gibier ;

2) *urwamururo*, sifflet renfermant les charmes destinés à mettre en fuite les bêtes sauvages telles que

buffles, éléphants et surtout les léopards, car ce sont eux que l'on rencontre le plus fréquemment lors des chasses d'agrément à la céphalophe *Nigrifons* = *ifumberi*, à la céphalophe *Silvicultor* = *igisaho*, à la céphalophe *Spadix* = *iskyiskyi* dont j'ai été heureux de signaler l'existence dans ces régions, ou encore à l'antilope *Guib* = *impongo*.

L'*urwamururo* provient, lui aussi, d'un fragment de bambou jeune ; on y tasse alternativement des feuilles triturées et des morceaux de tiges de *umuhungwe* (encore appelée *umukumbuguru*), pour que le léopard puisse être éloigné rapidement (*guhunga* : s'enfuir), et d'*umwange* : l'animal s'approchera peut être en colère, mais ne voudra pas se saisir du chasseur. Cette protection s'étend aussi aux chiens qui ne seront jamais mortellement blessés.

On ajoute : lambeaux ou poudre des organes suivants : cœur, intestins, foie, langue, poumons et organes génitaux d'un léopard qu'on a pu tuer. On ferme à la cire. Portée au cou au moyen d'une cordelette d'*umunaba* (ou *umusarenda*), cette amulette de grande valeur, lorsqu'on souffle dedans, éloigne le léopard et le rend presque inoffensif.

Les plantes triturées donnent un suc dont on enduit les chiens ; sont-ils sur le point d'être saisis par le félin, celui-ci, dégoûté, les délaisse aussitôt.

Nous avons vu un vieux chasseur composant son amulette avec énormément de sérieux et conviction.

A ajouter que l'*umwange* a fâcheuse réputation à cause du sens du verbe d'où son nom est tiré : *kwanga* signifie en effet refuser, repousser. Les sifflets magiques ainsi composés ne le seront que par des vieillards et non par des hommes encore jeunes, car ils risqueraient de devenir *umwange*, impuissants. Par ailleurs, on a l'habitude de la planter autour des enclos, attendu

qu'elle est capable d'éloigner les léopards et aussi les hyènes.

L'*umwange* entre aussi dans la préparation d'un philtre d'amour. Une femme jalouse s'en servira pour s'assurer l'amour de son mari et consommer la disgrâce de sa rivale. Mais elle évitera elle-même le contact de la plante ; pour la récolter, elle se garantira les mains.

Les morsures de carnassiers sont traitées par les spécialistes des morsures de serpents *abagombozi*.

Lorsqu'on craint le léopard en voyageant la nuit, on s'attache au pied une corde faite de feuilles du bananier *intuntu* de couleur foncée ; ce bananier a la réputation d'obscurcir l'intelligence. Croyant qu'il a affaire à un serpent, le félin s'effraiera et n'approchera pas.

En cas de blessure par un léopard, si on réussit à le tuer, on prélève un poil de sa moustache et on l'enfonce dans la plaie pour prévenir le gonflement.

\* \* \*

Lorsqu'une écharde est entrée profondément dans les chairs, et que l'on ne peut l'en retirer, agir comme suit.

Sectionner le tronc d'un jeune bananier. Prélever une bouture sur un plant de laiteron, la planter dans le cœur du bananier. Nourrie de sève, la bouture va bourgeonner. Le lendemain, l'enlever et la faire porter par le blessé. L'écharde sortira de la plaie.

\* \* \*

NTUZA souffre dans tous ses membres et de plus il est porteur d'un ulcère rebelle à tout traitement : il se croit dès lors ensorcelé, possédé par un esprit qui fait de la plaie son habitacle et qui la déchire, bien qu'à chacun de ses repas NTUZA lui crache dessus un peu de nourriture ou une gorgée de boisson, surtout de bière. Il

prétend même qu'une bête sauvage *inyamaswa* se promène dans telle ou telle partie de son corps.

Se procurer des arrhes pour rétribuer un devin *umuraguzi* devient son souci. Il s'adresse d'abord au jeteur d'osselets divinatoires = *umuraguzi w'inzuzi*, qui l'envoie, en conclusion à la réponse de l'oracle, consulter l'*umuhuzi*. Celui-ci, par ses artifices, donne l'illusion qu'il retire *guhura*, du corps humain toutes sortes de choses, tels que poils, plumes, tête de serpent, crapaud, os, etc.

L'*humuhuzi* apporte une torche fumante dans laquelle se consomment, entre autres, des fragments de queue d'une bête puante, le pocilogale *agasamunyiga*, et de potamogale *igihura* (remarquer le rapport de ces deux noms : *guhura* et *igihura*).

Il touche la corne fumante avec sa corne magique, établissant ainsi un courant sympathique entre ces deux objets, puis il promène la corne sur les parties malades dirigeant vers l'ulcère, quand c'est le cas, les matières diverses dont on aurait envoûté son client. Il applique alors une ventouse sur la plaie et il aspire longuement, soi-disant pour retirer les humeurs malfaisantes et ce qu'il est allé au préalable cacher dans sa bouche, sous le fallacieux prétexte de se retirer à l'écart ; mais il peut tout aussi bien l'avoir conservé dans une ventouse de rechange dissimulée sous ses vêtements. Cette pratique vaut, à son auteur, d'être tenu habituellement à l'écart par ses congénères.

Il prend un air sérieux, comme dégagé de toute contingence. Sa verve ne tarit pas. Je saisis avec difficulté des bribes de son incantation ; heureusement il se repète et je puis noter les passages suivants :

*Bambuka ! Rugirwa rwa Mukînga* <sup>(1)</sup> Lève-toi ! L'Honorée, fille de la Protectrice.

*Urugi rukinzwe n'abarozi,* La porte fermée par les ensorceleurs,  
*Abahanga bazarukîngura.* Les savants maîtres l'ouvriront.

(1) *Bambuka* : terme liturgique employé pour le réveil du *Mwâmi*. *Rugirwa* : celle à qui les honneurs sont rendus.



<i>Kanguka! Museke wa Nzikwesa</i> (1).	Éveille-toi ! L'aurore, fille de l'Éclatement.
<i>Nyiramugore nimiragwa,</i>	La maîtresse-femme n'est pas encore tombée,
<i>Riragwaguzi mu rugo ritakoye</i> (2).	Elle titube dans l'enclos qu'elle n'a pas doté.
<i>Bambuka! Irindagiza rya Muhama</i> (3).	Lève-toi ! L'Abrutissante, fille de Muhama.
<i>Nyagatondozi! Twarorerwa!... Imfizi ichumita uburozi; Ar'inkotsa, ar'inkunguzi... (4),</i>	Rapporteuse ! Nous sommes admirés ! Le taureau encorne le maléfice, Que ce soit le <i>Clamator</i> , que ce soit un mauvais augure.
<i>Rwubura abububa</i> (5).	Toi qui découvres ceux qui se dérobent.
<i>Riratahira mu rugo ritakoye.</i>	Elle va où bon lui semble.
<i>Bene urugo baraturoreba ibyo dukora.</i>	Les gens de l'enclos nous admirent pour nos actes.
<i>Umva! Mubyuko wa Sine! (6) Ar'inkotsa, ar'inkunguzi...</i>	Écoute ! Mubyuko, fille de la Brune ! Que ce soit le <i>Clamator</i> , que ce soit un mauvais augure...
<i>Niba baramutegeye mu nzira, No mu nzozi...</i>	Si on lui a tendu un piège sur la route, Voire dans un rêve...
<i>Ar'imandwa bamurogesheje</i> (7).	Que ce soient les dieux qui l'aient fait ensorceler,

(1) *Nzikwesa* : de *kwesa*, laisser tomber un objet avec éclat. On entend parfois dire : *inkuba zivasa* ou les Foudres éclatent. On sait que la foudre est non seulement personnifiée, mais aussi sexuée, d'où le pluriel.

(2) *Ritakoye* : de *gukwa*, doter en vue de mariage. La corne titube, elle s'agite, elle est près de déceler la cachette d'un objet maléfique. L'*umuhuzi* est aussi rabadmancien.

(3) *Irindagiza* : de *kurindagiza*, rendre stupide. La corne va déjouer le dessein de l'ennemi, elle le dérouté.

(4) *Inkotsa* : Oiseau de la famille des *Cuculidae*, le *Clamator caffer*. Son cri est présage de malheur. S'il vient se poser près de la demeure, on le chasse d'une façon spéciale, en jetant, dans sa direction, des charbons ardents placés sur un tesson de marmite, en lui adressant des imprécations comme : *Uragagenda wenyine* « Que tu t'en ailles seul » ou bien : *Uragagenda nka mutumo*, « Que tu t'en ailles comme la fumée ! »

(5) *Kwubura* : réversif de *kwububa*, dérober sa marche en se baissant à la façon d'une perdrix.

(6) *Mubyuko* : de *kubyuka*, se lever. La corne se redresse, elle a trouvé. *Sine*, c'est-à-dire : la corne est expérimentée, elle a bruni par l'usage.

(7) *Imandwa* : esprits supérieurs initiés de leur vivant aux arcanes de la religion du pays qu'on appelle *ukubandwa*. Leur habitat est situé au sommet du volcan éteint *Muhabura* ou le Point de repère.

<i>Ari Nkonjo, ari Mugasa, ari Bine-</i>	Que ce soit Nkonjo, Mugasa ou
<i>go</i> <sup>(1)</sup> ,	Binego,
<i>Yararozwe!</i>	Il a été ensorcelé !
<i>Yaba imbwa uhagaze</i> <sup>(2)</sup>	Serait semblable à un chien qui se
<i>Ku ntumbi y'umuntu,</i>	tient près du cadavre d'un homme,
<i>N'iy'imbwa!</i>	Ou d'un chien (pour faire des prélè- vements) !

L'auditoire est tenu en haleine, subjugué par tant de savoir et par la virulence de l'imprécation finale.

Prestement, la corne ventouse est enlevée, mais elle a été subtilisée et remplacée aussitôt par une autre, toute pareille, contenant les objets qui ont causé le mal. Le tour est joué ; le malade et son entourage le sont aussi.

Et le mystificateur s'en va, emportant son salaire, mais non sans avoir été confondu par le spectateur européen.

### PNEUMONIE

Avec forte dyspnée, on l'appelle *umusonga*, mais ce terme n'est employé qu'en parlant des adultes. S'en servir pour un enfant serait attirer la mort sur lui le jour même. Pour parer aux mauvais effets du sort, on laisse entendre que l'enfant souffre de *l'ikigozi* ou de *l'ikimoso*, etc., expressions bien atténuées. Pour l'en préserver, on se sert d'un bâton qu'on tient droit dans le ruisseau malgré le courant : on en retire une amulette.

Traitement.

- 1) Le guérisseur mâchonne des feuilles du souci *ubu-*

<sup>(1)</sup> NKONJO, MUGASA et BINEGO sont des acolytes de RYANGOMBE, chef des esprits supérieurs, et divinité entre Dieu IMANA et les hommes.

<sup>(2)</sup> En vertu de la loi de similarité, un principe de mort attire la mort. Les sorciers envoûteurs se servent d'un poulet sacrifié reconnu chargé de « noirceurs », ou de parcelles de cadavre d'un homme ou d'un animal, pour nuire à leurs ennemis.

*shwima* ; il projette sa salive sur les endroits douloureux en répétant :

*Ngo, ngo, ngo,*

Viens, viens, viens,

tout en claquant des doigts- *gutura inoni*, croyant ainsi faire affluer le sang à la périphérie, afin que le point de côté sorte de la poitrine = *ngw umusongau ve mu nda*. Ensuite, il promène sa chique dans tous les sens sur le thorax. Plus tard, il appliquera quatre ventouses sèches, puis scarifiées, d'abord devant, sur le côté souffrant, puis sur le dos, du côté opposé.

2) Le guérisseur écrase une tige de chardon à foulon *igichumuchumu* (*ichumu* : lance) ; il froisse des feuilles d'*umugombe* et d'*umuharakuko*, qu'il mélange à de l'eau chambrée : condition *sine qua non*, cette eau doit être restée la nuit dans la hutte paternelle où elle s'est identifiée avec l'atmosphère sympathique du lieu.

Tandis que la mère soutient l'enfant malade, un van est dressé entre ces derniers et l'opérateur qui « lance » le liquide au travers de cet écran improvisé. Ceci terminé, il doit s'en aller sans plus regarder le petit patient.

3) Des feuilles du *Clerodendron* = *umukuzanyana* et d'*umutozo* sont froissées, écrasées, triturées et mélangées à de l'eau chambrée comme ci-avant, dans une demi-calebasse neuve et sans défaut = *uruho rw'isugi*. On apporte deux lances ; l'une est fichée en terre, en oblique, lame dirigée vers le haut, du côté droit de l'auvent qui protège l'entrée de chaque hutte au Ruanda = *uruhamo rw'umuryango* ; l'autre du côté gauche, mais lame fichée en terre, donc contrairement à l'habitude. Un des parents se tient avec l'enfant dans les bras, entre les deux hampes. Le guérisseur verse sa drogue sur la lame de droite. A cause de la déclivité, le liquide coule et tombe dans la bouche du malade soutenu à cet effet. La lance est enlevée, ou en touche la poitrine en disant :

*Kuka, kuka, kuka,  
Ichumu rikurwa n'irindi !*

Sors, sors, sors,  
Une lance est enlevée par une autre !

allusion aux « élancements » ressentis pendant la maladie. On remet la lance en place et l'autre est retournée dans le sens normal. Le malade est passé entre les deux armes. Celles-ci sont retirées, mais pour être placées, cette fois, près des piquets de l'entrée de l'enclos. Le guérisseur prononce :

*Dore umuntu, va ku giti !*

Voici la personne, sors du bois !

On trompe ainsi les forces hostiles, spécialement les mânes irrités supposés à l'origine du mal, en les invitant à passer dans les bois. Ce rite est pratiqué dans maints autres cas.

Les lances peuvent être remplacées par deux alènes. On entoure aussi le malade d'une corde ou *umugozi* (synonymie de nom avec *ikigozi* : pneumonie). Cette corde est faite d'un cynodon *umuchacha* (intensitif du verbe *gucha* : couper) ; on la rompt au moment d'enlever les lances. Le bruit rendu par la corde en se rompant indique que le mal est sorti, et avec lui, l'esprit malin.

4) Le guérisseur monte au faite de la hutte en coupole et dégage deux bois de la pointe terminale, puis il fait couler un peu d'eau le long de ces bois de façon que le malade, placé juste en dessous, la reçoive en bouche. Celui-ci la crache et dit :

*Nshiriyé umusonga.*

Je crache la pneumonie.

Il en reçoit encore quelques gouttes qu'il avale et dit :

*Nnyoye amagara.*

Je bois la santé.

Le guérisseur descend en tenant en mains une calebasse de bière. Il remet au malade deux morceaux des bois ; ce dernier les portera comme amulette.

On attendra trois ou quatre jours avant de ventouser

le malade, afin de se rendre compte s'il ne s'agit pas de paludisme. Les ventouses sont faites au moyen de courgettes ou de petites cornes. On fait le vide dans la courgette en enflammant un brin de roseau et par aspiration dans la corne qui est trouée à son extrémité. Le trou est rapidement fermé en roulant autour de la pointe une feuille d'*irarire* préalablement amollie en la passant à la flamme.

### POSSESSION

Être possédé des esprits des trépassés se dit *uguhangwaho n'abazimu*. Le terme *uguhangwaho* ou action de création en soi est dérivé du verbe *guhanga* = créer, dont il est la forme passive, *ho* étant la préposition « en ».

Ce curieux phénomène psychique est de caractère religieux ; preuve en est qu'on rendra par la suite un culte à ces esprits qu'on se figure être la cause de la maladie. Naguère, on l'observait un peu partout, davantage en région montagnaise, du moins c'est ce que j'ai entendu dire, mais sans qu'on ait pu m'en expliquer la raison. Actuellement, il semble disparaître sous l'influence de la christianisation et de la civilisation.

Le traitement du possédé s'accompagne de rites purement magiques, tandis que les formes de démence ou *ibisazi* sont traitées médicalement par le spécialiste qui plonge le patient dans un état voisin du coma au moyen de suc de *Datura stramonium* = *rwiziringa*.

Il faut lutter contre l'être spirituel, soit par la violence, menace ou ruse, l'amadouer par des actes bienveillants à son égard, lui faire des promesses, le restaurer comme s'il s'agissait d'un hôte apprécié ; l'inviter à se révéler, à décliner son nom, après quoi seulement il sera considéré comme vaincu.

Remarquons que les esprits possesseurs ne sont pas des étrangers, mais des membres de la parenté issus



tant du côté maternel que paternel. Toutefois, ceux de la famille de la mère sont considérés comme moins agressifs.

Leurs manifestations peuvent survenir en tout temps et en tous lieux, chez les gens qui travaillent aux champs ou qui se reposent dans le calme de la demeure. Alors que rien ne le faisait prévoir, le possédé tombe dans l'inconscience, bave, grince des dents, agite les pieds, respire violemment. Ou il se met à courir en tous sens, danse, divague, interpelle des êtres imaginaires, attaque les personnes pour les mordre ou se jettant dessus pour les terrasser. On s'en saisit, on le maintient à terre, buste relevé. On l'asperge d'eau fraîche à la figure, de préférence celle qui a passé la nuit dans l'atmosphère sympathique de la hutte. Sous ses narines, on fait passer un bouquet de plantes à odeur forte, telles que le *Coleus aromaticus* = *umuravumba* ou le *Chenopodium* appelé *umwishèké*, puis une galette de bouse de vache en combustion, ce qui a pour but d'irriter la gorge pour le faire éternuer et le ranimer.

Si la connaissance tarde à revenir, on requiert l'aide de l'esprit de l'aïeul paternel = *umukurambere* en le priant en sa qualité de chef vénéré de la famille d'éloigner les esprits de moindre envergure que l'on soupçonne être à l'origine du mal. On lui promet le sacrifice d'un taurillon et de la bière en conséquence. Si le malade va mieux, la bête est immolée devant l'autel consacré à ses mânes. Les tremblements fibrillaires de la bête écorchée témoigneront de la satisfaction du dieu.

Sinon, on fait appel au devin *umupfumu* qui consulte les osselets divinatoires ou la flamme d'une boulette de graisse ou encore les entrailles du poulet. Si les oracles se taisent on fera hypnotiser les esprits des morts = *gushikish'abazimu*, mais plus exactement, on créera la suggestion hypnotique du malade lui-même.

L'hypnotiseur *umushitsi* pique d'abord une lance près d'un des piliers de soutènement de la voûte de la

hutte appelés *inkingi z'iziko*, car ils sont plantés autour de l'âtre au centre de l'habitation. Souvenons-nous que l'idée de feu prédomine, symbole du foyer familial, de chaleur et de vie.

A cette lance, il attache des branchettes du *Cassia* = *umuchyuro* pour faire rentrer = *guchyura*, le possédé dans la vie normale et pour que les esprits possesseurs, car ils peuvent être plusieurs, regagnent leurs pénates. Il secoue avec frénésie une sorte d'instrument = *urunyege*, courge évidée et montée sur un bâton ; elle contient des graines de *Canna* qui rendent beaucoup de bruit pour écarter les démons.

Entrent en scène divers personnages du culte *ukubandwa* de la secte secrète des *Imandwa* qui rassemble les adeptes de RYANGOMBE, chef des esprits supérieurs glorifiés dans l'au-delà.

Voilà la brute sanguinaire BINEGO qui fait passer sa lance au-dessus du nez du possédé ; RYANGOMBE fait glisser son glaive sur la bouche ; sans doute veulent-ils ainsi se faire reconnaître. Sous les narines, un acolyte tient une galette de bouse enfumée, la fumée âcre qui s'en dégage ne peut être que désagréable à l'esprit qui risque en outre de se brûler :

*Ndakwotsa !*

Je vais te rôtir !

L'exorciste s'évertue à faire se découvrir le démon :

*Uyu muntu niba yatewe n'umuzimu,* Si cet homme est en but à un démon,  
*Umuzimu w'umugabo, kyang'umugore* Un démon d'homme ou de femme,  
*Naze n'avuge !* Qu'il vienne et parle !

BINEGO gesticule comme s'il voulait combattre ; brandissant sa lance en signe de provocation, il profère des menaces terribles, c'est là sa façon de faire lors des mystères des offices du *kubandwa* :

*Ndakwicha ! Ababa !*

Je vais te tuer ! Ababa !

*Ndi Rubaga rwa Mukanya !*

Je suis l'égorgeur de Mukanya !

<i>Mbâgir'inkumbi, ibisiğa birahâga !</i>	J'égorge d'un seul coup et les rapaces se repaissent !
<i>Ndi Rutukuzambuga !</i>	Je suis celui qui rougit l'arme de sang jusqu'à la poignée.
<i>Nd'inkuba ya Nyirajanja.</i>	Je suis l'Éclair, fils de la Foudre (1) !

Il continue sur ce ton, son exitation atteint au paroxysme, mais cela ne l'empêche pas de tenir fermement en mains une calebasse munie d'un chalumeau à bière.

L'hiérophante RYANGOMBE est le seul à pouvoir à ce moment-là prendre place sur un siège, son trône ; il est paré de ses attributs de *Mwâmi* ou Prince des *Imandwa*. Une queue de lièvre, cet animal réputé intelligent et rusé sous le nom de BAKAME, est retenue sur le front par une couronne de momordique, plante aux cent usages bénéfiques. Couvrant le cou-de-pied droit, une tige rampante de *umuharakûko* fait le tour de la cheville et lie le petit orteil ; on y voit attachés un morceau de chalumeau qui a servi à boire de l'hydromel, boisson favorite des seigneurs, une perle et une noix dure du bananier sauvage. On dit à cette occasion que RYANGOMBE s'est chaussé = *gukweta* (d'où dérive *inkweto* : souliers), symbolisant par ce geste la conquête et le pillage des richesses des nations selon sa devise :

*Gukwetera kunyaga no kuronka.* Se chausser pour piller et s'enrichir.

Son front et sa poitrine sont barrés d'un motif consacré, large trait au kaolin blanc ; il est ceint soit d'une livrée de serval, de léopard ou de chat doré (*imondo, ingwe, imbaka*). En mains, il tient un glaive (ou une spatule de ménage, si c'est une femme) et un bouquet d'herbes magiques pour asperger d'eau lustrale lieux, objets, animaux, personnes. Ce sont donc là ses insignes de monarque, de veneur et de magicien. Disons que homme et femme incarnent indifféremment le dieu.

(1) Allusion à la foudre personnifiée sous les traits d'un coq.

Un vase de dimensions réduites est posé à même le sol ; son nom ordinaire est *urwabya*, mais ici on l'appelle *intango ya Ryangombe* ou la « grande cruche de RYANGOMBE ». Après avoir invoqué l'hierophante, chaque fidèle, gardant sa position agenouillée, va soutirer quelques gorgées de bière de sorgho.

RYANGOMBE est reconnu débonnaire à l'instar de Dieu dont il s'est fait le ministre ; il s'oppose à l'intraitable BINEGO qui ne pense qu'au meurtre :

*Ntumwiche !*

Ne le tue pas !

Mais dans sa propension à faire couler le sang, BINEGO insiste :

*Vuga, ntakwicha !*

Parle, que je ne te tue !

Maintenant, tous les participants interpellent le démon :

*Mbese, dupfiki !*

Mbese, sur quoi sommes-nous en désaccord ?

La réponse se fait évasive :

*Mfungurira, nkubwire, ndava kure !* Apaise ma faim, que je te dise, je viens de loin !

On apporte de la bière de bananes ou simplement de l'eau dans unealebasse en ayant contenu. Le possédé avale et on entend :

*Nimuh'undi turi kumwe !*

Donnez à l'autre, nous sommes ensemble !

On le fait boire encore, mais l'esprit est insatisfait :

*Niby'ubusa, ndamwicha !*

Cela ne sert à rien, je vais le faire mourir !

BINEGO s'interpose :

*Ntumwiche ! Uramwicha nkakwicha !* Ne le tue pas ! Si tu le tues, je te tue !

RYANGOMBE veut protéger son ancien adepte dans l'au-delà :

*Nuwanjye nawe, ntumwiche !* Il est à moi lui aussi, ne lui fais pas de mal.

Enfin, par la bouche du possédé, l'esprit fait part de ses griefs, ou plutôt crie, mais du cri sans voix des hypnotisés :

*Ko mwangiriye nabi !* Comme vous m'avez maltraité !

L'assistance fait des avances :

*Vug'iby'ushaka, tukiguhe.* Dis ce que tu veux, que nous te l'offrions.

L'esprit reste néanmoins irrité :

*N'iby'ubusa, ndamwicha !* C'est inutile, je vais le faire mourir !

La scène continue sur ce ton, RYANGOMBE intervenant pour calmer, BINEGO pour menacer. L'esprit possesseur reprend le colloque :

*Muravug'amaki, ko mmwicha ?* De quoi discutez-vous, alors que je le tue ?

Cependant il se ravise :

*Yemwe ! Nimunyonger'inzoga,  
Mbabwir'izina ryanjye,  
Nigendere !* Hé vous ! Ajoutez-moi de la bière,  
Que je vous dise mon nom,  
Que je m'en aille !

On apporte un supplément de boisson que le possédé avale et l'esprit prend congé :

*Murabeho ! Aranshakire !* Au revoir ! Qu'il me cherche une épouse !

Et on entend murmurer :

*Muduh'ibychu !* Donnez-nous ce qui nous revient !

On est maintenant à peu près renseigné. Un des esprits possesseurs réclame une épouse et un autre un meilleur traitement. L'assistance insiste :

*Ko tutakumenya, uri nde ?* Puisque nous ne te connaissons pas, qui es-tu ?



Ce démon est très susceptible :

*Muranshunaguza ?*

Vous me réprimandez ?

Ce reproche est inquiétant, on lui explique :

*S'ukuguchunaguza. Turakubaza  
Kugira ngo tumeny uw'azashakira.  
Kandi tumeny'aho tuzashakir'  
Ibyo bintu.*

Ce n'est pas te réprimander. Nous te questionnons afin de savoir pour qui il cherchera une épouse. Ensuite que nous sachions où trouver ces choses-là.

Enfin l'esprit possesseur se nomme et indique celui qui l'accompagne :

*Nijye Nyiranaka. Ndi kumwe na  
Naka.*

C'est moi une telle. Je suis avec un tel.

*Ni musaza wanjye. Murabeho !*

C'est mon frère. Au revoir !

Le malade sort de transes, se tâte, boit et parle :

*Ndababara !*

Je souffre !

Il connaît un jour de lassitude. On consulte encore les oracles pour savoir si aucun autre esprit ne reste à contenter. On dépose des offrandes dans les huttes à esprits avec quelques braises ardentes ; les fourmis, les rats et les chiens viendront les dévorer, mais les mânes seront cependant satisfaits, car on a pensé à eux, c'est l'essentiel.

On se souvient que lors d'une demande en mariage, on remet une vache en gage aux parents de la fiancée. Si l'esprit possesseur est un parent proche, on traite une vache sur place et on lui offre du lait dans une tige creuse d'une branche de ricin :

*Dor'ibyanyu.*

Voici ce qui vous revient.

*Azagushakira.*

Il cherchera pour toi (une épouse).

Si à ce moment-là vient à passer une jeune fille, le possédé la regarde et prononce à l'intention de l'esprit :

*Ngiye kukurongorera...*

Je vais t'épouser...

Puis rattrapant la jeune fille, il la salue et dit à voix basse à la même intention :

*Ndakurongoreye...*

Je t'ai épousée...

*Ntsubira kunkurikira...*

Ne me poursuis plus...

La jeune fille continue sa route ignorant l'odieux abus dont elle vient d'être la victime. On la dit mariée à l'esprit.

Si personne ne passe, il amène la vache et promet :

*Dore, ngiye kugukwerera...*

Voici, je vais présenter la dot pour toi...

Et il s'en va de ce pas faire pâturer la vache à proximité d'une ferme habitée par les parents d'une jeune fille.

Lorsqu'il s'agit d'un parent éloigné, on se contente de modeler dans de l'argile un troupeau complet, soit un taureau, des vaches et leurs veaux, on les appelle *inkha z'inzondo*. On le lui présente à la croisée des chemins ou au pied de l'érythrine corail, l'arbre gardien des traditions.

\* \* \*

Si l'esprit refuse de dévoiler son identité, le cas est reconnu très mauvais. S'il revient à la charge, c'est pour provoquer directement un malheur. Il est inutile de consulter les augures. On a recours à l'exorciste *umuhanyi*, le purificateur par excellence. Il vient portant un goupillon *ikyuhagiro* pour l'aspersion d'eau lustrale et un bouquet d'herbes magiques *urutsiro* ou obstacle.

Avec des branchettes de cassia, il frappe le poteau à côté duquel il a piqué sa lance. Il appelle :

*Wa muzimu we, uri nde ?*

Hé toi esprit, qui est-tu ?

*Urashak'iki nkakiguha ?*

Que désires-tu que je te donne ?

Une graine de ricin percée d'un trou qu'il a introduite dans sa narine produit des sifflements qu'on attribue

à l'esprit. Il frappe le sol avec son bâton et enjoint au démon de se révéler :

*Vuga!*

Parle!

Il attise le feu, la flamme jaillit :

*Vug'uwuri we!*

Dis qui tu es!

Il verse de la bière sur le feu, la flamme s'éteint :

*Ubwo wanze kuvuga,  
Ngw ino nkugyane ku nkingi.*

Du moment que tu refuses de parler,  
Viens que je t'emmène au poteau.

Il se tient près du poteau et répète son injonction ; la graine de ricin trouée continue ses sifflements.

Attente.

*Mbese, urashak'ihene,*

Mbese, est-ce une chèvre que tu désires,

*Nkayiguha?*

Que je te la donne ?

*Nkagushira mw ihembe*

Que je te mette dans la corne,

*Ngw utazasubira gutera.*

Afin que tu n'attaques plus.

Silence.

*Nuko! Uremeye kw iri hembe*

C'est bien ! Tu consens à ce que cette corne t'emmène dans un trou naturel à ciel ouvert ?

*Rikugyana mu mwobo*

*Mu murevejuru?*

Il maintient sa corne près du poteau et invite l'esprit à entrer :

*Injira! Injira!*

Entre ! Entre !

*Ntusbireyo!*

Ne retourne pas !

Il verse dedans un peu de bière ; il dresse l'ouverture vers le haut et couvre avec un bout d'étoffe de *Ficus*. Il déclare :

*Namaze gushikirana na wa mugabo.* J'ai fini par attraper cet homme.

Il réclame à boire pour lui et ses aides. Suivi de tous, il se met en route en ayant soin d'emporter une calebasse remplie de bière, et un paquet comprenant une

feuille d'*umuhuna*, un chardon *igitovu* et une baie de solanée *umurembe* non rugueuse. La corne est déposée sur un coussinet de paille sur la tête d'un assistant. Tout à coup, celui-ci chancelle et s'écrie :

*Aramvuna!*

Il me fatigue !

*Arashaka kunshika!*

Il veut m'échapper !

### Stupéfaction.

*Dukirane!*

Mesurons nos forces !

*Nd'umugaragu w'umupfumu!*

Je suis apprenti du magicien !

L'hypnotiseur se saisit de la corne et en le serrant contre lui, il dit :

*Ntunshika!*

Tu ne pourras m'échapper !

*Uribesha!*

Tu t'abuses !

Le cortège arrive à destination. Le magicien s'abaisse pour bien adapter l'ouverture de la corne au-dessus de l'excavation naturelle, il la tapote en invitant l'esprit à s'y introduire :

*Injira! Injira!*

Entre ! Entre !

*Injir mu nzu yawe!*

Entre dans ta maison !

*Ngik'ikibanz utazavamo.*

Voici la demeure d'où tu ne sortiras plus.

Mais l'esprit se montre réticent, il va falloir le déloger de force. L'exorciste frappe la corne à l'aide d'un chardon comme s'il voulait « corriger » le récalcitrant et l'exhorte par quelques sophismes :

*Igiti gikur'ikindi.*

Une plante enlève l'autre (annihile son action).

*Umupfum'akur'undi.*

Un devin remplace l'autre (*id.*).

*Umuroz'akur'undi.*

Un goète remplace l'autre (*id.*).

### Il ajoute :

*Shim'ikibanza!*

Sois content de ta demeure !

Prestement il retire la corne et recouvre le trou avec la main, puis il bouche avec de la terre qu'il tasse avec

énergie. Il met les herbes par-dessus et les passe en revue, en ponctuant ses paroles de coups de bâton magique sur le sol :

*Uyu n'umuhuna, uhuname.* Ceci est l'*umuhuna*, qu'elle hébète.  
*Uyu n'umubuza, umubuza gutera.* Ceci est l'*umubuza* qui l'empêche d'attaquer.  
*Uyu n'umurembe, ahov'arembetse.* Ceci est l'*umurembe*, qu'il conserve sa douceur.

On dispose avec ordre un troupeau modelé dans de l'argile, on le présente :

*Dor'ibyanyu !* Voici ce qui est à vous !  
*Ntusubire kwâk'ibindi !* Ne réclame plus rien !

Sur une feuille du bananier *igihuna*, l'exorciste laisse couler un peu de sang de chèvre. Spécifions que le régime de cette variété de bananier met longtemps à mûrir, c'est comme s'il était inconscient de son rôle ; de plus, il passe pour plonger dans l'hébétude celui qui consomme sa bière sans en être prévenu. Quant à la chèvre, elle pâit tranquillement sans se soucier qu'elle montre son postérieur *guhename*, d'où son nom de *ihene*. Ainsi le démon sera à son image, il ne s'inquiétera plus des survivants :

*Ahename nka yo.* Qu'il fasse comme elle.

On recueille de la bouse de vache là où les bêtes n'ont pas l'habitude de passer à cause d'un obstacle quelconque ; on en étend une couche au-dessus du trou avec l'idée qu'elle servira elle-même d'obstacle si l'esprit veut en sortir.

De retour à la maison, l'exorciste projette l'eau lustrale par-dessus l'enclos, à gauche et à droite, puis il s'arrête devant l'ouverture et formule :

*Iki n'ikya Rugiramaza,* Ceci est au Chanceux,  
*N'iky'amazameza.* C'est de la bonne chance.  
*Abar'inyuma yarwo no haruguru,* Que ceux qui sont derrière et plus haut,  
*Ntibakurikire mwene wabo !* Ne suivent pas leur parent.



On incite les esprits qui hantent les alentours à ne pas prendre exemple sur l'esprit de la parenté, cause du malheur.

Il asperge également l'intérieur de la hutte. Ensuite on le fait boire à satiété et il s'en va emportant les cadeaux consistant en lait et farine, ce sont là les revenus du goupillon *iby'ikyuhagi*. Ce dernier est fait de *Cassia* = *umuchyuro*, de pois cajan *umukunde*, de *Ficus* = *umutaba*, d'érythrine = *umuko*.

\* \* \*

Mais gare si le démon fait sa réapparition ! Il se vengera cruellement. Derechef il étranglera quelqu'un. On consulte les oracles. L'hypnotiseur, mandé d'urgence, cherchera à le repérer et à s'en emparer. Il parcourt la hutte en tous sens, la corne s'agite, il appelle :

*Ngw ino ! Ngw ino !*  
*Va mu bantu ! Va mu nzu !*

Viens ici ! Viens ici !  
Quitte les gens ! Sors de la maison !

S'adressant à sa corne :

*Mbega, ntumubonye !*  
*Wamubuze ?*

Hé toi, ne le vois-tu pas ?  
Ne l'as-tu pas trouvé ?

Il la porte à son oreille à la façon d'un cornet téléphonique et s'écrie :

*Uramubonye ! Uramubonye !*

Tu l'as trouvé ! Tu l'as trouvé !

Et, se tournant du côté de l'assistance, il dit d'un air vainqueur :

*Iramushikiriye ! Iramushikiriye !*

Elle l'a attrapé ! Elle l'a attrapé !

On apporte des herbes *ishoza*, *umukunde*, *ikiziranyenzi*, *umuravumba*, *igitoborwa*, *imboni*. On tranche l'oreille d'une chèvre, on l'enveloppe dans un sépale de bananier avec un éclat d'un brancard mortuaire. Le malade qui

a été pris en dernier lieu est conduit à la croisée des chemins. Les objets sont déposés à terre à côté de la corne magique. L'exorciste ordonne le silence :

*Nimuhore!* Calmez-vous !

Il parle à l'esprit :

<i>Noneho tugez'i wachu,</i>	Maintenant nous voilà arrivés,
<i>Ichyara hasi tuganire ;</i>	Assieds-toi par terre, causons.
<i>Iby'ushaka nkiguhe!</i>	Ce que tu désires, que je te le donne !
<i>Ur'uwa nde?</i>	De qui es-tu ?

L'esprit répond :

<i>Nambere narabahishe,</i>	Au début je vous l'ai caché,
<i>Namwe mungirira nabi!</i>	Et vous m'avez fait mal !
<i>Nd'uwo kwa Senaka.</i>	Je suis de chez un Tel.
<i>Mudasubira kumpomera!</i>	Ne me recouvrez plus de mortier de terre !
<i>Nimump'akayoga, nsuoir'i wachu.</i>	Donnez-moi un peu de bière, que je retourne chez nous.

Quelques gouttes de bière versées dans la corne suffisent. L'exorciste la recouvre de ses herbes et dit :

<i>Dor'impamba, subirayo.</i>	Voici des provisions de route, retourne.
<i>Wish'umuntu.</i>	Tu as fait mourir quelqu'un.
<i>Baragushutse.</i>	On t'a trompé.

Avec un bouquet d'*umwisheke*, d'*urubingo*, d'*igitovu*, d'*umuhuna*, il frappe la corne en invitant son occupant à s'en aller :

<i>Vaho! Ngaho tuguh'impamba.</i>	Retire-toi de là; voilà, nous te donnons un viatique.
-----------------------------------	---

Avec *umuchyuro*, *umutaba*, *umurinzi*, qui sont des plantes bénéfiques, il tapote le corps du malade en commençant par la tête vers la poitrine et en s'accompagnant de ces paroles :

<i>Ntuzasubira kuz'aho!</i>	Tu ne reviendras plus ici !
<i>Tumugukongoyeho!</i>	Nous te l'avons exorcisé !

Le terme *gukongora* signifie ordinairement déchi-  
queter avec les dents. C'est par euphémisme qu'on  
l'emploie à cette occasion, on veut dire qu'on a arraché  
de force le malade à l'emprise du démon.

La moitié des objets et plantes ayant servi doit être  
emportée à la maison. L'autre moitié est jetée au ravin,  
tandis que tous disent :

*Taha!*

Retourne chez toi !

Il est bien évident que la crédulité populaire aidant,  
l'exorciste a largement fait usage de ses dons de ventri-  
loque.

## SANG

Le sang de vache coagulé = *amaraso avuze* trouve son  
emploi dans l'alimentation et la diététique ; le sang  
humain, dans les pratiques de magie. — Voir **Abats,**  
**Menstruation, Pacte du sang, Plaie.**

## SECRET DES ABEGA OU REMÈDE DE MAKARA

Le remède *umuti w'ishokoro*, contre l'irritation et  
l'abcès de la gorge provoqués par des corps étrangers,  
est tenu secret depuis le règne du mwami RUGANZU  
BWIMBA.

Ayant avalé des brins d'herbe ou autres déchets en  
même temps que son lait, le Mwami fut sauvé par un  
électuaire que lui administra son médecin MAKARA. Mais  
un jour, un ennemi vint en l'absence de ce dernier à la  
recherche du fameux remède que la fille du médecin  
lui donna. A son retour, MAKARA fut très irrité en appre-  
nant la ruse de son ennemi ; il décida que désormais  
la connaissance du remède resterait l'apanage des seuls  
hommes de la famille des *Abega* d'où il était issu. Divul-  
guer le secret serait s'attirer la malédiction.

On raconte aussi que c'est RUGANZU lui-même qui inventa le remède. On attribue du reste à ce Mwami un grand nombre d'actions d'éclat et de faits extraordinaires.

Composition : jus de feuilles froissées d'une solanée sans épines, *umutobo w'umurembe*. Dose : le volume de trois cuillerées à soupe. D'autres plantes, par exemple *umusororo* et *umutozo*, peuvent être données en même temps, mais leur jus ne servirait qu'à cacher l'identité de la plante principale.

### SEINS

Nous avons rencontré une femme portant trois seins, ainsi que plusieurs hommes dont la poitrine était développée à l'égal de celle d'une femme. Ces anomalies sont considérées comme le résultat d'un envoûtement.

Voir aussi **Abcès**.

### SERPENTS (MORSURES DE)

On les appelle *inzoka zo mu gisambu* pour les diffrencier des vers intestinaux appelés *inzoka zo mu nda*. On craint les couleuvres comme les vipères dont on ne distingue du reste pas les caractères anatomiques.

Si un serpent quelconque s'est établi entre les pieux ou les poteaux de la barrière de l'enclos et qu'il vienne à siffler, c'est là un présage terrible, car il annonce que quelqu'un mourra dans la demeure à brève échéance. Il en sera de même s'il passe d'un poteau à l'autre, ou entre deux personnes couchées dans la hutte. Il est indiqué, pour éviter pareil dénouement, d'aller consulter le conjureur de sorts *umuhanyi* et d'avalier ses médecines sans tarder.

Lorsqu'on a aperçu un serpent à l'intérieur de la maison, on essaie de s'en débarrasser en cueillant promptement quelques plantes de *Cassia sofora*, l'herbe « qui

tue les serpents » = *umwichanzoka* ; on froisse les feuilles qui sentent très mauvais et, avec le jus, la hutte est aspergée un peu partout afin que le reptile s'enfuit.

Quiconque voit un serpent mort dans la journée, s'il veut éviter les affres d'un rêve pénible la nuit suivante, fera bien de le toucher du petit doigt, puis de se signer, d'abord au front, en formulant le vœu :

*Sinkurote ku manywa.*

Que je ne rêve pas de toi le jour.

Puis à la poitrine :

*Na n'injoro.*

Ni la nuit.

Et ensuite aux côtés :

*Hose n'ichaye, sinkwibuke.*

Où que je sois, que je ne me souviennne de toi.

Un païen qui voit un serpent ou un rat avançant sur le chemin dans le sens de sa marche ne le tuera pas, car on ne tue pas un compagnon de route.

Celui qui a été traité contre les morsures de serpent doit prendre des précautions. Il ne peut plus étancher sa soif à même le ruisseau, mais dans ses mains jointes ou à l'aide d'un roseau creux. Certains assurent qu'il est nécessaire de jeter d'abord l'eau par-dessus les épaules avant de boire. Agir sans tenir compte de ces prescriptions, c'est s'exposer à la morsure d'un serpent qui pourrait être d'une espèce différente de la première.

A la frontière, près de la rivière Akanyaru, si le reptile entre dans la hutte, l'habitant y rentre à reculons.

Les Ruandais croient à l'existence d'un serpent effroyable qu'ils appellent *uruziramire*. Ce nom semble être composé du verbe *kuzira* qui signifie « être dangereux pour » et du verbe *kumira* signifiant avaler. Quoi qu'il en soit, si quelqu'un est assez imprudent pour s'aventurer dans la savane buissonneuse des régions du



Buhanga et du Bugesera, il pourrait se trouver nez à nez avec lui. Son corps est immense et sa langue d'une longueur démesurée.

Il prenait autrefois position sur le chemin des guerriers et plusieurs échecs militaires seraient dus à sa présence. Il ne se gênait pas pour tendre la langue au milieu des troupes et la ramener à la façon d'un crochet englutissant à la fois toute une rangée avec cette « cuillère ». Ses ravages s'exerçaient également parmi les voyageurs et les cultivateurs dans leurs champs.

Dans la province du Nyakare, sur la colline Mubumbano située à une quinzaine de kilomètres de la ville d'Astrida, à gauche de la route qui mène à Usumbura, vous pouvez voir deux rochers, un gros et un petit, tous deux en forme de crâne ; voici l'histoire qui nous a été racontée à leur sujet.

Un ancien prince ou mwami, RUGANZU le Grand Vainqueur, avait affaire dans cette province. Les habitants vinrent à lui se plaignant des méfaits d'un serpent *uruziramire* cantonné là. Son antre avait deux ouvertures. RUGANZU fit appeler ses plus fidèles forgerons et leur donna l'ordre de chauffer à blanc un bloc de pierre et deux pions, aussi en pierre, du jeu d'échecs indigène = *urusoro*. Le bloc fut jeté dans la première issue, mais le monstre, furieux d'être dérangé dans sa digestion, s'empressa de venir se rendre compte de ce qui se passait à la deuxième, non sans montrer une horrible gueule ouverte.

Prestement, un artisan lui lança le pion et la bête se retira dans les profondeurs pour expirer, tandis que son jeune venait voir à son tour et subissait le même sort. Mais, ô stupeur, on voit s'élever à l'instant deux énormes rochers ayant forme de tête humaine ! Le plus petit représente, dit-on, l'endroit où gît le jeune *uruziramire*.

Nous avons souvent entendu dire que la colline Nyabisindu, sise près de Nyanza, était jadis inhabitée et

que pour cela on la surnommait *ikidaturwa*, à cause de la terreur qu'inspirait aux gens un *uruziramire* logé dans ses flancs. On raconte que ceux qui ont essayé de s'y installer ont dû y renoncer. Au réveil, ils se retrouvaient couchés dans une position opposée, la tête au pied du lit.

Naturellement, on a cherché à se procurer des parcelles de cet animal légendaire, car il devait avoir une force surnaturelle. Nous possédons un peu de fiente qu'une spécialiste en protection occulte de la colline Gashikiri dans le Busanza, employait pour fermer les « cornes magiques » destinées à protéger ses clients de l'horreur de la vendetta ou *inzigo*. Cette femme passait pour connaître beaucoup de choses ayant trait à la magie.

Après une enquête dans la province du Buhanga, il convient de dire que le serpent *uruziramire* aux dimensions si extraordinaires semble avoir disparu du Ruanda. On en trouve encore des exemplaires d'une espèce plus petite pouvant atteindre cinq mètres et davantage que l'on doit apparenter au python, qui est plus commun dans l'Urundi. En ce pays-là, la croyance populaire veut que l'âme des reines-mères transmigre dans le corps de cet ophidien. A son intention, les *Abarundi* déposent une jarre de lait dans un coin du boqueteau où il est censé venir boire.

Quelles sont les espèces de serpents connues des indigènes ? Voici celles que nous avons rencontrées ou qui nous ont été signalées.

*Iprmiri. Bitis aietans.* Espèce très venimeuse, mais habituellement paresseuse. Nous l'avons cependant vu faire un bond de plusieurs mètres.

*Ikimata = Atheris Nitschei.* Vipère commune des forêts de montagne. Quand elle mord, elle s'accroche si fort

qu'il est nécessaire de trancher les parties molles pour la détacher (*kumata* signifie coller).

*Ifuha* = *Causus resimus*. Son souffle est caractéristique, d'où son nom vernaculaire.

*Inshira* = *Naja nigricollis*. Ce cracheur (*guchira* = cracher) projette au loin une bave qui provoque une inflammation douloureuse de la muqueuse de l'œil qui est particulièrement visé. On remédie aux ravages du poison par des lavages au lait. On dit ce serpent très friand de bière et capable d'empêcher le bétail de se rendre au ruisseau pour s'abreuver.

*Imbubyi* = *Naja melanoleuca* ? Vit dans les cours d'eau importants. Très redouté.

*Isato* (ou *uruziramire*) = *Python sebae*. On a vu que ce serait là un *uruziramire* dégénéré.

*Imbarabara* = *Psammophis* sp. Considéré comme un aristocrate parmi la gent rampante. On le rencontre dans la brousse.

*Ikiryambeba* = *Boedon lineatus*. Grand destructeur de rongeurs (*kurya* = dévorer et *imbeba* = rat).

*Insharwatsi* = *Philothamnus* sp. Vit dans les roseaux et herbages verts avec lesquels il se confond. Long et mince. On prétend que lui aussi se targue d'aristocratie et que, de ce fait, il s'attaquerait plus volontiers aux gens de la race des *Abatutsi* (nobles). Ceux-ci, quand ils en tuent un, lui coupent la queue pour en orner un veau de leur élevage.

*Impoma* ou *Buhoma* = *Leucophidion capense*. Serait très colérique et résistant à la mort. Vit dans les palissades et clôtures en haies vives.

*Inkubayoka* = *Neusterophis olivaceus*. Il aime s'enrouler, dans l'eau surtout.

*Ikirumirahabiri* = *Typhlos* sp. On croit qu'il est capable de mordre par les deux bouts, d'où son nom. En réalité, il est inoffensif.

*Ibano* ou *Urukorogoto* = *Chamaosaura anguina*. Vit dans les prairies et surtout dans les papyrus comme le rappelle son prénom. Il a du reste la forme d'une cordelette de papyrus.

*Ikinyagasani* = *Ramnophis ituriensis* ? Connu dans l'est du pays.

*Ikibangu* = *Gerrhosaurus nigrilineatus*. Celui-ci préfère vivre dans le pays chaud et venteux = *amayaga*, par opposition à *urukiga*, haut pays. Qui est mordu par ce reptile doit courir au ruisseau en même temps que lui, et arriver le premier ; ainsi la morsure n'aura aucun effet et l'animal le paiera de sa vie.

*Inkomye*. Se rencontre en savane. Il tire son nom du verbe *gukoma* qui a le sens de frapper. En effet, on raconte qu'en frappant violemment le bâton d'un voyageur, par exemple, le coup se répercute dans son bras et lui communique des douleurs lancinantes = *ubusharire*, et le membre enfle considérablement.

*Infundura*. *Cufundura* signifie déboucher, dénouer, etc. Ce reptile est donc censé être très curieux de nature, car il soulève couvercles et fermetures de paniers et de pots.

*Idubi*. Vit dans le lac Kivu et les ruisseaux avoisnants. Il est reconnu comme étant dangereux surtout pour le bétail. Lui également aime tant la bière qu'il peut en avaler toute une cruche.

*Imbaraga*. Sa force est telle, assure-t-on, qu'il peut traverser de part en part le corps d'un être humain ou d'un animal.

Dans l'Est, il y a encore *imbasa*, *umwururu*, *insana*, *imibare*, *rujokajoka*, *karinga* (rougeâtre), *umunyamababi*.

Les spécialistes du Ruanda qui traitent les morsures de serpents et des carnassiers sont appelés *abagombozi* ; ils jouissent de la confiance générale. On assure même qu'ils réussissent toujours à sauver leurs clients. Les quelques cas mortels observés çà et là se seraient produits avant leur intervention. A en croire ces gens, il s'ensuivrait chaque fois des gonflements et un état voisin de la syncope si on n'intervenait à temps. Beaucoup croient que ce sont les crochets du reptile qui tuent en s'introduisant dans l'organisme, mais on entend dire aussi que les « dents » des serpents ont des chalumeaux ou *imiheha* et que c'est par ces canaux que le poison *ubumara* serait projeté dans la plaie.

Bref, il est curieux de constater que les plantes dont on dit merveille offrent souvent d'une façon ou d'une autre la représentation des parties qui ont produit la lésion : elles sont presque toutes armées de fortes épines ou de piquants. Les montagnards de la lisière de la forêt, sur la grande dorsale Nil-Congo, se protègent contre les morsures de la vipère *Atheris* en s'enveloppant les jambes de branchettes de l'arbre *umurama* = rappel du verbe *kurama* signifiant vivre longtemps. Si on a été mordu, on serre un garrot à l'aide de cette plante en attendant l'arrivée du guérisseur. Dans les régions du Nyakare et du Busanza, cette plante est remplacée par une herbe rampante, sorte de *Cynodon* = *umuchacha* (*gucha* = couper). Nous n'avons jamais entendu parler de cautérisation de la plaie par le feu.

Il importe donc, après avoir été mordu par un serpent, d'empêcher les « dents » ou le venin d'aller plus loin, d'où l'emploi de ligatures. On frappe avec des chardons sur tout le corps, parce qu'ils ont des piquants.



Voici un traitement selon le guérisseur de la région du Rukiga en territoire d'Astrida, surtout en cas de morsure de la vipère *Atheris nitschei*.

En attendant le secours, ligaturer avec *umurama* comme dit plus haut. Écraser ensemble toutes ces plantes :

*Umugabo-udasumirwa*. La tige est couverte de piquants. *Gusumirwa* est le passif du verbe *gusumira*, s'élaner contre ; *da* est la particule de négation. Nous en déduisons que la vipère perdra ainsi la force de s'élaner avec son poison contre l'homme, *umugabo*.

*Umufatangwe*. Épineux.

*Umurama*. *Lanea barteri*.

*Umuchuchu*. Solanée dont les feuilles sont rugueuses. On dit que les serpents aiment s'en repaître.

*Umususa*. Ortie.

*Igitovu*. Acanthe dont on emploie une seule branche.

*Musaza-ugona*. *Umusaza* = vieillard et *kugona* = ronfler, donc le reptile s'endormira.

Piler fortement le tout et chauffer sur un tesson. Prendre un fragment de tige fraîche de colocase ; l'imbiber en appuyant dans le brouet chaud, appliquer à l'endroit blessé, puis en toucher l'intérieur d'un autre tesson rougi au feu.

Recommencer l'opération avec un autre fragment de colocase imbibé du remède ; ceci jusqu'à ce qu'on perçoive un crépitement indiquant nettement que les dents du reptile ont été extraites et grillées : du fait de leur éclatement, le patient doit être guéri. Si l'accident se produit en pleine forêt, là où la colocase n'existe pas, on la remplace par le cœur d'une jeune pousse de fougère à l'aigle, *igishurushuru*, ou de fougère arborescente *umugogo-utarengwa*.

Le jus des plantes, mélangé à l'eau, est donné à boire. Durant l'opération, on prononce d'une voix impérative :

*Kuka! Kuka! Iryinyo ry'ikimata!* Sors! Sors! Dent de vipère!  
*Ihwa rikurwa n'irindi!* Une épine est enlevée par une autre!

Le guérisseur attache une grande importance à ses paroles et prétend que les forces naturelles accomplissent sa volonté.

Si on n'intervient pas, l'*Atheris nitschei* est si dangereuse, assure-t-on, qu'on a vu des mordus présentant de véritables hémorragies allant jusqu'à la mort. Il se produit aussi des enflures considérables. Parmi nos narrateurs de la forêt se trouvait un vieil habitant qui affirmait avoir vu un de ses voisins piqué à la jambe et dont le membre était devenu aussi gros que cette chose-là. Ce disant, il désignait notre filtre BERKEFELD posé sur un tabouret.

Ajoutons que les blessures par dents de léopards sont traitées par ce même spécialiste. Il a soin, dans ce cas, de laver et de fomentier à chaud avec ses plantes triturées, ceci pour enlever les poils restés dans la plaie.

Dans la région du Bwishaza, le nommé NKUNDABO employait les plantes suivantes : *umwichanzoka*, *umushubi*, *umuryanyoni*, *ifurwe*, *abahanampabuka*, et une colocase sauvage, *iteke ry'ubutimbo*. Il donnait le jus à boire. Au résidu, il ajoutait un peu de terre du gîte du serpent et appliquait ce mélange sur les morsures.

S'il pouvait tuer le serpent, il enlevait les crochets et les faisait calciner pour les réduire en une poudre qu'il introduisait sous la peau. Pendant le traitement, il citait tous les noms des serpents connus de la région.

Traitement par un spécialiste de la région du Ndara.

Les médicaments qu'il donne se boivent préventivement ; en cas de morsure, le danger sera écarté, il ne se produira même pas de gonflement, paraît-il.

L'homme de l'art donne encore le conseil suivant.

Si l'on est mordu étant encore aux champs, il vaut mieux attendre le secours sur place. Si l'on désire se rapprocher du logis, le faire à reculons, pour éviter de jeter le regard sur les *imbariro*, les ceintures de nœuds formés par les liens qui unissent entre-eux les bois de la paroi de la hutte et de ce fait « courent » tout autour. Sinon, les dents du serpents se mettraient elles aussi à courir dans le corps entier et provoqueraient la mort.

Médication :

*Kaziraruguma* (la vulnéraire par excellence). Feuilles ou racines fraîches ou séchées. Il s'agit d'un laiteron (*Sonchus sp.*).

*Umugeyo*. Arbuste épineux. Emploi des feuilles.

*Umukeri*. Ronce. A pilonner.

*Umunyinya*. Emploi des têtes.

*Umufatangwe*. Épineux. A pilonner.

*Umushubi*. Épineux. A pilonner.

*Utuyogera* ou clochettes. A pilonner.

*Umugomboro*. *Chenopodium opulifolium*. Emploi des feuilles sèches ou fraîches.

En premier lieu, administrer *kaziraruguma*. Boire le jus frais ou de la poudre mélangée à l'eau. Frotter les plaies avec les feuilles froissées. Si un mieux se manifeste, en rester là ; sinon, donner toute la série des plantes.

Si l'accident est imputable à une *Bitis arietans*, donner le tout d'emblée, le cas étant reconnu très grave. Piler au mortier avec un peu d'eau.

Effeuille une branchette d'*umufatangwe* dont la caractéristique est de présenter sur toute sa longueur des piquants jumelés qui font penser aux crochets de la vipère. Aussi doit-on en éprouver la morsure, car on sait qu'« une épine en enlève une autre », *ihwa rikura irindi*. On peut également, pour le plus grand bien du malade, promener la tige sur le membre.

Pendant que le patient absorbe son remède, le guérisseur prononce la formule suivante :

<i>Nkugomboye impiri.</i>	Je te traite contre la <i>Bitis</i> .
<i>Nkugomboye Bukoma.</i>	Je te traite contre le <i>Leucophidien capense</i> .
<i>Nkugomboye imbubyi.</i>	Je te protège contre le cobra.
<i>Irakubona, ikaraba,</i>	Il te voit, il s'évanouit,
<i>Ikarabirana !</i>	Il s'évanouit tout à fait !
<i>Ikaguhunga, ikagaruka,</i>	Il te fuit, il revient,
<i>Ikagufata, ntikomeze !</i>	Il te mord, qu'il ne tienne pas !

Avec le restant du remède *umugomboro*, il frotte les articulations, les creux, les aisselles, etc., là où le poison aurait pu se nicher : ses effets seront dès lors conjurés. Ce traitement est fréquemment répété le lendemain.

Voici la méthode du nommé NZABAMWITA, *umugombozi* de la colline Murambi, en bordure du lac Muhazi, à l'est du Ruanda.

Il fait sécher les têtes des serpents qu'il tue, puis il les calcine. C'est la *Bitis* qui lui fournit le meilleur contre-poison. Préventivement, il pratique des incisions aux articulations et aux mollets ; il introduit l'antidote et recouvre de beurre frais. Il agit de même pour les morsures, mais il réchauffe d'abord celles-ci avec une cucurbitacée *umutanga*. S'il y a lieu, il commence par retirer les crochets de la plaie. La formule habituelle n'est évidemment pas omise. Le verbe *gugtanga* a le sens de donner, devancer, livrer à la mort. On l'emploie aussi pour expliquer que le souverain a trépassé : « *Umwâmi yatanze* » en donnant tout ce qu'il possédait.

Enfin, parlons de MUTOKA de la colline Muzizi, sise au nord-est du pays, près de la rivière Kagera. Il est originaire de ces régions palustres où les habitants appelés *Abanyambo*, gens aux allures plutôt sauvages, sont peu enclins à se laisser approcher. Leurs huttes rudimentaires, que le vent emporte parfois, sont construites au bord de l'eau ou sur des îlots instables, à la merci des

crues. Ils vivent du produit d'un petit élevage de chèvres et de moutons, de leur chasse et de la pêche, habitués au voisinage des hippopotames et des crocodiles, voire des fauves du Parc National de la Kagera.

Malgré ses origines, c'est MUTÔKA qui m'a fourni les renseignements les plus intéressants sur le sujet qui nous occupe. Il m'a énuméré les espèces de serpents connues de chacun et d'autres dont j'entendais les noms pour la première fois.

Les spécialistes du genre manipulent sans crainte apparente les serpents les plus dangereux. Nul doute que leurs méthodes de protection soient efficaces. Pour étendre leur renommée, augmenter leur prestige et leur profit, ils donnent parfois une représentation. Un cercle de curieux se forme autour de l'homme de l'art ; ce cercle s'élargit vite, car tous reculent, pris de panique ou mus par une peur instinctive à la vue de ces vipères hideuses qui s'enroulent autour de son bras, ou qui, lovées à terre, tête relevée, la langue fourchue toujours en mouvement, s'apprêtent à bondir ou à se détendre pour frapper de leurs crocs. Le spectacle est impressionnant.

Pour sceller notre amitié, le vendeur de mithridate me remit un échantillon de son produit qui consiste en une poudre noire. On sait que les guérisseurs ne livrent pas facilement leurs secrets. Il ne les dévoilent qu'à un disciple de leur choix ou, s'ils ne les ont pas obtenus par voie d'héritage, ils peuvent les avoir achetés à prix élevé à l'étranger. MUTÔKA ne manqua pas de me le rappeler, pour me prouver la valeur de son cadeau. Pour ma part, je n'en étais pas à ma première expérience de rapport avec l'un ou l'autre de ses pareils, mais je ne connaissais celui-ci que depuis trop peu de temps pour essayer de la tenter avec chance de succès. C'est lui qui m'en donna l'occasion.

Dans sa jeunesse, il avait été victime d'un accident ;



plusieurs côtes brisées lui avaient laissé un cal important. Il désirait maintenant obtenir un certificat d'incapacité au travail pour être exonéré de l'impôt de capitation et libéré des prestations coutumières. Pour lui, c'était là affaire d'importance. Je promis d'examiner son cas. En retour, je lui demandai de me fournir des preuves tangibles de l'attachement qu'il prétendait me vouer en me procurant ses plantes salutaires pour enrichir mon herbier ; il acquiesça volontiers. C'est ainsi que la semaine suivante, je le vis revenir chargé d'une gerbe sur la tête.

Selon notre habitude, nous nous installons à croupetons. Sur le parquet de ma chambre, j'étale les plantes une à une, d'après leur espèce. Sans hésitation, mon interlocuteur me les nomme. Vu son assurance, j'aurais pu le croire sur parole ; cependant ma confiance n'était que relative, sachant que souvent plusieurs sortes de plantes sont employées ensemble pour cacher l'identité du vrai remède. Je notai donc les noms avec attention. J'enveloppai les plantes séparément.

MUTÔKA me pressa de lui délivrer l'attestation. Sous un prétexte quelconque, je remis l'examen médical à plus tard. Il fallait jouer au plus fin. Lorsque, après quelques jours il revint, il ne se doutait certainement pas que je pusse gagner la partie. L'ambiance semblait m'être favorable. Il m'expliqua la manière de faire la découverte des plantes médicinales qui lui servent. Il place vis-à-vis deux serpents d'espèces différentes ; ils en viennent à se battre et à se blesser. On les voit alors ramper à la recherche des feuilles qu'ils dévorent pour se guérir. On les observe attentivement et on récolte des plantes similaires portant ces feuilles. On les fait sécher et on les grille sur un fond de pot, puis on les réduit en poudre. Il faut bien se garder de toucher à celles que les reptiles ont entamées, car ces remèdes resteraient inopérants.

Les têtes de serpents qu'il tue lui-même, de préfé-

rence *Bitis* et *Insana*, sont séchées, calcinées, pulvérisées. Il fait un mélange de poudre et ajoute la bile des serpents. La conservation se fait dans une corne de vache, bien bouchée.

Ces guérisseurs ont donc compris que la bile de vipère était antivenimeuse et qu'il était nécessaire de chauffer les parties contenant le venin pour obtenir un vaccin jouissant d'une parfaite inocuité.

Procédé d'immunisation. Des incisions sont faites au poignet gauche, au côté gauche en avant et en arrière. Cette façon de pratiquer est cependant contraire à la coutume qui veut que les incisions et pointes de feu ne soient jamais unilatérales, mais croisées = *ukubusanya*. Préalablement chauffée, une dose de poudre est introduite sous la peau. Puis, après une légère réaction, lorsque le sujet est rétabli, on recommence et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait accumulé assez d'anticorps pour se laisser mordre par une vipère sans courir aucun danger.

Chez un patient non immunisé, la poudre est introduite dans les morsures et dans les incisions faites tout autour. Du jus d'aloès dilué dans l'eau est administré comme vomitif. A noter que les feuilles d'aloès sont armées elles aussi de piquants.

Je déplie maintenant mes paquets en invitant mon ami à me répéter les noms de ses plantes ; elles sont séchées, mais parfaitement reconnaissables. Je ne fus pas surpris de constater qu'ils ne correspondaient pas à ceux qu'il m'avait donnés. Après quelques tergiversations, la lumière se fit. Je devais même apprendre que l'une des plantes était essentielle = *ingenzi*, parce que plus souvent recherchée par les serpents. On l'appelle *bushya* ; c'est une acanthacée. Les autres servaient d'appoint : *umunyonza* (Combretacée) ; *Umusama* (*Terminalia*) ; *umurerabana* (*Phyllanthus*) ; *umubanja* et *umunyangisozi*, etc.

Pendant que je vaquais à mes occupations, MUTÔKA était resté accroupi, silencieux, comme perdu dans ses réflexions. Tout à coup, je le vois blémir. Le croyant pris de malaise, je m'empressai d'intervenir, mais son mal était de nature psychologique. Il croyait s'être laissé subjugué et que, par conséquent, je l'avais magiquement vaincu. Enfin, il me dit que, puisque j'avais réussi à connaître ce qu'il voulait tenir caché, il ne me restait plus qu'à le finir = *ushigaje kunyicha*. Je le rassurai évidemment sur l'usage que j'allais faire de son procédé et j'essayai de lui expliquer la valeur de nos sérums antivenimeux.

Tranquillisé, dûment rétribué et nanti du précieux certificat, il s'en retourna vers sa clientèle.

### SEXUÉES (MALADIES)

Voir p. 263.

### SUICIDES

Les suicides ne sont pas fréquents au Ruanda. Les indigènes se donnent la mort par pendaison, noyade, feu, poison, arme blanche.

Il arrivait qu'un vieillard ou un incurable, fatigués de la vie, se faisaient donner la mort par le poison. Cela se disait *kumuha amata* ou « lui donner le lait ». Un membre mâle de la famille lui plaçait dans la bouche une sorte d'entonnoir fait d'une feuille de bananier et y versait de l'eau additionnée de suc de plantes toxiques jusqu'à étouffement. Nous avons connu divers cas de suicide.

Un homme de Rubengera s'est pendu à un tronc de bananier parce qu'il se trouvait dans la misère et délaissé par un fils indigne. Ainsi voulait-il se venger, car ses mânes ne manqueraient pas de revenir de l'au-delà plus puissants que jamais pour punir le coupable.

Dans le même ordre d'idées, une femme de Kirinda s'est noyée dans la rivière Nyabarongo, son fils l'ayant insultée. Au Ruanda, le respect dû à une mère est une chose sacrée.

Une femme de Zinga s'est ouvert le ventre en se jetant sur un long couteau à deux tranchants = *inkôta* fiché dans le sol. Le mobile de ce suicide est resté inexpliqué.

Enfin, l'histoire rapporte que, lors de la tragédie de Rushunshu en 1896, où s'opposaient les deux clans rivaux des *Abanyiginya* et des *Abega* et qui devait placer MUSINGA sur le trône sous le nom de YUHI, le Mwami MIBAMBWE, acculé à la défaite, fit bouter le feu à sa hutte. Il périt avec tous les siens <sup>(1)</sup>.

### SURDITÉ

Tremper dans de l'eau un grelot neuf, qui n'a servi à aucun chien de chasse. En faire boire le contenu par le sourd, puis faire sonner le grelot à ses oreilles. On dit que la guérison ne tarde pas à survenir.

### SYPHILIS

La syphilis, se rapprochant de la maladie du pian dans ses manifestations, les indigènes usent de médicaments préventifs dits *inkuri*, à peu près semblables pour éviter la transmission à leur descendance. Le nourrisson reçoit ici aussi une cure de consolidation. La préparation est identique.

Recette 1) : *umuzigangore*, *umunyamapfundo*, *itôma*, *ikyumwa*, *umukuzanyana*, *igichunshu*, *igichumuchumu*.

Recette 2) : *igihondohondo*, *umukeri*, *umuzigangore*, *iky-*

(1) Nous possédons quelques flèches et une lance datant de cet événement. Ces armes nous furent remises sur place par un témoin de la lutte.

L'emplacement de la hutte royale est marqué par une butte de pierres et de terre recouverte de broussailles. Des champs de cultures vivrières l'entourent.

*umwa* des vallées et des bas-fonds, *idem* des hauteurs, *igichumuchumu* : plante adulte et plante jeune.

Posologie : comme pour le pian. Certains disent qu'il faut boire deux fois par jour la potion *inkuri*.

Sur les plaies, appliquer l'*imbatura* comme pour le pian. Par la bouche, administrer du jus tiède des plantes *umuzigangore* et *ikyegera*.

Amulette pour femme enceinte syphilitique. Un petit travail en vannerie = *akebo*, qui doit être terminé le même jour et qui renferme des curatifs de la syphilis. Il est porté dans la nuque, retenu d'une manière spéciale par deux cordelettes tirées d'une branche de *Ficus* = *umutabataba* coupée d'un seul coup. La femme pense ainsi conduire sa grossesse à bon terme et s'accoucher sans encombre. La femme indemne n'en porte pas.

Autre amulette. Couper l'oreille pointue d'un chien qui ne sait chasser, ni garder la ferme. A cette oreille, ajouter des poils de lièvre et une corne d'antilope. Enfiler ces objets sur une ficelle de tendons de bœuf égorgé ; porter en sautoir.

### TEIGNE

On la combat par des frictions sur le crâne avec une larve blanche de hanneton *igishorbwa*.

Pendant qu'il fait encore jour, couper une plante de *Tradescantia zebrina* ou *uruteja* et la porter au cou.

### TORTICOLIS

Apporter de la forêt quelques branches d'un arbuste appelé *imishyina* ; enlever les écorces fibreuses et les porter au cou. Cet arbuste ne peut pas servir à la construction des huttes.



## ULCÈRES (voir PLAIES)

### URINE (REMÈDE)

Comme nous avons pu le constater à diverses reprises, l'urine humaine *inkari*, et spécialement l'urine fermentée *isakâre* (plus ou moins fraîche, l'urine est dénommée *inkari nshyashya*), trouve son emploi en pharmacopée indigène, voire vétérinaire. Toutefois, l'urine de vieille femme et particulièrement de vieille veuve est moins difficile à obtenir. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? C'est que la femme qui a passé l'âge de la ménopause est en quelque sorte sortie de la communauté sexuelle ; par l'usage de ce qu'elle a rejeté, on ne pourrait plus lui nuire dans ce domaine. Mais encore, ne consentira-t-elle à en céder qu'à un membre de sa famille, peut-être à un ami sûr, certainement pas à un étranger, de crainte de maléfices perpétrés contre sa personne, car il reste toujours quelques doutes. Au reste, la vieille femme peut jouir de certains privilèges qui sont absolument interdits à ses sœurs encore capables d'enfanter.

Tous les indigènes ne font pas usage de l'ustensile approprié *ikinyankari* encore appelé, par euphémisme, *ikidahezwa* ou *ikitabashwa*. Il est fait d'unealebasse, fruit séché d'une cucurbitacée *ibamba* ou *ururwane*, qui est une des quatre plantes principales du pays. Cependant, on se sert parfois d'un petit pot en terre cuite. Ce vase est surtout utilisé par les femmes ayant eu au moins huit enfants, ou quand elles croient qu'il n'y a plus de raisons que leur mari les chasse.

Quoique destiné à l'usage des deux conjoints, il reste la propriété exclusive de la femme ; si elle divorce, elle aura soin de l'emporter avec elle, car elle craint sa rivale. Celle-ci pourrait s'en emparer et aller le jeter au torrent en disant :

*Ukw isumu ihora isuma,  
Niko Nyanaka ahora asuma!*

Comme le torrent coule en grondant,  
De même une telle coulera !

Il en résultera des menstruations abondantes. Si la femme est enceinte, le maléfice la fera avorter.

Un autre procédé d'envoûtement consiste à déposer le vase vide sur la claie au-dessus du foyer domestique, ce qui aura pour résultat de faire « fondre » sous sa peau la personne visée : *Yashongeye mu ruhu*.

Si la divorcée va cohabiter avec un autre homme et qu'elle a une grande fille restée chez son mari, elle lui confiera le vase dans l'espoir d'être rappelée rapidement.

Lors du décès de la femme, on sort le vase avant la sortie du cadavre, en même temps que le tison *igichyano*, enflammé au préalable à l'âtre familial et qu'on va éteindre dans un trou creusé par l'eau de ruissellement ou au ruisseau s'il est proche, image de la vie qui passe sous terre au séjour des trépassés. Le contenu du vase est versé derrière la hutte.

Le vase à urine est dangereux pour la vie du mari, s'il vient à être brisé. Aussi n'est-il manipulé qu'avec précautions et déposé sur un coussinet d'herbes à l'endroit habituel *mu murambizo*, au pied du lit.

En cas d'accident, on a recours sans tarder aux bons offices de l'*umuhanyi* qui conjurera la catastrophe. En attendant sa venue, les conjoints doivent se tenir à distance et cesser toutes relations avec le voisinage. Le spécialiste apporte une série de plantes et formule :

*Ngaya amasubyo,  
Abvana ibyago i wanyu!*

Voici les remèdes,  
Qui retirent les calamités de chez  
vous !

*Mukongera kugira amahoro!*

Que vous retrouviez la paix !

Il froisse ses plantes, les triture dans une écuelle, verse un peu de jus dans le creux de sa main droite et l'avale en suçant ; il fait une boulette de résidus qu'il jette derrière son dos en direction du soleil couchant et dit :

*Ukw izuba rirenga,*  
*Niko nirenza ishyano !*

Comme le soleil se couche à l'horizon,  
Ainsi j'éloigne le malheur !

Chacun reçoit, fait et dit de même.

Les plantes employées ont leurs vertus particulières :  
*Bugangabukari* : celle qui purifie.

*Mukuru* : le Vénérable (surnommée *intangamugabo* : de *gutanga* : livrer et *umugabo* : témoin) : celle qui témoigne que le mal a disparu.

*Umumara* ou *kamaramahano* : celle qui annihile le malheur.

*Umuchyuro* ou *umuchyurabuhoro* : celle qui ramène le bonheur dans le ménage et la douceur de vivre.

*Mugore na mugabo* : l'épouse et le mari. On reprend la vie conjugale sans plus de restriction.

*Umugombe* ou *ikigombora* : celle qui guérit, qui remplace le malheur par le bonheur.

L'ustensile fêlé ou ses débris sont enfouis secrètement en terre pour les soustraire aux artifices des envoûteurs toujours à l'affût et que l'on redoute tellement.

Voici encore quelques emplois de l'urine. Pour se laver le corps, la verser dans un tesson de pot ; on ne s'en sert pas pour la figure ni la tête.

Pour la lessive, il faut de l'urine vieille d'une semaine environ. On lessive sur un siège creux. On verse l'urine sur le linge deux ou trois fois sans ajouter d'eau.

L'urine fermentée sert aussi de détersif pour le lavage des plaies. On l'emploie également pour enlever l'enduit sébacé des nouveau-nés.

Quant à l'urine de vache ou *amaganga*, les jeunes gens de la classe des *Abatutsi* en prenaient en guise de purge pour se « nettoyer » les sangs et avoir une taille élancée.

Et maintenant encore, dans le haut pays, il n'est pas rare de voir les petits vachers courir sous la douche chaude d'urine. Ils s'en gargarisent aussi la bouche.

Le beurre préparé selon la méthode indigène a souvent un goût d'urine ; il n'y a là rien d'étonnant, car c'est d'urine de vache qu'on se sert, avec du sable ou des petits graviers, pour déterger les courges employées comme barattes.

### VARICELLE

On dit que la varicelle est la tante = *nyinawabo*, de la variole. On perce les pustules, puis on les lave avec une décoction de racines de cucurbitacée *umutanga* (*cogniauxia*).

### VARIOLE

Faire sécher des pelures de l'arbre appelé *umusubyo* ou *umugaragara* qui est couvert de nombreuses cicatrices d'élagage. Réduire en poudre à priser.

Jus et poudre de *gitezura* à mettre dans de grandes jarres à eau qui ne sont jamais déplacées. Boire de cette eau, s'en servir aussi pour cuire les aliments. Ajouter de la poudre d'*umusubyo* pour se prémunir de la variole et de l'anthrax charbonneux. On peut ajouter également de la poudre de *Dracaena papahu* et de *Musa ensete*.

### VERRUE

Découper un morceau de la tunique interne d'un estomac de vache, en frotter les excroissances verruqueuses chez les enfants en disant :

*Impengeri zivurwa n'izindi...*

Les verrues sont traitées par d'autres...

### VERTIGE

On dit d'un homme qui a le vertige du vide = *impungege*, ou des tremblements = *isusumira*, qu'il a rasé la

chevelure de la fille de sa sœur, ou qu'il lui a offert de la viande de vache à manger. Un homme ne peut offrir de la viande à sa nièce qu'en déposant d'abord le morceau à terre.

### YEUX (MALADIES DES)

On soigne l'ectropion en frottant la paupière avec un insecte appelé *koko*, qui vit dans la tige du *Cynodon dactylon* = *umuchacha*, ou en touchant l'œil du bout de la queue de la vache qui entre la première dans l'enclos, le soir au retour du pâturage.

Prélever un éclat d'un des montants de la porte d'entrée de la demeure, le mettre en contact avec de la fiente de lézard, l'envelopper dans un limbe de feuille de bananier et porter en sautoir.

Prendre quatre bouts de chaume de sorgho, les enduire de bouse de vache, en toucher l'œil, puis les suspendre au plafond de la hutte.

Porter sur soi une queue de bouc taché de blanc à la tête ou une queue de bélier blanc.

Si une particule est tombée dans l'œil, l'enlever à l'aide d'un fétu = *akamyozza*, d'une herbe quelconque ; sinon, lécher l'œil en passant la langue dessus.

Lorsqu'un moucheron tombe dans l'œil, le larmolement provoqué par l'irritation est attribué à l'urine de l'insecte qui est appelé, de ce fait, *ikinyarirajisho* (*dekunyara* : uriner et *jisho* : œil).

Les indigènes ne se préoccupent guère de la conjonctivite banale chez les enfants, même si des quantités de mouches recouvrent les yeux malades.



## Lexique des termes médicaux français-urunyarwanda.

En présentant ce lexique, nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé le vocabulaire médical du pays. La langue du Ruanda ou *urunyarwanda* est très riche en mots et expressions imagées. Cependant, il est parfois malaisé d'obtenir un avis unanime sur telle ou telle appellation ; il est probable aussi que les mots diffèrent selon les régions : une dénomination exacte ici ferait rire ailleurs.

Ce lexique pourra comprendre des lacunes, voire des imperfections, mais tel quel, il est susceptible de rendre service.

### A

ABATS. Aucun terme générique ne semble exister au Ruanda pour désigner les abats ; chaque organe possède son nom propre. Cependant, pour les viscères de la cavité abdominale, on se sert d'une périphrase : *ibyo mu nda*.

ABCÈS et EMPÂTEMENTS, *ikibyimba*, *ububyimba* : de *kubyimba*, enfler, gonfler, boursoufler.

ABCÈS DU SEIN, *ihembe*.

ABDOMEN, *inda*. Cavité abdominale, *mu nda*.

ABORTIF, *igikuramwinda*.

ACCOUCHEMENT, *ibyara*. S'accoucher, *kubyara*. Accoucher, *kubyaza*. Contraction utérine, *igise*. Parturi-

tion, *urubyaro*; la première, *uburiza*; la deuxième, *ubuheta*; la troisième, *ubuheture*, etc.

ACIDITÉ, *ubusharire*. Acidité de fruits verts, *ububisibisi*.

Avoir des aigreurs, *ugusharirwa*.

ACNÉ, *igishishi*.

ADÉNITE SIMPLE, *inkha z'abana*. Du pli de l'aîne, *isumbi*.

Aiguë, phlegmoneuse, *isazi*, *isèke*.

AGALACTIE, *igihama*, *igisangu*. Hypogalactie secondaire, *agahuba*.

AIGUILLE, *urushinge*. Injecter au moyen d'une aiguille : *guter'urushinge*.

AIGUILLON D'INSECTE, *urubori*.

AINE, *intantu*, *umusumbi*.

AISSELLE, *ukwaha*.

ALBINS, *nyamweru*. Chez les animaux, *ingabe*. Nègre pie, *umunyarubara*, *rubara*.

ALOÈS, *igikakarubamba*.

ALOPÉCIE, *ukwunuk'umusatsi*.

AMÉNORRHÉE, *impa*.

AMERTUME, *uburure*.

AMPOULE, par frottement, *ibavu*.

AMULETTE MÉDICO-MAGIQUE, *ingisha*, *impigi*, *igiheko*.

AMYGDALITE, *ibigoga*.

ANAPHRODISIE complète, *uburemba*. Impuissant, *iki-remba*.

ANÉMIE due aux parasites intestinaux, *irungu*. D'après la *vox populi*, il s'agit là d'un empoisonnement provoqué par l'absorption de sang menstruel maléfique,

ou de fausse-couche, voire de sang de chienne en chaleur.

ANGINE, *grafura*.

ANKYLOSE, *uguhinamirana* ; du bras, *kaboko*.

ANTHRAX, *igikacha, ikirashi, ikigatura*. Pustule, *uruheri*.  
Ulcération en écumoire, *ubutoritonzi*.

ANUS, *innyo* ; de l'enfant, *ubuzutu*. Marge de l'anus, *umwatata, igihata*.

APHASIE, *ukugobw'ururimi*.

APHTES, *ubugendakanwa*.

APONÉVROSE brachiale, *ikwabasi* ; sacro-lombaire, *inôbe* ; séchée, *umurya*.

ARAIGNÉE, *igitangagurirwa, igitangangurwa*. Grande mygale, *intama y'agasozi*.

ARÊTE de poisson, *ihwa ry'ifi*.

ARTÈRE, *umutsi* ; temporale, *nyiramivumbi (umuvumbi = pluie du matin)* ; sourcilière, *imvur'idahita* ou la pluie qui dure. Artères importantes telles la sous-clavière et l'humorale, *rugona*, la ronflante ; *ruboroga*, la gémissante.

ARTHRITE, *amakonyera*.

ARTHRODYNIE, *amavunane, ukuvunagurika*.

ARTICULATION, *ingingo*.

ASCARIS LOMBRICOÏDES, *nyarunwa (zarunywa)*.

ASTHME, *inkorora y'agasema*, de *gusemeka* ou la toux qui fait haleter ; *ubuhima*.

ATHREPSIE, *ingonga*, de *kugonga* ou faire des borborygmes ; *uruhima*, sous-entendu : importé du Buhima.

ATROPHIE MUSCULAIRE, *imbasa, imbasha*. Bras atro-

phié, *ukuboko kunyunyutse*, de *kunyunyuka*, s'atrophier.

AVORTEMENT chez la femme, *ugukuramwinda*; du gros bétail, *ukuramburura*; du petit bétail, *uguhumurura*.

AXIS, *ingusho*, de *kugusha*: faire tomber ou basculer.

## B

BABEURRE, *amachunda*.

BÂILLER, *kwayura*.

BALAFRE, *uruguma*.

BALLONNEMENT, *ubutumbyi*.

BARBE, *ubwanwa*; de la joue, *uruziga*; sous-labiale, *sapfunwa*.

BAVE, *inkonda*; du moribond, *urufuzi*.

BEC DE LIÈVRE, *ikibâri*.

BÉGALEMENT, *ukudidimanga*.

BÈGUE, *umudidimanzi*.

BEURRE, *amavuta y'inkha*; frais, *ikimuri*; rance, *amavut'akuze*; vieux d'un an pour cuire les aliments, *igishwamwaka*; aromatisé pour soins de la peau et contre l'ozène, *imbiribiri*.

BÉZOARD, *umuruku*.

BILE, *indurwe*.

BLENNORRAGIE, *imitezi*.

BLÉPHARITE, *inkobore*, de *gukobora*: écorcher: *intonyori*, *nyankobwa*.

BLESSURE, *igikomere*, *ubukomereke*; perforante, *igi-*

*hengeri*. Plaie étendue produite par autrui, *uruguma*. Morsures de carnassiers, *imikâka* ou les crocs. Se blesser, *gukomereka*. Blessé, *inkomere*. Porter un seul coup provoquant la mort brutalement, *guchur'inkumbi*.

BORBORYGMES, *ibigonga*.

BORGNE, *muturi*, *kajisho* ou le petit œil.

BOUCHE, *akanwa*. A remarquer que le radical *nwa* (ou *nwe* par euphonie) se retrouve dans les mots se rapportant plus ou moins avec l'orifice bucal : lèvres, *umunwa* ; menton, *akananwa* ; barbe, *ubwanwa* et *sapfunwa* ; maladie de la bouche, *ubugendakawanwa* ; pian labial, *ikinwete* ; boire, *kunywa* ; babillard, *impurabunwa*.

BOUILLON de viande et d'os, *umuja* ; additionné de sang, *urwamba*.

BOURDONNEMENTS D'OREILLE, *induru z'amatwi*.

BRAS, *ukuboko*.

BRONCHITE CHRONIQUE, *amatshwa*.

BRÛLURE, *ubushye*. Pointes de feu, *imyotso*. Soigner une brûlure, *gupfubya*.

## C

CACHECTIQUE, *umuzongwe*.

CACHEXIE, *ukuzongwa*.

CAGNEUX, *bitege*, *mitego*.

CALVITIE, *uruhara*.

CANITIE, *uruvi*.

CARPE, *ubujana bw'ukuboko*.



- CAUTÉRISATION, *umwotso (imyotso)*.
- CAUTÉRISER, *kwotsa*.
- CÉCITÉ, *ubuhumyi*. Aveugle, *impumyi*. Rendre la vue, *guhûmûra*.
- CÉRUMEN, *ubukurugutwa*. Curage de l'oreille, *gukuru-gutura*.
- CERVELLE, *ubwonko*.
- CHAIR, *inyama, inyama z'umubiri*.
- CHAMPIGNONS comestibles, *ikyobo* ou *igihumyo, imegeri, insyabire, indenganzira, nyiramurondo, igihepfo*.
- CHARBON, *ubutaka* (ce terme s'emploie surtout en parlant du bétail). Vésicule *ubuheri*. L'escarre charbonneuse prend le nom de l'anthrax *igikacha, ikirashi* ou encore *ububi*, la laideur.
- CHASSIE, *imirishyri*.
- CHÉLOÏDE CICATRICIELLE, *inkovu zihirîse*.
- CHÉTIF, *umudagari*.
- CHYME, *amayezi*.
- CICATRICE, *inkovu*.
- CIL, *ingohe*.
- CLAQUER DES DENTS, *gukomangany'amenyo*.
- CLAUDICATION, causée par vice siégeant à la jambe, *uguchumbagira, uguter'umunyugwe*; causée par vice du bassin, *ukugend'agahenju*. Déhanchement, *guhena-gurika*. Boiteux, *gachumba*.
- CLAVICULE, *urwano*. Os de la clavicule, *umuseke w'urwano*. Fosse sus-claviculaire, *akabindi k'urwano*.
- COAGULER (SE), *kuvura*. Sang coagulé, *amaraso avuze*.
- COCCYX, *inkonkonnyo, akangamurizo*.

CŒUR, *umutima*.

COLIQUE, *ikibare, ikibuye*.

COLONNE VERTÉBRALE, *urutirigongo, uruti rw'umugongo*, la hampe du dos. Articulation sacro-vertébrale, *akamitego, agaseterezo*.

COLOSTRUM, *umuhondo*.

COMMOTION, *ukuzabiranya*.

CONCEPTION, *ugusam'inda, ugutwar'inda*. En période de deuil, *inda y'amabi*; en période marginale suivant un accouchement, *inda y'ikiriri* ou *inda y'igisanza*.

CONJONCTIVITE PURULENTE, *inkubisi*. Conjonctivite banale chez l'enfant, *amaso y'amarwarano*.

CONSANGUINITÉ, *ubuchugane*.

CONSOMPTION, *urusogobo, ugusorobwa*.

CONSTIPATION, *ugutumba*; après diarrhée, *ugufuma*; opiniâtre, *impatwe*.

CONTAGIONNER, *kwanduza*. Gagner la contagion, *kwandura*.

CONTUSION, *infundikirane*. Bosse sanguine, *igipfupfuru*. Plaie contuse à la suite de bastonnade, *umubyimba, umubyimbye*.

CONVALESCENCE, *kwijajara*.

COQUELUCHE, *inkorora y'izabiranya; gisore*.

CORPS, *umubiri*. La tête et le tronc, *igihimba kyo haruguru*; partie inférieure, *igihimba kyo hepfo*.

CORYZA, *ibichurane*.

CÔTE, *urubavu*. Côtes supérieures, *intanyagirwa*. Fausse côte, *agahita*.

CÔTÉ, *itako*.

COU, *ijosî*.

COUDE, *inkokora*.

COU-DE-PIED, *urwambariro rw'ibitare*.

CRACHATS, *amachangwe*; muqueux, purulents, *ibikororwa*; raréfiés, *ivâta*.

CRAMPE, *ukurwar'ibiboha*, *kurwar'imbwa*.

CRÂNE, *igihanga*.

— Angle maxillaire inférieur, *ijigo*.

— Articulation temporo-maxillaire, *uruhekenyero*.

— Trou occipital, *irugu*.

— Os frontal, *agahanga*.

— Os maxillaire, *uruba*.

— Os nasal, *urwiriri*.

— Os temporal, *umusaya*.

— Région glabre correspondant au rocher, *inama y'amatwi*.

— Suture du crâne, *izingiro*.

CRAQUEMENTS ARTICULAIRES, *inkonokono*.

CREVASSES PLANTAIRES ET PALMAIRES, *imyate*.

CROÛTE, *igikoko*. Enlever une croûte, *kwomor'igikoko*.

CUBITUS, *umuseke w'ukuboko*.

CUISSE, *ikibero*.

CYPHOSE, *inyonjo*.

## D

DARD, *urubori*.

DATURA STRAMONIUM, *rwiziringa*, *umutibwa*.

DARTRES, *urukerera*.

DÉFÉCATION, *kunnya*.

DÉGLUTITION, *kumira*. Déglutir à vide ou par exemple avaler un peu de remède : *kumiraza*. Avaler sans mâcher, *kumira búnguri*.

DÉLIRE (Avoir le), *ukuvugaguzwa*.

DÉMANGEAISON, *uburyaryate*.

DÉMONIAQUE, *uhanzweho n'abazimu*, de *guhanguwaho*, action de création en soi et *abazimu*, esprits des défunts.

DENT, *iryinyo*. — Canine, *ibwene*. — Molaire, *ijigo*. — Dent de sagesse, *muzitsa*.

— Dentition, *kumer'amenyo*.

— Malformation dentaire, *inyinya*.

— Incisives très allongées obliquant à l'extérieur, *inkunnu* ou *ingunu*.

— Dents bien serrées, *umuchyinyiro*.

— Dent déviée de son emplacement normal, *impingikane* ou *impingikirane*.

DESQUAMATION, *imvuvu*. Desquamation des lèvres, *inkúna*.

DIAGNOSTIQUER, *kusuzuma*. Se faire ausculter, examiner, *kwisuzumisha*.

DIAPHRAGME, *isâpfu*.

DIARRHÉE, *uguhitwa*, *ukudodoma*. Chez les enfants, *umuzimire*, *umutuku* (avec sang).

DISPENSARE, *ivuriro*, de *kuvura*, soigner.

DOIGT, *urutoki*. — Ensemble des doigts, *iminwe*.

— Index, *marere*.

— Médius, *musumbazose*.

- Annulaire, *urukurikiramusumbazose*, *mukubita rukoko*.
- Auriculaire, *agahera*.
- Doigt hypocratique, *umuhini*.
- Doigts palmés, pouce bifide, *ikimane*.
- Polydactilie, *ururegeya*.

DOS, *umugongo*. Point situé entre les épaules, *mu mini-mini z'ibitugu*; région dorsale, *mu gihumbi* ou *mu gitimba*. Région des reins, *ikiyunguyungu*.

DOSE, *urugero*.

DOSER, *kugera*.

DOULEUR, *umubabaro*. Avoir mal, *kuribwa*. Douleur pulsatile, *indihaguzi*. Douleur lancinante, *uburyaryate*, *ubushagarira*. Douleurs ostéoscopes, *uguhekenywa*. Douleurs rhumatoïdes, *uguhururwa*, *ugukonyakonwa*. Douleur de l'enfantement, *igise*.

DOUVE, *umusundwe*.

DYSENTERIE, *amachyinya*, *myambi*.

## E

EAU, *amazi*. eau potable, *amazi anyobwa*, mais il faut entendre par là l'eau considérée comme potable par les indigènes.

ÉBLOUISSEMENT, *ibikezikezi*. Voir mille chandelles, *ibinyenyeri*.

ECCHYMOSE, *imfundikirane*.

ECTROPION, *umunyama*.

ECZÉMA, *urukerera*, *uburima*; de l'oreille, *amerwe*.

ÉLANCEMENT, *umusonga*.



ÉLÉPHANTIASIS, *umunimba, intimbo*; des deux jambes avec verrucosité, *imisozi*.

ÉMASCULER, *gushahura*. Émasculé, *igishahu*, d'où le terme de camaraderie *shahu*.

ENGORGEMENT DU FOIE ET DE LA RATE, *agasaho*.

EMPÂTEMENT INFLAMMATOIRE, *iséke*.

EMBOINTEMENT, *ukubyibuha*. Enfant potelé, *umushishe*.

ENDUIT SÉBACÉ DES NOUVEAU-NÉS, *igihumbu*.

ENGOURDISSEMENT, *ukugwa ibinya*; par le froid, *ugukanyara*.

ENROUEMENT, *ugusarara*.

ENTÉRITE, *impisi, impiswi*.

ENTORSE, *intsikiro*. Faire un faux-pas, *gutsikira*.

ENVIES, *insababakechuru*.

ENVIES de femme enceinte, *ugutwarira*. Désir impérieux de viande, *kugira amerwe*.

ÉPAULE, *urutugu*. Dessus de l'épaule, *urutwariro*, Région de l'omoplate, *igitugu*.

ÉPIDÉMIE, *indwara y'ikyorezo, icyiza*.

ÉPIGASTRE, *akameme*.

ÉPIGLOTTE, *amaraka*.

ÉPILEPSIE, *igichuri*.

ÉPINE, *ihwa*. Être piqué d'une écharde, *uguhandwa, gushitwa*.

ÉPIPLOON, *urwugara*.

ÉRUCTATION, *gutur'umubi*.

ÉRUPTION CUTANÉE, *ugusesa*.

ESSOUFFLEMENT, *impumu*.

ESTOMAC, *igifu*. Dilatation, *uruhage*. Sensation de satiété, *guhaga*. Embarras gastrique, *kugwa ivutu*.

ÉTERNUEMENT, *ukwitsamura*.

EXCORIATION, *igisare*.

EXCROISSANCE VERRUQUEUSE, *uruhengeri*.

EXPIRER, *gucha* (*yachiye*).

## F

FAIBLESSE, *intege nke*; tomber de faiblesse, *guchik'intege*; se traîner péniblement, *gukurur'intege*.

FAIM ET APPÉTIT, *inzara*, Avoir faim, *gusonza*. Avoir de l'appétit, *kugir'ipfa*. Tomber d'inanition, *kugwa umudari*. Fringale, *isari*.

FAMÉLIQUE, *umunambe*. Périr de faim, *kunamba*.

FATIGUE, *ukunanirwa*. Tomber d'épuisement, *kugw'agachuko*.

FEMME, *umugore*.

FÉMUR, *igufa ry'ikibero*. Grand trochanter, *mujongo*.

FESSE, *ikibuno*.

FIÈVRE, *umuhinduro*. Être fiévreux, *guhindurwa*. Trembler de fièvre, *guhinda umuriro*. Il brûle comme un allume-feu : *afite inkongi*. Ce n'est plus une fièvre, c'est un feu de brousse : *S'umuriro, n'inkongi*.

FIÈVRE DU BÉTAIL, *amashyaya*.

FIÈVRE RÉCURRENTÉ, *kurwar'ibibwa*.

FIGURE, *uburanga*. Mine réjouie, *ichyeza*.

FISTULE, *inzibyi*.

FLATULENCE, *gutur'ubwangati*.

FŒTUS, œuf des premiers mois, *urusoro*, *inda y'umumiro*. Œuf plus âgé, *igihimba*. Œuf presque à terme, *imvutsi*. Les mouvements du fœtus sont expliqués ainsi : *inda ichura* : le fœtus donne des coups ; *inda yonka* : le fœtus tête.

FOIE, *umwijima*.

FOLIE, *ibisazi*. Fou, *umusazi*. Perdre la raison, *gusara*.

FONTANELLE, *igihorihori*. Fontanelle déprimée, *igihuba*.

FORCES, *imbaraga*, *amagara*, *intege*. Je n'ai pas de forces : *Nta mbaraga mfite*, *nta ntege mfite*, *nta magara mfite*.

FOULURE, *imvune*.

FRACTURE, *imvune y'igufwa*.

FRICTIONNER, *gutsirita*.

FRISSON, *umushyitsi*. Frissonner, *guhind'umushyitsi*.

FROID, *imbeho*. Avoir froid, *gukonja*.

FRONT, *agahanga*. Front aristocratique, *uburanga bwiza*.

FULGURATION, *ugukubitwa n'inkuba*, *ugukuzwa n'inkuba*.

FURONCLE, *igishyute*, *ikiruryi*.

FURONCULOSE, *ibiruryi bya Bushari*.

## G

GALE, *ubuheri*, *urushimba*.

GANGLIONS ENGORGÉS, *intobo*.

GARGARISER (SE), *kwinyunyuguza*.

GÉMIR, *kuboroga*.

GENCIVE, *ishinya*. Gencive édentée, *ikinyigishi*. Découvrir les gencives, *gushinyika*.

- GINGIVITE, *shinyika, gishinyika*.
- GENOU, *ivi*.
- GERCER (SE), *kubaragurika*.
- GLOSSITE, *karonda*.
- GOÎTRE, *umwingo*.
- GORGE ET GOSIER, *umumiro, akamironko*. Arrière-gorge, *mu nkhaka, mu mihogo*.
- GRAISSE DE L'ÉPIPLOON, *urugimbu*. Tissu adipeux, *ibinure*.
- GRINCER DES DENTS, *guhekeny'amenyo*.
- GROSSESSE, *inda*. Troubles de la grossesse, *irekwe*.
- GUÉRIR, *gukira* (v. n.), *gukiza* (v. a.).

## H

- HANCHE, *inyonga y'itako*.
- HALEINE, *umwûka*.
- HÉMORRAGIE cérébrale, *ikigatura*; nasale, *imyuna*; utérine, *ind'ivoma*; interne, *imviramubiri*.
- HERMAPHRODITE, *ikinyabibiri*. Absence de seins, *impenebere*.
- HEMORROÏDES, *ukumurika*.
- HERNIE épigastrique, *ikirusu*; ombilicale, *iromba, ikiromba*.
- HERPÈS CIRCINE, *igisekera*.
- HERPÈS FÉBRILE, *uburote*.
- HOMME VIRIL, *umugabo*. Être humain, *umuntu*.

- HÔPITAL, *irwariro*.  
 HOQUET, *isepfu*. Hoqueter, *gusepfura*.  
 HORRIPILATION, *urumeza*.  
 HUMÉRUS, *ikizigira*.  
 HUMEURS, *ibyuya*.  
 HYPERCHLORHYDRIE, *ikirungurira*.  
 HYDROCÈLE, *imisuha*.  
 HYDROPIESIE, *urushwima*.  
 HYPERTRICHOSE, *impwempwe*.  
 HYPNOTISME, *urushiko*. Hypnotiser, *gushika*.  
 HYPOCONDRE, *ibondo*.  
 HYPOGASTRE, *ku ruhago*, c'est-à-dire sur la vessie.

## I

- ICHTYOSE, *inzovu*.  
 ILIAQUE, *itako*. Crête iliaque, *kanyamukika*. Grande échancre sciatique, *akaziba k'itako*.  
 IMBÉCILE, *injiji*, *igiwishi*, *ikizeze*.  
 IMPUISSANCE RELATIVE, *akareremeko*.  
 INDIGESTION, *impishyi*.  
 INFIRME, *ikimuga*.  
 INHALATION, *ugushoreza*.  
 INTERTRIGO, *impishwa*.  
 INTESTIN, *ubura*. Intestin grêle, *urura rw'amata*. Caecum, *umunyankondo*. Colon, *igitabazi*, Duodénum, *impindura*.



- INTOXICATION ALIMENTAIRE, *inzirondwe*.  
 ISOLEMENT, *akâto*.  
 IVRESSE, *isindwe*. S'enivrer, *gusinda*. Alcoolique, *umusinzi*.

## J

- JAMBE, *ukuguru* ; partie antérieure, *umurundi*.  
 JARRET, *intege*. Au creux poplité, *mu ntege*.  
 JOUE, *itama*.  
 JUMEAUX, de même sexe, *impanga* ; de sexes différents, *amahasha*.

## K

- KÉRATITE, *gahenya*.  
 KÉRATODERMIE, *imyate*.  
 KYSTE, *inkabya*. Kyste pédiculé, *ururegeya*.

## L

- LAIT, *amata*. Sérosité du lait, *amenda*. Crème, *urukoko*.  
 LAIT DE FEMME, *amashereka* ; à la montée, *umuhondo* ; épaissi à la fin de l'allaitement, *ibihunu* ; chez la vache, *amakâba*.  
 LAIT DE MOUTON, *amatamatama* ; de chèvre, *amahenehene*.  
 LANGUE, *ururimi*. Frein de la langue, *inâna*, *intananya*.  
 LANGUEUR, *irungu*.  
 LARMES, *amarira*. Pleurer, *kurira*.  
 LARMOIEMENT, *ijori*.  
 LAVEMENT, *ukwina*.

- LÈPRE, *ibibembe*.  
 LEUCOME, *mukubu, muryezi*.  
 LÈVRE, *umunwa*. Ulcération de la lèvre, *kibyî, rubyî*.  
 LIPOME, *inkabya*.  
 LOBÉLIE, *intomvu*.  
 LOCHIES, *igisanza*.  
 LORDOSE, *rumina*.  
 LUETTE, *inkubaganyi* (de *kukubagana*, ne pas tenir en place).  
 LUXATION, *imvune*. Récidive, *imvune y'inkashukano*.

## M

- MACÉRATION FÉTIDE DES ORTEILS, *ibimeme*.  
 MACÉRER, *gusabika*. Macératé, *umusabiko*.  
 MAIGREUR sénile, *ubuhwihwi*. Maigrir, *kunanuka*; maigre, *umunanu*. Maigrir fortement, *kuyonga, guserebera*. Maigreur squelettique, *gukankabuka, gukonkoboka*. Consomption, *ugusogobwa, ugusogobera*.  
 MAIN. On en désigne les différentes parties. Carpe, *ubujana bw'ukuboko*. Métacarpe, *igikonjo*. Paume, *ikiganza*: au creux, *muri muntu*. Main en supination, *urushyi*; par exception *urushyi* fait *amashyi* au pluriel (tends la main: *teg'urushyi*; tends les mains: *teg'amashyi*). *Urushyi* pris dans le sens de soufflet fait *inshyi* au pluriel.  
 MALADIE, *indwara*. Être malade, *kurwara*. Veiller un malade, *kurwaza*.  
 MALLÉOLE, *akagombambari*.  
 MATERNITÉ, maison hospitalière, *ibyariro*.

- MÉCONIUM, *umususwe*.
- MÉDECIN, *umuvuzi*, *umuganga* (*kiswahili*).
- MÉNINGITE CÉRÉBRO-SPINALE, *mugiga*.
- MÉNORRAGIE, *umwivire*.
- MENSTRUATION, *kugya mu mugongo*.
- MENTON, *akananwa*.
- MÉSENTÈRE, *ikidashya*.
- MOELLE osseuse, *umusókoro*; épinière, *umukiryi rw'umugongo*.
- MOIGNON, *ubuhiri*.
- MONSTRUOSITÉ, *uburema*. Monstre, *ikimara*.
- MORSURES DE CARNASSIERS, *imikâka*.
- MOUCHE, *isâzi*.
- MOUCHER (SE), *kwimyira*. Sécrétions nasales, *ibimyira*.
- MOURIR, *gupfa*. Mort subite, *ugukînduka*. Mourir en pleine jeunesse, *gukenyuka*. Mort (adj.), *umupfu*. Mort-né, *igihwereye*. Personnification de la mort, *Urupfu*, *Nyamunsi*.
- MOUSTIQUE, *umubu*.
- MUGUET, *ubugendakanwa*.
- MULÂTRE, *ikîmanyi*.
- MUSCLE, *umuhore*.
- Biceps brachial, *fundiguruka*.
  - Biceps fémoral, *umuryabagore*.
  - Couturier, *ururimi rw'ikibero*.
  - Psoas, *isohoro*.

- Sacro-lombaire, *ikyaziha*.
- Sourcilier, *igitsike*.
- Muscle du mollet, *impfundo, rwichabiti*.
- Expression signifiant qu'un homme est bien musclé : *afit'ibigango*.

## N

- NABOT, *impfunya*.
- NÆVUS, *ikibibi*.
- NAÎTRE, *kuvuka*.
- NAUSÉE, *iseseme*.
- NERF, *umutsi*.
- NÉVRALGIES, *imvune, udusonga*.
- NEZ, *izuru* ou *amazuru*. Narines, *imiheha y'amazuru*. Cloison du nez, *inkingi y'amazuru*. Arête du nez, *urutonde* ou *umutonzi w'izuru*.
- NICOTINE, *ubwunderi*.
- NOMBRIL, *umukondo*.
- NOYER (SE), *kurohama* (v. pr.).
- NULLIPARE, *urubereri*.
- NUQUE, *igikanu*.

## O

- OBÈSE, *igihonjoke*.
- OCCIPUT, *irugu*.
- ŒDÈME, *ukubyimba, ukubyimbagana*.
- ŒIL, *ijisho*. Avec exophtalmie, *ijisho ry'umutunu*. Avoir un corps étranger (*igitotsi*) dans l'œil, *gutokorwa*.

- ŒSOPHAGE, *umuhogo w'ibiryö*.
- OMOPLATE, *urukogoto, urushi rw'ukuboko*.
- ONANISME, *kwishweshweta* ; attouchements, *akanyamu-mpururu*.
- ONGLE, *urwara*. Avoir une écharde sous l'ongle, *guse-rerwa*.
- ORBITE, *ikinogori*.
- OREILLE, *ugutwi*. Pavillon, *ikibabi ky'ugutwi*. Tragus, *kavumbi*. Conduit auditif, *inzibyi y'ugutwi*. Tympan, *inyumviro, ijisho ry'ugutwi*.
- OREILLONS, *amashamba*.
- ORGELET, *isekera*.
- ORNITHODORUS MOUBATA, *ikibwa (kimputu)*.
- ORTEIL, *ino*.
- OS, *igufa, igufwa*.
- OSTÉOMYÉLITE, *ikimungu*.
- OTITE SUPPURÉE, *umuhaha*.
- OZÈNE, *isundwe*.
- OXYURE VERMICULAIRE, *ururyi*.

## P

- PALAIS, *urusenge rw'akanwa*.
- PÂLEUR DES TÉGUMENTS, *ubweruruke*.
- PALPER, *gukorakoraho*.
- PALPIPATION, *indihaguzi*.
- PALUDISME, *amasèke, amasâzi, ubuganga*.



PANCRÉAS. Cette glande est confondue avec les ganglions mésentériques et autres, *ifuha*.

PANSEMENT, *ikyomora*, *urupfuko*.

PANSER une blessure fraîche, *kwomora*; une plaie infectée ou un ulcère, *gupfuka*.

PAPULES ÉCORCHÉES, *ibiturike*, *ibituraturike*.

PAUPIÈRE, *ikigohe*.

PEAU, *igikoba*. Replis de la peau, *ibicheche*, *ubunyukwe*.

PÉNIL, *igituba*.

PÉNIS, *imboro*. Gland, *intini*; à découvert, *impare*. Frein *umurando*. Fourreau, *igishishwa ky'imboro*. Chez les animaux, *inkaka*.

PÉRINÉE, *urutezo*.

PÉRITOINE, *uruta*.

PHLEGMON, *iséke*.

PHLYCTÈNE, *ubututike*.

PIAN, *ikinyoro*, *umunyorozzi*, *igihoyi*.

— Chancre pianique, *induru*, *indemezo*.

— Pian éruptif, *ibyasheshe*.

— Pian généralisé, *intosi*.

— Pian anal, *insitso*, *umuzimbwe*.

— Pian labial, *ikinwete*.

— Pian mutilant génital, *uburagaza*.

— Pian mutilant du tibia, *imihoro*.

— Pian mutilant nasal, *ibichamazuru*, *imyanzi*.

— Pian récidivant, *ishibu*.

- Pian tertiaire, dès sa manifestation, *ingaruka*; ensuite *ibyanyuma*.
  - Forme laryngée, *akanigo*.
  - Lésions ulcérées à plusieurs pertuis, *amachumu*, *amahosho*.
  - Kératose pianique, *umuswa*.
  - Raideur articulaire, *amakonyora*.
  - Rhumatisme pianique, *uguhekenywa*.
- PIED, *ikirenge*. Plante des pieds, *ubworo bw'ikirenge*, *urukandagiriro*. Point d'appui antérieur, *agatuza k'ikirenge*; sous les orteils, *urusenge rw'amano*.
- PIED BOT, varus latéral, *akarosho*; varus bilatéraux, *ibirosho*.
- PIEDS PLATS, *ibijari*, *amajari*.
- PITUITE, *uruchandwe*.
- PITYRIASIS, *ise*, *urubandu*.
- PLACENTA, *ingobyi*; à la sortie il est dit *iyanyuma*. Cordon ombilical, *urureri*. Cotylédons, *amabere y'ingobyi*. Poche des eaux, *isuha*. Membranes lorsque l'enfant en naît coiffé, *urwugara*.
- PLAIE INFECTÉE, *igisebe*. Résultant de l'extirpation de chiques, *ibihandure*. Résultant de chute, *ubugwe*.
- PNEUMONIE, *umusonga*. Par euphémisme, *ikimoso*, *iki-gozi*.
- POIGNET, *urwambariro rw'ibitare*.
- POIL, *ubwoya*. De l'aisselle, *ubuchakwaha*, *ubwakwaha*, *inshakwaha*. De la poitrine et du dos, *impwempwe*. Des seins, *imbugu*. Du pénil, *insya*, *insyanyangu*. De la marge de l'anus, *inzonnyo*.

POING, *igipfunsi*.

POINT DE CÔTÉ, *igikindu*, *umusonga*.

POISON, *ubumara*. Poison d'épreuve, *igihanga*. Envoûtement, goétie, *uburozi*. Plantes toxiques, *rwiziringa* (*Datura stramonium*); *umusagwe* (*Fagara Lemairei* D. W.); *intareyirungu* (*Strychnos reticulata*); *umuzibaziba* (*Mitragyne macrophylla*) *ikiduha*, *umuyenzi*, *umukoni*, *amadwedwe* (Euphorbiacées), *umuhoko* (*Phytolacca dodecandra*).

POITRINE, *igituza*.

POMME D'ADAM, *ingoto*.

POMMETTE, *igisendabageni*.

POU, *inda*. Lentilles, *imigi*. *Phthirus pubis* = *ikimata*.  
Épouiller, *gutor'inda*.

POUCE, *igikumwe*.

POUMON, *igihaha*.

PROLAPSUS rectal, *umwoyo*; vaginal, *kuzan'amagara*.

PTOSE ABDOMINALE, *inda y'igichobogo*, *umuchobogo*.

PUBIS, symphyse pubienne, *agaseterezo*.

PUCE, *imbaragasa*. *Sarcopsylla penetrans* = *umugera*;  
fixée dans la peau, *ivunja*.

PUNAISE, *igiheri*.

PUPILLE, *imbone*.

PURGE, *umuti uhitisha*, *umuti wo guhitwa*.

PUS, *amashyira*; sanguinolant, *urususirane*.

PUSTULE, *agaheri*.

## R

RACHITISME, *ukwonda*. Noué, *uruzingo*.

RADIUS, *umuseke w'ukuboko*.

- RATE, *urwagashya*.
- RECTUM, *umwoyo*.
- RÉDUCTION d'un os fracturé ou d'une articulation luxée, *ukwunga*.
- RÉGURGITATION, *ukuboga*.
- REIN, *impyiko*.
- REMÈDE, *umuti*; contre l'envoûtement, *isubyo*.
- RESPIRATION, *uguhumêka*.
- RHUMATISME, *rubagimpande, imigozi*.
- RHUME, *ibichurane*.
- RIDES, *iminkanyari*.
- RIGIDITÉ CADAVÉRIQUE, *ingagara*.
- RONFLEMENT, *ukugona*.
- ROTULE, *ingerekeru*.
- ROUGEOLE, *iseru*.
- S
- SABURRE, *ubuga*.
- SACRUM, *akazindaro*.
- SALIVE, *amachandwe*.
- SANG, *amaraso*.
- SANGSUE, *umusundwe*.
- SAUPOUDRER, *kuminjira, kuminjagira* (mêmes termes pour humecter).
- SCARIFIÉ, *kurasaga*. Scarification, *ururasago*.
- SCROTUM, *uruhu rw'amabya*. Raphé, *umushumiko*.
- SEIN, *ibere*. Aréole, *ikiziga*. Mamelon, *imoko*.

- SEL, *amunny*. Sel de marais, *umunyu w'ingezi*, *urugera*.  
Sel obtenu après carbonisation du typha, *umunyu w'ingasire*.
- SERPENT, *inzoka*.
- SÉRUM SANGUIN, *ingegeera*.
- SEVRER, *guchutsa*.
- SINCIPUT, *igitwariro*.
- SOIF, *inyota*.
- SOIGNER, *kuvura*.
- SOURCIL, *injwiri*.
- SOURD, *igipfamatwi*; dur d'oreille, *igihurihuri*.
- SOURD-MUET, *ikiragi*.
- SPERME, *intanga*.
- SPERMATORRHÉE, *amasohoro*.
- SQUELETTE, *igikanka*.
- STERNUM, *iguja ry'akameme*. Appendice xiphoïde, *mu-gabuzi*.
- STÉTHOSCOPE, *ikyumvirizo*.
- STOMATITE, *ibijagu*.
- STRABISME, *imitari*. Loucher, *kureba imirari*.
- SUEUR, *ikyuya*.
- SUICIDER (SE), *kwiyahura*. Modes d'exécution : par pendaison, *kwiyahuzza umugozi* ou *kwimanika*; par submersion, *kwiroha*; par le feu, *kwiyahuzza umuriro*; à l'arme blanche, *kwisogota* ou *kwiyahuzza ikyuma*; par le poison végétal, *kwiyahuzza umusagwe* (*Fagara Lemairei D. W.*), etc.
- SULFATE DE CUIVRE, *umuturuturu*, *umuruturutu*, *muriro*.



SYNCOPE, *kuraba, kurabirana*.

SYPHILIS, *imburugu, injanwe, gashwangara, gashwanyu*.

## T

TAILLE, *umubyimba*. A la taille, *mu manyika*. A la ceinture, *urukenyero*.

TALON, *agatsitsino*.

TARSE, *ubutenge*.

TATOUAGE, *imanzi*. Tatouage pratiqué par les enfants aux bras ou au pourtour des seins par l'introduction de suc d'euphorbe, *imyínongotore*.

TEIGNES, *inindi, ibinindi, imiburu*.

TENDON, *umutsi*. Tendon d'Achille, *igitsi*.

TENIA, *igifwana*. Cucurbitin, *igihuka*. Perdre les anneaux, *kwikubya*.

TESTICULE, *ibya, intimbaguranyi*.

TÊTE, *umutwe*.

TIBIA, *ruseke*.

TORTICOLIS, *urukebo, umukebo*.

TOUX, *inkorora*. Tousser, *gukorora*. Toux sèche, *akayi*. Toux grasse, *ugukomkoma*. Pousser un hem ! pour chasser les mucosités, *kwikonkomora*.

TRACHÉE, *umuhogo w'amazi* (par où passent les liquides et l'air).

TREMBLEMENT, *umushyitsi, ugususumira*. Tremblement fibrillaire, *igichyuro*.

TRONC, *igihimba*.

TUBERCULOSE PULMONAIRE, *igituntu*.

TUER, *kwitsha*. En cas de légitime défense, *kwitsha busagariye*. Endroit vulnérable, *ikitsho*.

## U

ULCÈRE, *igisebe*. Ulcère phagédénique, *inyangarupfuko*; *umuvogo*. Ulcère atone, *umuturanyi*, *umufunzo*. Ulcère variqueux, *igisebe ky'umunimba*.

URINE, *inkari*; urine putréfiée, *isakâre*. Incontinence, *akadobogo*, *akajojo*. Rétention, *isare*, *isharishari*. Uriner, *kunyara*, *kwiহারিকা* (par euphémisme). Urine d'animaux, *amaganga*.

URTICAIRE, *amahumane*, *imfuruta*, *amarengano*, *amatambukano*.

UTÉRUS, *inda ibyara*, *umura*, *igitereko*.

## V

VACCINER, *gukîngira*. Vaccin, *urukîngo*.

VARICELLE, *ibiharabagabo*.

VARICES, *imigozi*, *imitsi ibyimbye*.

VARIOLE, *ubushîta*; confluente, *gihome*, *kyugi*; discrète, *gishaka*. Pustule variolique, *urududuru*.

VEINE, *umutsi w'amaraso*, *umutezi*. Veine jugulaire, *umuti w'ijosi*. Saphène, *agatéga*.

VENT, *umusuzi*; avec bruit, *intumbwe*. Résultat de fermentations intestinales exagérées, *urubwibwi*.

VENTOUSE, *ingunga* (courgette), *ihembe* (corne). Ventouser, *kurumika*.

VENTRE, *inda*. En forme de calebasse allongée, *inda y'umukerenke*; en forme de presse à étirer le fil de laiton, *inda y'umudigi*; en forme de baratte, *inda y'igi-*

SYNCOPE, *kuraba, kurabirana*.

SYPHILIS, *imburugu, injanwe, gashwangara, gashwanyu*.

## T

TAILLE, *umubyimba*. A la taille, *mu manyika*. A la ceinture, *urukenyerero*.

TALON, *agatsitsino*.

TARSE, *ubutenge*.

TATOUAGE, *imanzi*. Tatouage pratiqué par les enfants aux bras ou au pourtour des seins par l'introduction de suc d'euphorbe, *imy'inongotore*.

TEIGNES, *inindi, ibinindi, imiburu*.

TENDON, *umutsi*. Tendon d'Achille, *igitsi*.

TENIA, *igifwana*. Cucurbitin, *igihuka*. Perdre les anneaux, *kwikubya*.

TESTICULE, *ibya, intimbaguranyi*.

TÊTE, *umutwe*.

TIBIA, *ruseke*.

TORTICOLIS, *urukebo, umukebo*.

TOUX, *inkorora*. Tousser, *gukorora*. Toux sèche, *akayi*. Toux grasse, *ugukomkoma*. Pousser un hem ! pour chasser les mucosités, *kwikonkomora*.

TRACHÉE, *umuhogo w'amazi* (par où passent les liquides et l'air).

TREMBLEMENT, *umushyitsi, ugususumira*. Tremblement fibrilaire, *igichyuro*.

TRONC, *igihimba*.

TUBERCULOSE PULMONAIRE, *igituntu*.

*Ubwângati*, renvoi. *Gu tura ubwângati*, faire des renvois.

*Umwânda*, saleté.

*Kuba*, exister. *Ku beshwaho n'ikindi*, être parasité.

*Kubaba*, action d'un insecte ou d'une plante provoquant un érythème.

*Kubabura*, passer à la flamme.

*Kubihira*, être mauvais au goût.

*Urubindi*, procédé hydrothérapique antirhumatismal.

*Indwara y'ingabo*, *indwara y'ingore*, maladie mâle et maladie femelle. Nous retrouvons ici la loi de l'opposition des sexes. Les Ruandais attribuent un sexe à plusieurs maladies, notamment à la méningite cérébro-spinale et à un mal aussi étrange que difficile à diagnostiquer qui est l'*ifumbi*, mais parfaitement connu d'eux. La maladie est femelle lorsqu'elle accuse des phénomènes violents et graves, mâle quand elle anémie et alanguit.

*Gufobagana*, empreindre.

*Ifumbi*, maladie indéterminée, parfois de caractère névralgique, migraine, fausse grossesse, congestion du cerveau, etc. Elle provoque l'agalactie, l'avortement. On la croit héréditaire.

*Kugereranya*, comparer. Il n'est plus question de totémisme au Ruanda, mais de comparaison et d'analogie ou de parallélisme. Le concept de la maladie repose souvent sur la loi de similarité.

*Ikigirazina*, « qui porte un nom ». Il désigne le mort-né ou le nourrisson décédé avant le jour des relevailles. En l'appelant ainsi, on satisfait ses mânes, car l'appeler « *ikiburazina* » ou l'innommé attirerait sa vindicte. On procède à la sortie de la hutte du nouveau-né dès la chute du cordon ombilical, pour lui donner un nom. Cette huitaine se dit pour la mère *ikiriri*.

*Guhamura*, faire la cueillette de plantes médicinales ou aller à la recherche d'amulettes.

*Guharura*, racler, cureter.

*Kwihaganyura*, se curer les dents.

*Ni kamere*, expression signifiant manière d'être, tendance native.

*Ubunana*, sensibilité des pieds après marche forcée.

*Akanapfu*, deuil des parents s'étendant entre le décès d'un enfant et la cérémonie de la levée du deuil ou *kumar'ishyano*.

*Umuniho*, plainte de malade.

*Gusagasira*, soutenir un malade.

*Gutsinda*, remporter la victoire. Une femme se gardera bien de prononcer le nom d'un de ses beaux-parents, ni celui de son mari avant d'en avoir eu un enfant, ni même un mot dont le radical rappellerait ce nom ; elle usera d'un subterfuge en employant un terme possédant un sens approximatif. Par exemple, si l'un de ceux-là s'appelle *Nyamachumu*, elle dira *amahosho* en parlant de la forme de pian *amachumu*. Or, *igihosho* désigne un instrument ressemblant à une lance (*ichumu*), qui sert au guérisseur pour déterrer ses plantes. Cette substitution se dit « *gutsinda* ». La mentalité des gens du Ruanda s'accommode facilement de subtilités semblables.

*Gutururokwa*, se sentir mieux.

*Itsho*, crasse, qui s'amasse peu à peu sur la peau.

*Ubwuke*, particularité congénitale.



**Dénomination des enfants selon leur ordre de naissance.**

*Ikibondo*, progéniture.

*Igitsina*, genre. Ce terme s'applique aux deux genres séparément : genre masculin, *igitsina ky'abahungu* ; genre féminin, *igitsina ky'abakobwa*. Le mot prend le pluriel quand il s'agit d'enfants des deux sexes issus d'une même mère : *ibitsina byombi* ; ou les deux genres, ou encore, généalogie.

*Umukuru*, aîné.

*Umurumuna*, puîné.

*Imfura*, *uburiza*, premier-né.

*Ikirondamfura*, *ubuheta*, cadet.

*Umuherezezi*, *buchura*, dernier-né.

*Ubuheture*, *umwagati*, le troisième.

*Uwakane*, le quatrième.

*Uwagatano*, le cinquième.

*Uwagatandatu*, le sixième.

*Nyandwi*, *myasiro*, *nyamwasa*, *rwasa*, le septième (*nyirandwi*, *nyiramyasiro*, *nyirarwasa*, pour une fille).

*Minani*, *nyaminani*, *kanani*, le huitième (*nyiraminani*, *nyirakanani*, pour une fille).

*Nyabyenda*, *byenda*, *bigiyobyenda*, le neuvième.

*Machumi*, *sechumi*, *buchumi*, le dixième (*nyirachumi*, pour une fille).

*Misago*, *nsaguye*, le onzième ou le douzième (*nyiramisago*, *nyiransaguye*, pour une fille).

*Misigaro*, *gasigwa* (*nyiramisigaro*, *nyiragasigwa*, pour

une fille). Ces noms sont donnés en cas de décès des premiers enfants d'une même mère.

Il en est de même du nom *nzakamwita* (Je le nommerai).

N. B. A partir de la septième, ces dénominations acquièrent la qualité de nom propre.

#### Les âges de la vie au Ruanda.

*Uruhinja*, nouveau-né, jusqu'à plusieurs semaines.

*Umwana umaze kunaga*, enfant qui change d'aspect.

*Umwana ufatika*, nourrisson qu'on peut manipuler.

*Uruhinja rwuzuye iminwe*, nourrisson potelé qu'on peut saisir à pleines mains.

*Igisekeramwanzi*, lequel sourit, même à l'ennemi.

*Umwana wigarura ku ngobyi*, enfant capable de se retourner sur la peau qui sert de berceau.

*Igitambambuga*, qui se traîne sur l'aire de l'enclos, ou qui s'essaie à faire quelques pas.

*Umwana utaguza*, enfant à la démarche chancelante.

*Umukurira*, lequel grandit.

*Intarurana, indahekana*, enfants qui se suivent de près, incapables de s'aider l'un l'autre.

*Inshuke*, sevré.

#### SEXE MASCULIN.

*Umuhungu*, garçon.

*Ingimbi*, impubère.

*Ingaragu*, nubile.

*Umusore*, de 19 à 25 ans.

*Umugabo*, homme viril.

*Igikwerere*, homme d'âge mûr.

*Igihumuza*, homme de 55 ans environ.

*Umusaza*, vieillard.

*Ruhirira*, sénilité.

*Rukukuri*, vieillesse extrême.

*Umukambwe*, se dit de l'enfant en parlant de son père :  
*umukambwe wanjye*, mon vieux père.

*Umuganji*, euphémisme employé par la femme dans le cas où, à cause d'un tabou, elle ne peut dire : *Umugabo wanjye* (mon mari) ; elle dira : *Umaganji wanjye* (mon maître).

#### SEXE FÉMININ.

*Agakobwa*, fillette.

*Umukobwa*, fille.

*Umwangavu*, impubère.

*Inkumi*, nubile, jeune fille.

*Umugeni*, fiancée, jeune mariée.

*Ikirongore*, mariée de quelques mois.

*Umugore w'iriza*, femme primipare.

*Umugore w'ijigija*, femme multipare.

*Ingumba*, femme qui n'a eu qu'un ou deux enfants.

*Igichambyaro, inshura*, laquelle n'enfante plus ; ménopause.

*Urubereri*, nullipare, stérile.

*Umuketshuru*, vieille femme.

*Nyaminaga*, sénile.

*Urujyo*, sénilité extrême.

## Nomenclature des noms indigènes de plantes médicinales avec leur équivalent scientifique.

<i>Ikyange</i> , éponge végétale, <i>Luffa</i> sp.	<i>Igijumbafumba</i> , <i>Rumex abyssinicus</i> .
<i>Umwange</i> , <i>Senecio petitiianus</i> .	<i>Umufumbageshi</i> , <i>Rumex made-</i> <i>rensensis</i> .
<i>Umwanzuranya</i> , <i>Dicoma anomala</i> .	<i>Igifuraninda</i> , <i>Crassocephalum bum-</i> <i>bense</i> .
<i>Urubabaza</i> , <i>Desmodium mauritia-</i> <i>num</i> .	<i>Umufunzo</i> , <i>Papyrus</i> sp.
<i>Umubagabaga</i> , <i>Cassia didymobotrya</i> .	<i>Bugangabukari</i> , <i>Asteracantha longi-</i> <i>folia</i> .
<i>Ibamba</i> , <i>Sansevieria</i> sp.	<i>Umuganashya</i> , <i>Staeganotaenia ara-</i> <i>liacea</i> .
<i>Imbatabata</i> , <i>Plantago palmata</i> .	<i>Umugongo-utarengwa</i> , Fougère ar- <i>borescente</i> .
<i>Imbatura</i> , <i>Crassocephalum</i> sp.	<i>Umugereko</i> , <i>Newtonia buchanani</i> .
<i>Umubazi</i> , <i>Monechma subsessile</i> .	<i>Umugeshi</i> , <i>Hagenia abyssinica</i> .
<i>Urubebwa</i> , <i>Hibiscus surattensis</i> .	<i>Umugeyo</i> , <i>Capparis milbraedii</i> .
<i>Umuberanya</i> , <i>Typha</i> sp.	<i>Ngingwijana</i> , <i>Hypodematium aff.</i> <i>sphaerostigma</i> .
<i>Ruberwa</i> , <i>Althea rosea</i> .	<i>Umugombe</i> , <i>Chenopodium opulifo-</i> <i>lium</i> .
<i>Umubimbafuro</i> , cf. <i>Tetracera</i> .	<i>Igonde</i> , <i>Sesamum angustifolium</i> .
<i>Ikibingo</i> , <i>Pennisetum purpureum</i> .	<i>Ingonga</i> , <i>Macaranga kilimands-</i> <i>charica</i> .
<i>Umubirizi</i> , <i>Vernonia amygdalina</i> .	<i>Ikigorogonzo</i> , <i>Polygonum lanige-</i> <i>rum</i> .
<i>Umubogora</i> , <i>Cardiospermum halica-</i> <i>cabum</i> .	<i>Ikigorogonzo</i> , <i>Polygonum pulchrum</i> .
<i>Umubonobono</i> , <i>Ricinus communis</i> .	<i>Ikigwarara</i> , <i>Berkheya spekeana</i> .
<i>Urubwija</i> , <i>Amaranthus hybridus</i> .	<i>Umugwegwe</i> , <i>Sansevieria cylindrica</i> .
<i>Umuchacha</i> , <i>Cynodon dactylon</i> .	<i>Ubuhandanzovu</i> , <i>Oxygonum sinua-</i> <i>tum</i> .
<i>Umuchasuka</i> , <i>Vigna</i> sp.	<i>Umuhanga</i> , <i>Maesa rufescens</i> .
<i>Igichumuchumu</i> , <i>Leonotis nepetae-</i> <i>folia</i> .	<i>Umuhati</i> , <i>Dracaena afro-montana</i> .
<i>Umuchundura rweru</i> , <i>Sida</i> sp.	<i>Umuhe</i> (arbre), <i>Olea chrysophylla</i> .
<i>Umuchungwe</i> , <i>Celosia trigyna</i> .	<i>Umuhe</i> , <i>Microglossa volubilis</i> .
<i>Igichunshu</i> , <i>Coleus</i> sp.	<i>Umuhengeri</i> , <i>Lantana salvifolia</i> .
<i>Umuchuro</i> , nom liturgique de l'u- <i>mubagabaga</i> .	<i>Umuhokoro</i> , <i>Phytolacca dodecandra</i> .
<i>Idôma</i> ou <i>itôma</i> , cf. <i>Blumea</i> .	<i>Umuhondohondo</i> , <i>Dracaena papahu</i> .
<i>Amadehe</i> , <i>Canna</i> sp.	
<i>Ikiduha (ikyih)</i> , <i>Euphorbe can-</i> <i>délabre</i> .	
<i>Umwenya</i> , <i>Ocimum suave</i> .	
<i>Igifashi</i> , <i>Cyathula globulifera</i> .	
<i>Igifashi</i> , <i>Cyathula unguiculata</i> .	

- Umuhondohondo rweru, Draceana*  
*sp.*  
*Umuhuna, Elephantopus scaber.*  
*Umuhurura, Achyranthes aspera.*  
*Umwichanzoka, Cassia sophera.*  
*Umwiha, Mystroxyylon aethiopicum.*  
*Ibwija, Amaranthus caudatus.*  
*Umwisheke, Chenopodium procerum.*  
*Umwishwa, Momordica foetida.*  
*Rwiziringa, Datura stramonium.*  
*Igikakarubamba, Aloe sp.*  
*Urukangaga, Rhynchospora corym-*  
*bosa.*  
*Umukararambwe, Gallium sp.*  
*Umukeri, Rubus inedulis.*  
*Umukindo, Phoenix reclinata.*  
*Umuko, Erythrina abyssinica.*  
*Umukoni, Synadenium umbella-*  
*tum var. puberulum.*  
*Umukonora, Gloriosa superba.*  
*Umukore, Dombeya goetzenii.*  
*Umukorokombe, Capparis lucens.*  
*Umukoyoyo, Combretum tenuifolium*  
*Mukuru, Asclepias sp.*  
*Inkuruba, Ageratum conyzoides.*  
*Umukurura, Capparis elaeagnoides.*  
*Umukuzanyana, Clerodendron sp.*  
*Umumara, Rhoicissus erythroides.*  
*Ikimari, Galinsoga parviflora,*  
*Herbe de Mecklembourg.*  
*Umumenamabuye, Pavetta tenuifo-*  
*lia.*  
*Umurama, Lannea cf. barteri.*  
*Nyiramuko, Rumex bequaertii.*  
*Umunkamba, Clematis hirsuta.*  
*Inyabarasanya, Bidens pilosa.*  
*Akanyamapfundo, Leucas sp.*  
*Umunyegenyege, Sesbania sesban.*  
*Umunyinya, Acacia sieberiana.*  
*Umupfunyantoki, Eriosema sp.*  
*Ireke, Kalanchoe beniensis.*  
*Karungu, Gladiolus psittacinus.*  
*Umuravumba, Coleus aromaticus.*  
*Rurira, Sonchus sp.*  
*Umuruku, Tephrosia vogelii.*  
*Isaga, Erucastrum arabicum.*
- Isagara, Rhus natalensis.*  
*Umusagavu, Fagara sp.*  
*Umusagwe, Fagara cf. lemairei.*  
*Umusange, Entada abyssinica.*  
*Umusave, Markhamia platycalix.*  
*Umuseke, Phragmites mauritia-*  
*nus.*  
*Umusengese, Myrica salicifolia.*  
*Igishikashike, Guizotia scabra.*  
*Ishikashike, Bidens steppia.*  
*Umushishiro, Cucumis sp.*  
*Umushunchu, Solanum incanum.*  
*Umushwati, Carapa grandiflora.*  
*Ubushwima, Spilantes acmela.*  
*Bushya, Dischoriste radicans.*  
*Umushyigura, Triumfetta rhomboi-*  
*dea.*  
*Insiriri, Cassia cf. mimosoides.*  
*Umusororo, Indigofera sp.*  
*Isogi, Gynandropsis pentaphylla.*  
*Isonga, Ocimum americanum.*  
*Umusununu, Crassocephalum pi-*  
*cridifolium.*  
*Igisura, Urtica dioica*  
*Umusasa, Hymenocardia acida.*  
*Umutagara, Crassocephalum multi-*  
*corymbosum.*  
*Umutambashya, plante toxique.*  
*Umutanga, Cogniauxia.*  
*Intrareyirungu, Strychnos reticula-*  
*ta.*  
*Iteke, Colocasia antiquorum.*  
*Umutarishonga, Cluytia abyssinica.*  
*Umutembembe, Musa ensete.*  
*Uruteja, Tradescantia zebrina.*  
*Intomvu, Lobelia giberroa.*  
*Igitovu, Acanthus montanus.*  
*Umutsina, Sporobolus pyramidalis*  
*Umutinskyi, Securinega virosa.*  
*Igitungunguru, Aframomum san-*  
*guineum. Poivre de Malaguette.*  
*Ubutwiko, Erigeron sumatrensis.*  
*Ubutwiko, Helichrysum fruticosum.*  
*Urutumbwe, Setaria pallidifusca.*  
*Umutumo, Lycoperdon.*  
*Ikyumwa, Trichodesma zeylanicum.*



<i>Ikyunamyi</i> , nom liturgique de l'igi- furaninda.	<i>Kazibannyo</i> , <i>Ranunculus multifi- dus</i> .
<i>Umuvumavumo</i> , <i>Vernonia sp.</i>	<i>Umuzigangore</i> , <i>Ludwigia prostrata</i> .
<i>Ivuya (urwuya)</i> , <i>Mentha aquatica</i> .	<i>Ikizimyamuriro</i> , nom liturgique de l'umutagara.
<i>Umuyenzi</i> , <i>Euphorbia Tirucalli</i> .	<i>Ikiziranyenzi</i> , <i>Clerodendron capi- tatum</i> .
<i>Akayogera</i> , <i>Crotalaria spinosa</i> .	<i>Kaziraruguma</i> , <i>Ageratum conyzoi- des</i> .
<i>Umuyonza</i> , <i>Carissa edulis</i> .	
<i>Ikiyundo</i> , <i>Kalanchoe sp.</i>	
<i>Umuzibaziba</i> , <i>Mitragyne macro- phylla</i> .	

Nous remercions les botanistes de l'I.N.É.A.C pour les renseignements qu'ils nous ont aimablement commu-  
niqués.

Abcilles (Piqûres d')	12
Abortif	13
Abstinence	14
Acné	15
Adénite	15
Adolescence (Pratiques se rapportant à l')	15
Agacaille	18
Agonie	21
Amblyopie	23
Amor (Remède)	26
Atropine	26
Amygdaline	26
Anatomie (Conceptions indigènes sur l')	27
Analés et amaigrissement	28
Angine	28
Anthrax	30
Antidoteux (Remède)	31
Antiphlogistique (Remède)	34
Apâtes et muguet	34
Asaignde (Piqûre d')	35

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	3
Abats .....	5
Abcès .....	7
Abdomen .....	10
Abeilles (Piqûres d') .....	12
Abortif .....	13
Abstinence .....	14
Acné .....	15
Adénite .....	15
Adolescence (Pratiques se rapportant à l') .....	19
Agalactie .....	19
Agonie .....	21
Amblyopie .....	23
Amer (Remède) .....	26
Ampoules .....	26
Amygdalite .....	26
Anatomie (Conceptions indigènes sur l') .....	27
Anémie et amaigrissement .....	28
Angine .....	29
Anthrax .....	30
Antilaiteux (Remède) .....	31
Antiphlogistique (Remède) .....	31
Aphtes et muguet .....	31
Araignée (Piqûre d') .....	32

Arthrite .....	32
Ascite .....	33
Asthme .....	38
Athrepsie .....	38
Atrophie infantile .....	39
Autopsie .....	42
Avortement .....	44
Babeurre .....	45
Bâillement (Présage de maladie) .....	46
Balayage (Mesure d'hygiène) .....	46
Ballonnement .....	47
Barbe (chez la femme) .....	47
Bégaiement .....	47
Beurre .....	48
Bézoard .....	48
Blennorrhagie .....	49
Blépharite .....	50
Borgne .....	50
Bosse sanguine .....	50
Bouillies .....	50
Bourdonnements d'oreilles .....	52
Bronchite et toux .....	52
Brûlures .....	53
Cagneux .....	55
Canitie .....	55
Champignons .....	55
Charbon .....	57
Chenille (Urticaire produit par les poils de la) .....	65
Chirurgie indigène .....	65
Cœur .....	66

Coliques .....	67
Conjonctivite .....	67
Convalescence .....	68
Coryza .....	68
Crème de beauté .....	69
Dartres .....	71
Dents .....	72
Diarrhée .....	81
Doigts palmés .....	81
Douves (Infection par les) .....	81
Dysenterie amibienne .....	82
Engourdissement .....	84
Épilepsie .....	84
Éternuement .....	84
Fécondité (Conceptions indigènes sur la) .....	85
Fièvre récurrente .....	93
Fistule .....	94
Foie .....	95
Folie .....	95
Hygroma .....	96
Impuissance .....	96
Intertrigo .....	97
Intestins .....	97
Kyste synovial .....	97
Lèpre .....	97
Lumbago .....	104
Malaria .....	105
Maternité (Conceptions indigènes sur la) .....	105
Menstruation (Conceptions indigènes) et cérémonies relatives à la puberté chez la jeune fille .....	131

Métrorragie	142
Myriapodes (Maléfices dus aux)	142
Naevus	142
Nausée	142
Noyade	143
Oligochète (Envenimement par l')	143
Oreillons	144
Orgelet	144
Otite	144
Ozène	144
Pacte du sang (Rite du)	145
Paludisme	147
Panaris	154
Parasites intestinaux	154
Physiologie	165
Pian	166
Pityriasis	182
Plaies	183
Pneumonie	196
Possession	199
Sang	212
Secret des <i>Abega</i> ou remède de Makara	212
Seins	213
Serpents (Morsures de)	213
Sexuées (Maladies)	227
Suicide	227
Surdité	228
Syphilis	228
Teigne	229
Torticolis	229



Ulcères .....	230
Urine .....	230
Varicelle .....	233
Variole .....	233
Verrue .....	233
Vertige .....	233
Yeux (Maladies des) .....	234
LEXIQUE DES TERMES MÉDICAUX FRANÇAIS-URUNYARWANDA ....	235
Dénomination des enfants selon leur ordre de naissance .....	265
Les âges de la vie au Ruanda .....	266
Nomenclature des noms indigènes de plantes médicinales avec leur équivalent scientifique .....	269
PLANCHES .....	<i>in fine</i>



FIG. 2. — Planchettes. Lésions cutanées.



FIG. 1. — Pianiques. Pian mutilant du nez et pian éruptif.



FIG. 2. — Pianiques. Lésions cutanées.

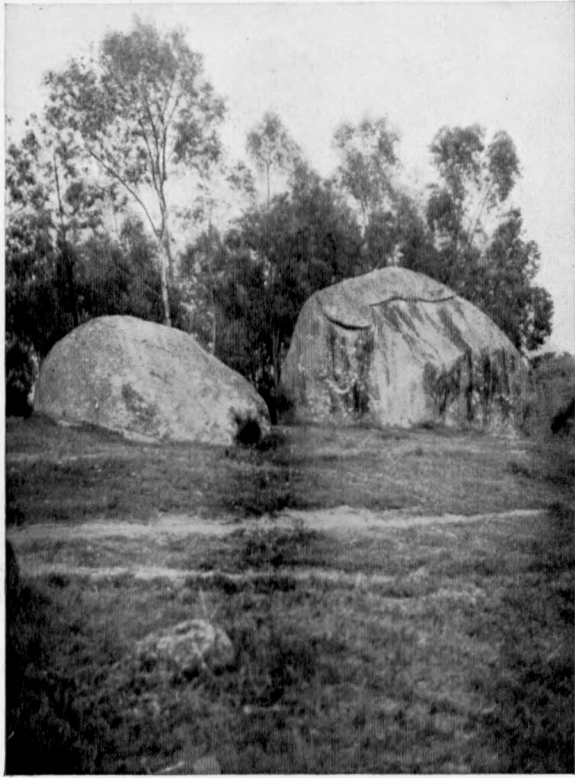


FIG. 3. — Rochers de la légende du serpent (v. page 215).



FIG. 4. — Enfant albinos.



FIG. 5. — Le notable BUDENDERI.



FIG. 6. — Une demeure ruandaise.